



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

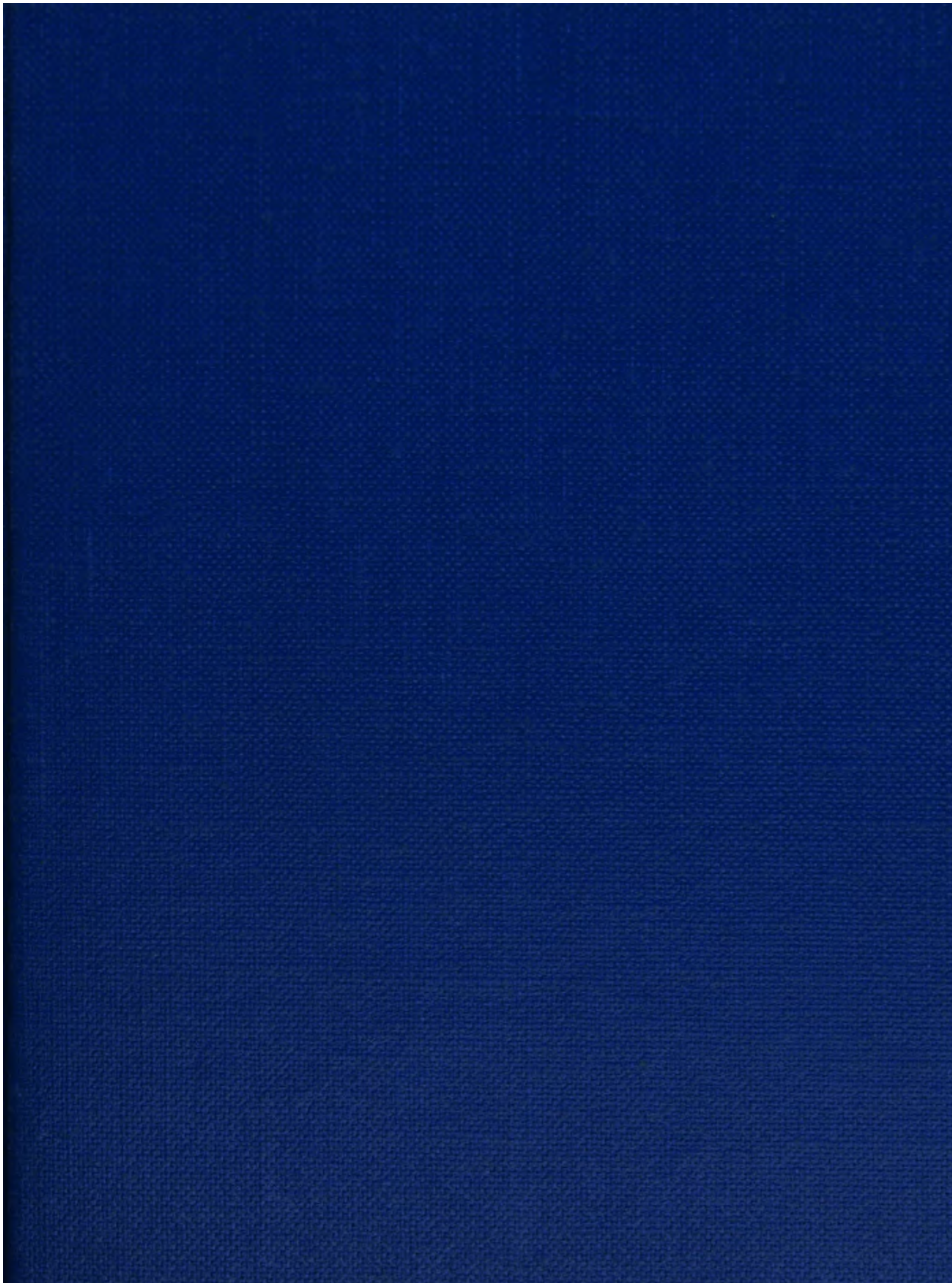
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TNR. 43444
~~J/U 2180 A. 1~~



Edouard II

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS ET NOUVELLES

Kees Doorik.

Kermesses.

Nouvelles Kermesses.

Les Milices de saint François.

La Nouvelle Carthage.

Les Fusillés de Malines.

Mes Communions.

Le Cycle Patibulaire.

ÉTUDES

Au Siècle de Shakespeare.

THÉÂTRE

La duchesse de Malfi, d'après John Webster.

Philaster, d'après Beaumont et Fletcher.

EN PRÉPARATION :

Le Comte de la Digue (roman).

ÉDOUARD II • TRAGÉDIE DE CH
TOPHE MARLOWE • ADAPTATION
GEORGES EEKHOUD • PRÉCÉDÉE D
ÉTUDE SUR L'AUTEUR

BRUXELLES
ÉDITION DE LA « SOCIÉTÉ N
1896



CHRISTOPHE MARLOWE

I

Le 1^{er} juin 1593, à Depford, alors un petit village situé à environ « miles » de Londres, aujourd'hui un des quartiers les plus sombres de la métropole, une rixe de cabaret mettait fin à la vie d'un des contemporains de Shakespeare qui se rapprochèrent le plus du divin poète. J'ai vu dans quelle gent violente et irrégulière représentaient la plupart de ces drames de la période élisabéthienne. Le bon Kit Marlowe, — *Kind Kit Marlowe* comme l'appelaient ses amis, n'était point le plus rassis et le plus sage de la bande. Il courtisait une espèce de souillon, *a drab*, et, à la fin de sa vie, voulant poignarder son rival, un nommé Francis Archer, un valet de chambre metteur (*bawdy serving man*), qui l'avait irrité, il a le poignet

1) Voir *Au Siècle de Shakespeare*. Paul Lacomblez, éditeur. Bruxelles.

sorte que sa propre lame lui entre dans l'œil et dans la cervelle pas trente ans.

En effet, il avait vu le jour en février 1564, à Canterbury, dans une échoppe de cordonnier, celle de son père. Il fut baptisé le 26 du même mois à l'église Saint-Georges le Martyr. A l'école du roi (*King's School*) par Henri VIII et où cinquante garçons de neuf à quinze ans recevaient l'instruction durant cinq années avec un subside de quatre livres par an, il dut se signaler par ses aptitudes et ses progrès rapides car il n'y avait pas de temps ordinaire et nous le trouvons déjà immatriculé, le 17 septembre 1581, comme pensionnaire du Benet College, aujourd'hui *Corpus Christi College*, Université de Cambridge. Deux ans après (1583) il prit ses grades de bachelier en 1585 et en 1587 ceux de maître ès arts (1). Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'obtention de ces deux diplômes, il écrivit probablement la majeure partie de son *Tamerlan*.

Sur ses autres occupations durant ces quatre années on ne peut que livrer à des conjectures. Le fils du savetier avait probablement bénéficié de l'instruction supérieure à la munificence d'un des plus grands propriétaires du comté de Kent, Sir Roger Manwood, alors premier baron de Manwood, qui avait sa *mansion* ou sa résidence à Saint-Stephen, près de Canterbury. A la mort de son bienfaiteur, Marlowe composa l'épitaphe latine qui fut gravée sur sa tombe.

(1) La plupart de ces détails biographiques sont empruntés à l'étude par le docteur Dyce, placée en tête de l'œuvre de Marlowe. (Routledge, éditeur.)

Il est probable qu'en envoyant le jeune Christophe à l'Université, Sir Roger le destinait à l'Église, mais à cette époque le poète entretenait de fortes convictions athéistes qui faillirent lui faire partager le sort de ses camarades, Francis Ket, brûlé vif en 1589 à Norwich, pour hérésie. Ket était chrétien et non orthodoxe. On croit avec raison que cet hérétique exerça une grande influence sur l'esprit de Marlowe. Mais en voulant se détacher de la confession établie pour le convertir à une autre secte protestante il ne fit que flatter ses penchants païens et cette tendance à l'athéisme si accusée dans le *Faust* et dans les autres œuvres de Marlowe.

N'oublions pas que la Renaissance fut un retour aux mœurs de l'esprit d'avant le moyen-âge, cela en Angleterre aussi bien qu'en France. L'admirable pape comme Léon X peut à peine être considéré comme un saint chrétien. C'est plutôt un César de la Rome antique. Les artistes et les poètes exprimèrent ces aspirations du renouveau de l'humanité. La Réforme éteignit cette aube nouvelle : sous prétexte de purifier le catholicisme elle remplaça une secte par une autre moins tolérante encore. Ce progrès fut aussi dérisoire que la fameuse révolution de 1792. La Révolution nous valut l'abominable protestantisme comme la Révolution nous valut le joug des bourgeois. Franchement, le luthérien est-il un progrès sur le catholique, et le jacobin sur le gentilhomme? Espérons qu'après ces faux départs, l'humanité fera enfin sa carrière suprême !

Quoi qu'il en soit de ses convictions philosophiques, l'esprit de liberté et de révolte se conciliait chez Marlowe avec une irrésistible vocation

Quelques-uns de ses biographes veulent, qu'à l'exemple de Marlowe ait pris du service et soit allé guerroyer aux Pays-Bas, avec le comte de Leicester contre les Espagnols. Cette conduite s'accorderait assez logiquement avec son ardent amour de la liberté de conscience. Mais j'incline à penser que les persécutés et les martyrs protestants lui inspirèrent un certain dégoût que leurs bourreaux espagnols et que, trouvant ailleurs un fanatisme et d'intolérance d'une part que de l'autre, il se hâta de retourner en Angleterre et d'abandonner l'Action pour la Poésie.

Ce qui est à peu près établi, c'est qu'il fit partie à la fois d'acteur et comme auteur dramatique de la troupe du théâtre *The Swan* (à Swan-Rideau), dans le quartier de Shoreditch. On infère aussi d'une certaine complainte intitulée *La Tragédie de l'Athée* (*The Atheist's Tragedy*) la possession de M. Collier, que Marlowe se cassa la jambe en jouant de la débauche et que, boiteux, il ne put reparaître en scène :

He had also a player beene
Upon the Curtain Stage
But brake his leg in a lewd scene
When in his early age.

J'ai touché un mot de Robert Greene, dans mon volume sur Marlowe à l'étude de la pléiade shakespearienne (1). C'est le moment où l'on se réfère à ce poète, non parce qu'il représente une figure d'avant-plan de la littérature que sa vie, une de celles sur lesquelles on possède le plus de

(1) *Au Siècle de Shakespeare.*

phiques, nous permettra, par reflets, d'éclairer les points obscurs et ténébreux de celle de Christophe Marlowe, son inséparable partenaire et compagnon intime.

Robert Greene était né à Norwich, vers 1550, « de parents connus de leurs voisins pour leur gravité et leur vie honnête » et obtint ses grades de bachelier au collège Saint-Jean de Cambridge en 1573 et de maître ès arts à Clarehall en 1583; en 1588 il fut incorporé à la faculté de droit. En tête de plusieurs de ses ouvrages il s'intitule pompeusement *Academiae in artibus magister*.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la collation de son premier et celle du second, il visita l'Espagne, l'Italie et d'autres pays du continent. Dans deux de ses romans autobiographiques, *A Notable Coosure* en 1581 et *The Repentance of Robert Greene*, un écrit posthume fait pour ainsi dire sa confession. Il ne s'y cache pas d'avoir mené une vie de débauche très précoce : « Étant à l'université de Cambridge, je me compagnonnai avec des lurons aussi dissolus que moi-même, et ils me flétris la fleur de ma jeunesse; ceux-ci m'engagèrent à voyager en Espagne où je vis et pratiquai des vilénies trop abominables pour être racontées. Ainsi, sur leurs conseils et au moyen d'adroites inventions, j'eus soutiré force pécune à mon père et à mes amis; ma mère surtout me donna si largement cette « huile des anges » que je devins enclin à

(1) I need not make long discourse of my parents, who for their gravity and sober life is well known and esteemed amongst their neighbours. (*The Repentance of Robert Greene*.)

pires expédients et méfaits. M'étant acoquiné à de notable des viveurs et des libertins avérés qui ne faisaient que des études vaines et frivoles, je contractai bientôt leurs habitudes, si bien qu'à mon retour en Angleterre je me plongeai dans la même vie de paresse et de débauche, me prélassant dans des costumes de soie, n'éprouvant de goût ni pour le travail, ne me sentant aucune vocation, jusqu'à ce que je finis t par subir mon examen de maître ès arts. »

Il paraît que malgré ses penchants dissolus et ses orageuses à son retour en Angleterre, Robert Greene entra dans les ordres, et fut nommé chapelain de la reine, et il obtint une cure à Walkington, dans le diocèse d'York. Octavius Gilchrist, un de ses biographes, veut qu'en 1576 il fut nommé vicaire à Tollesburg, en Essex. Il aurait donné sa démission peu de temps après. Un passage d'un autre livre, le *Planetomachix*, nous révèle qu'il étudia aussi la médecine.

Qu'il ait été prêtre ou carabin, qu'il ait tâté successivement les deux carrières, dans tous les cas il ne tarda pas à les abandonner l'une et l'autre pour se jeter dans le monde des acteurs et des écrivains, et, pour monter sur les planches et pour composer lui-même des pièces de théâtre, des romans et des poèmes. Comment s'accomplit cet avatar, à la suite de quelles circonstances Greene renonça-t-il aux ordres ou à la faculté? Ses biographes restent muets sur ce point, et lui-même, qui s'est assez complaiamment en scène dans *Never too late* et dans *A Groatsworth of Wit*, ne nous dit point du temps qu'il fut ecclésiastique ou homme de l'art.

Il résulte de l'importante part d'autobiographie que contiennent ces romans précités, que Greene se maria de fort bonne heure.

La plupart des aventures de Francesco dans *Never too late* et *Isabella*, nous apprenons que, devenu très amoureux d'une jeune fille, il l'enlève et l'épouse contre le gré des parents de celle-ci. Mais il n'est pas content de l'abandonner pour Infida, une courtisane rencontrée en voyage, et se retire loin de ses foyers. Sa femme ayant appris la vérité lui écrit une longue et touchante lettre pour le rappeler auprès d'elle et du bonheur qu'elle lui avait donné. Cette tendre épître fut sur le point de le ramener à son devoir, mais les séductions de la courtisane prévalurent contre le sens du devoir. Lorsque, après des prodigalités, il s'est ruiné pour sa maîtresse, elle de lui en garder quelque reconnaissance et de l'aimer en raison de ses sacrifices et de ces folles preuves d'attachement, comme la plupart des femmes de son genre, elle lui battit froid et finit par le mettre à la porte, partant loin d'elle. Dénué, à bout de ressources, trop honteux, se croyant incapable de retourner auprès de sa compagne, le hasard le fait tomber dans la bande de comédiens qui le persuadent d'écrire des comédies, de pastorales en lui promettant de larges profits. Sa première pièce réussit et après ce début il écrit d'autres pièces qui lui rapportent plus d'honneur et de guinées. Avertie de l'opulence nouvelle de son mari, sa cupide maîtresse essaie de se remettre avec lui, mais il ne se laisse pas prendre à ses avances et à ses coquetteries. Entre-temps Isabella, est exposée, nouvelle Pénélope, aux poursuites de nombreux courtisans. L'un, un personnage notable et despotique, une sorte de shérif

man, spécule sur la misère dans laquelle l'a plongée l'abandon de son époux, pour l'obliger de se prostituer à lui. Mais la pire détresse vient à la réduire à cette ignominie, et lorsque, furieux, il veut recourir de force, elle lui résiste victorieusement. Il la menace de sa vengeance et publiera partout qu'il l'a possédée. Pour toute réponse elle lui fait un visage. Arrêtée à la suite d'une plainte déposée par le séducteur, elle est condamnée à la prison, sur le faux témoignage d'un jeune homme. Par le misérable, lorsque, pris de remords, le parjure revient à sa position et s'accuse d'avoir calomnié l'innocente.

Francesco, apprenant les malheurs, les vertus et la sublime résignation de sa femme, s'empresse de retourner auprès d'elle et d'implorer son pardon, qu'elle n'est que trop heureuse de lui accorder.

Il y a sans doute beaucoup de fiction dans ce récit, mais les caractères de Robert Greene et de sa femme correspondent parfaitement à ceux de Francesco et d'Isabelle.

Dans le *Groatsworth of Wit* l'auteur se peint sous un jour encore plus favorable encore : Roberto, le personnage principal, déshérité en partie par son frère Luciano que son père lui préférerait, a pris ce frère pour modèle et pour le perdre il abandonne momentanément ses études, il se fait un mauvais conseiller, son compagnon de débauches, il l'entraîne dans une vie d'oisiveté et de dissipation. Il le livre à une courtisane avec laquelle dont il se flatte d'être aimé lui-même, et qui deviendra son instrument de sa vengeance, qui achèvera de ruiner et de déshonorer le faible Luciano. Mais Lamilia, au lieu de dépouiller Luciano

de Roberto, lui révèle la conjuration tramée par son frère et il le chasse le fourbe. Comme le Francesco de *Never too late*, privé de sa femme, Roberto s'abouche avec des comédiens qui l'engagent à se faire dramaturge. Luciano n'a pas tardé à se faire ruiner par Lamilia. Roberto, par ses succès dramatiques ont remis à flot, affecte une certaine modestie et recueille ostensiblement le viveur décavé, mais c'est pour s'en servir pour en faire son souffre-douleur, une sorte de pierre sur laquelle il frotte son esprit.

Si Roberto et Francesco sont des portraits de Robert Greene, ce sont des portraits poussés fortement au noir, où les faiblesses et les défauts s'exagèrent en scélératesses et en crimes. Toutefois il serait difficile de dire où s'arrête la confession et où commence la fantaisie. Est-il arrivé à Robert Greene, l'auteur dramatique, comme à son Roberto, de ne pas accepter les engagements vis-à-vis des entrepreneurs de spectacles ou de démentir les avances qu'on lui faisait sur ses ouvrages? On sait qu'ayant écrit la tragédie *History of Orlando furioso*, il en toucha deux fois le prix. Ses ennemis, à commencer par Gabriel Harvey, dont je parlerai plus tard, ont guement par la suite, n'ont pas manqué de dénoncer ces indélébiles ces tares dans leurs virulents pamphlets.

Ainsi, comme Roberto, il fit longtemps sa compagnie habitée de voleurs, d'aigrefins, de pipeurs de dés, de filous, d'escrocs, de maîtres de toute espèce qui lui apprennent leurs trucs, leurs ruses, leur jeu de gobelet, leurs impostures. On peut douter qu'il ait profité de l'expérience

Peut-être a-t-il uniquement frayé avec cette engeance par curiosité, par besoin d'observation, histoire de se livrer à des études de mœurs. Plus tard, dans un de ces accès de repentir, de conversion et d'amer retour à nous rencontrons chez d'autres irréguliers de la poésie, Villon par exemple, et plus près de nous, Paul Verlaine, il divulguera toutes les ruses de ses anciens camarades dans des livres pittoresques et argotiques sur les différents traités de vol et de filouterie. Son érudition en ces matières est telle qu'il ne lui faut pas moins de six volumes pour les traiter à fond. Ses *catchers* et *cross-biters*, comme il les appelle, menacèrent plus d'une fois de lui faire expier ses indiscretions.

Il eut encore un commerce plus compromettant, auquel il fait une allusion très transparente dans le *Groatsworth of Wit* : « ... la méfiance minieuse de ses compagnons, justement châtiés pour leurs méfaits, n'eut aucune contrition dans l'âme de Roberto. Un de ces vauriens, un vaurien prostituée qu'il entretenait, fut pendu à un arbre, aussi rond que la balle (*as round as a ball*). »

L'image un peu forcée par laquelle finit cette phrase cache une allusion sur le nom d'un personnage authentique. *Ball* désigne le célèbre Cutting-Ball, ribaud, tape-dur et coupe-jarret, qui commandait à une troupe de ruffians apostés pour défendre le poète lorsqu'il était menacé par les sbires. Ce Cutting-Ball fut en effet accroché au gibier de Tyburn, ce qui avait fait sa concubine de la sœur de ce drôle. Nous voilà loin de l'Infida ou de la glorieuse Lamilia ! De cette gueuse le poète avait baptisé Fortunatus Greene, mais que Gabriel Harvey appelle

ment Infortunatus Greene, et qui ne vécut qu'un an après

La femme légitime de Greene apparaît dans ces autobiographies sous des traits délicieux, et comme un de ces modèles d'abnégation qui ont inspiré les personnages d'Imogène et d'Hermione à Shakespeare, d'Euphrasie et Aspatia à Beaumont et Fletcher, de Penthea et de Ford à Ford. Son dévouement, sa constance, sa résignation, sa tendresse jusqu'au sacrifice rendent vraisemblables ces créatures du rêve.

Le portrait suave que l'auteur trace de cette compagne de sa vie, les vertus dont il la revêt, trahissent chez lui une vénération, un respectueux pour un être dont il se sentait indigne, et vers lequel il se sentait sans doute de se reporter au sein même de l'ignominie comme à une créature céleste avec laquelle on ne communique plus que par la prière.

Dans les romans où Greene la met en scène, il raconte comment il a essayé différentes fois de l'arracher à ce monde de larrons, de voleurs, de d'artistes agités dans lequel il se débattait comme dans un volucro gatoire. Mais ainsi qu'il l'avoue dans son *Groatsworth*, il pousse jusqu'à la félonie et la félonie jusqu'à livrer les épîtres affligées et pourtant balancées par des absolvantes de sa femme à la risée et aux lazzis de ses incrédules compagnons. Sans doute ne commettait-il ces profanations que lorsqu'il se dénaturait et calomniait son être, et adressait-il au réveil de ces déplorables le plus brûlant des actes de contrition à l'image de ceux des anges.

Il mourut des suites d'une indigestion de harengs salés et de Rhin, dans la boutique d'un savetier près de Dow-Gate. A cet

suprême avaient participé Thomas Nash, le pamphlétaire, et au-
tain William Monox, dont Nash nous apprend qu'il traînait t
côté une imposante rapière. Sans doute s'agissait-il d'un drôle de
Cutting-Ball ou de ce Francis Archer mêlé à la fin tragique de

Greene languit encore un mois. L'hydropisie lui gonflait le ven
qui l'approchaient il mendiait un penny pour s'acheter un pot de
Ses amis, même Nash, son convive de la dernière et fatale
l'avaient abandonné, effarouchés, quelque peu timorés qu'ils fussent
dant, par cette crevaison sordide. Il est probable que Marlowe,
imprévus et les remous d'une ribote perpétuelle dans un autre qu
ville, en train déjà de courtiser cette *drab* de Deptford dont
disputer les faveurs au digne Archer, apprit à la fois la maladie
de son absolu camarade.

Tel que nous nous le représentons et qu'il ressort de son œuv
des allusions furtives faites à son caractère, des quatre effrénés viv
lowe fut le vrai caractère, le penseur, le révolté tout d'une pièce, u
mais un convaincu, un passionné sans calculs, le cœur loyal et a
n'aurait eu garde d'abandonner dans la détresse l'ami le plus déci
ses excès et sa conduite orageuse il préserve sa belle et génére
tandis que Greene présente des côtés pusillanimes, des alter
bravache et de moraliste, des accès de repentir qui n'aboutit pa
trition prêtreuse et geignarde, et que George Peele, lui, professe
sant cynisme.

Trois femmes assistèrent « Poor Robin », c'est ainsi que les

rains appelaient familièrement Greene, dans ses derniers moments, la sœur de Cutting-Ball; une mistress Appleby, sur la manquons de détails, et la cordonnière mistress Isam. A la vérité, mistress Isam fut seule à le soigner. Les deux autres se rencontraient plus souvent devant le lit du malade pour se chamailler, ou, affriandées par cette odeur de mouches charbonneuses, bourdonnantes berceuses des proches, se querelleaient en ivrognes. Je ne sais pourquoi, mais je suis tenté de me représenter ces infirmières sous les traits de ces macabres veilles de workhouse, d'asiles, ivrognesses cupides, tenant de la Parque et de la Fata Morgana. Dickens évoque dans plusieurs de ses romans.

Au témoignage de mistress Isam, la fille Ball était aussi couverte de plaies que son pitoyable amant et elle aurait été infectée par une maladie au moins appétissante encore. Pendant ses derniers jours, Greene, manquant de chemises de rechange, empruntait celle du savetier, tandis que la hôtesse lessivait la sienne. Il avait engagé sa défroque, son portefeuille, sa culotte et jusqu'à son épée. Les derniers jours il s'abstenait de jeûner et faisait force prières et litanies.

Sa femme, qu'il n'avait plus vue depuis six ans, s'étant inopinément montrée avec une sollicitude de lui, il témoigna le désir de lui dire adieu, mais ses affaires terrestres étaient comptés et il n'eut que le temps de lui écrire une dernière lettre de repentir et de contrition. Il remit aussi, par le porteur, un billet suivant aux Isam : « Chère épouse, si jamais il régna quelque jour de sympathie ou amitié entre toi et moi, veuille bien payer au porteur le montant de ma créance : je lui dois dix livres et sans lui j'en aurais dix fois plus.

dans la rue! Oublie et pardonne les torts que j'ai eus envers
que le Dieu tout-puissant prenne pitié de notre âme! Adieu jusqu'à
rencontre au ciel; car tu ne me verras plus jamais sur la terre
le 25 septembre 1592. Ecrit par ton mari expirant. ROBERT GREENE.

Le lendemain l'auteur de *Pandosto* était mort. En attendant que sa
veuve les désintéressât, les Isam prirent à leur charge les frais de
funérailles, 4 shillings pour son linceul, 6 shillings et 4 pence pour
son inhumation au nouveau cimetière près de Bedlam.

A en croire un de ses contemporains, Greene avait un physique
et le visage et le corps bien proportionnés. Il portait les cheveux
d'un costume un peu sévère et de coupe cléricale, il marchait, en
appui sur une longue canne « pointue comme un clocher », dit le comédien
en question.

Comédien, il avait eu pour maître le célèbre Tarleton, aussi maître
dans la tragédie que dans la comédie. Harvey reproche même à
Greene de *tarletoniser* à outrance, et d'improviser d'une nasillarde voix de
comédien (*his piperly extemporizing*).

Les excès de Greene, je le répète, ont été partagés par ses
contemporains, Peele et Marlowe. Lodge seul, un autre auteur dramatique de
l'époque, paraît s'être abstenu de cette vie de ripaille et de beuverie perpétuelle.
Il se les représente tantôt vêtus de soie, l'escarcelle pleine; tantôt
dépenaillés comme les pauvres de Bedlam. L'argent que leur maître leur donnait
pour leurs pièces ou les pageants composés pour célébrer tel événement
à la Cour ou de la Cité, ils le dépensaient en sack, en posset et en claret.

dans les tavernes et rôtisseries, en compagnie de ribaudes de Mary Ambree, Long Meg of Westminster ou Roaring Girl, encore lorsqu'ils ne recouraient point, comme nous l'avons vu dans les autobiographies de Greene, au vol et à l'escroquerie, pour se faire un flot. Sous ce rapport, George Peele dépassa peut-être les autres de son époque par son effronterie effrontée. A telle enseigne qu'un livre entier, les *Memoirs of George Peele*, est consacré au récit de ses prouesses et mystères. De son temps, il était même plus populaire comme voleur et poète. Il défraie non seulement la chronique et les complaintes des *mongers*, mais même le théâtre. Auteur dramatique, il fut mis en sa qualité de larron, sous le nom de George Pie Board, dans une pièce intitulée *The Widow of Watling Street*. La légende, dont il est rempli de fourmille d'anecdotes ou il le dispute en verve et en humour à un *spiegel*, mais aussi en cynisme et en corruption à un Mandrill. On raconte qu'étant à Bristol, il profite du passage d'une troupe de comédiens pour obtenir du magistrat la permission de donner une représentation extraordinaire. Le soir venu, après avoir dit le prologue, il se retire derrière le rideau, gagne la rue, saute à cheval et file à bride abattue vider le lesté de tout l'argent des spectateurs qui attendaient avec impatience la suite de la pièce.

Peele gîtait sur le Bankside près de Blackfriars et tenait ses soirées bachiques à l'hôtellerie du *Cheval blanc*, un endroit fréquenté par la racaille la plus excentrique. Il était marié et ses biographes disent que sa fille, une enfant de dix ans, l'aidait dans ses équipées de

Le *Groatsworth of Wit* de Greene finit par une sorte de testament, lequel, à la veille de sa mort, l'auteur adjure ses amis de charité. Mais ni ses conseils ni l'exemple de sa mort lamentable ne les empêchèrent. Marlowe périssait l'année suivante de la façon que l'on sait. On ne connaît pas la date et les circonstances du décès de George Peele : « Ce personnage, dit Antony Wood, avait atteint l'âge mûr à la fin du règne d'Élisabeth. Quant à dire à quelle époque et à quel endroit il mourut, je ne puis rien dire, car de nos jours comme de tout temps la plupart des poètes meurent dans l'obscurité et par conséquent obscurément, de sorte qu'il est fort difficile de les retrouver jusqu'à leur tombe. »

Le grand ennemi de ces poètes débridés, de ces bohèmes, comme on les appelle aujourd'hui, fut le grave et compassé Gabriel Harvey, auquel j'ai plusieurs fois fait allusion dans le cours de cette étude. La différence de conditions et surtout l'antithèse des existences avait évidemment engendré une antipathie entre cet académique et ces irréguliers.

Gabriel Harvey, d'extraction très infime, fils d'un pauvre marchand de Saffron-Walden, était parvenu à force d'entregent plutôt qu'à force de mérite à une position considérée. Il s'était même faufilé dans l'intimité de la cour appartenant à la caste aristocratique, notamment dans celle de Spenser. Il paraît avoir ajouté à beaucoup d'autres faiblesses et ridicules le défaut de rougir de son humble origine. Il aurait donc été de ces parvenus qui sont plus arrogants et despotiques qu'ils sont partis de très bas. Poète, ses seuls titres à une immortalité relative seront l'amitié — assez médiocre — de Spenser et ses violents démêlés avec Nash, le défenseur de G

de son temps il jouissait d'une grande célébrité. Il passait pour un poète accompli et un rimeur assez élégant. Somme toute, il aura été un de ces rhétoriciens à esprit de censeur et de pion, dont chaque époque littéraire présente des spécimens plus ou moins influents et qui, avec leurs disciples et créateurs poussifs, artistes très contestables, tout au plus adulateurs, régissent ce qu'ils continuent à appeler le Parnasse (au grand majuscule des majuscules), éblouissent les cancre et les amateurs, flattent les routines sous prétexte de perfection, exaltent la médiocrité et distribuent tour à tour du nanan ou de la fêrule aux scribaillons pour reconnaître leur suprématie et leur pontificat. Engeance malveillante mais qui, heureusement, concourt plutôt à hâter la chute et l'avènement des vrais poètes qu'elle prétend éclipser et évincer.

Gabriel Harvey se distinguait par des vêtements d'une grande simplicité, des manteaux drapés à la vénitienne, qu'il portait avec une élégance d'un « magnifico » des bords du Grand Canal. Il avait deux frères, deux fils rusés et intrigants que lui, dont l'un, Richard, était devenu prêtre et l'autre, John, médecin.

A trois ils s'occupèrent d'astrologie. Se croyant arrivés à la perfection, infailible, ils s'aventurèrent à prédire avec grand éclat, en indiquant le jour et même l'heure, l'apparition de terribles tremblements de terre à l'heure même du jour fixé, même à tous les jours qui suivirent sans pas l'ombre d'oscillations de la croûte terrestre. Aussi le théâtre de la ville de se gausser prodigalement des trois prétendus sorciers.

Antérieurement à cette déconvenue Gabriel s'était permis d'éprouver

petit groupe de poètes dont faisaient partie Marlowe, Peele, Lodge aussi nos amis s'empressèrent-ils de profiter de l'occasion pour compte au solennel pédant, leur bête noire, et en huit lignes ca son *Quip for an upstart Courtier* Robert Greene se gaussa de ture du cordier de Saffron-Walden.

Gabriel Harvey ne bougea plus, mais couvant sa rancune, il a se venger la mort misérable de son exécuteur. Mais alors il débou à fiel avec une véhémence, un acharnement extrême. Dans *Fo and certain sonnets* il se complut avec une cruauté d'hyène pro sépulture à rapporter les circonstances déplorables et les cause de Greene, enchérissant sur les confessions assez explicites et su édifiantes du poète, rappelant ses vices, ses liaisons scandaleuses prolongées dans les quartiers mal famés du Bankside, de Shore Southwark. Dans ce pamphlet il l'appelle tour à tour jouet c singe d'Euphuès, prince des gueux, roi du théâtre de carton.

Thomas Nash se chargea de la défense du mort, et il le fit av plus de verve et de virulence, qu'il avait un peu négligé Robert C la fameuse orgie qui eut pour conséquence le trépas de son ami caustiques abondent dans cette diatribe. Ainsi, pour donner un vanité et de l'arrogance de Gabriel Harvey, Nash raconte qu' libelle contre le chien du collège qui s'était permis de relever passant devant lui. Ailleurs le pamphlétaire raille la maigr ennemi, en contant qu'un jour celui-ci était en train d'attiser soufflant dessus lorsque le tirant d'air l'emporta avec une bouff

par la cheminée; Harvey serait même resté suspendu parmi
comme un grain de poussière ou une goutte de pluie, si le grilla
le capuchon de la cheminée ne l'avait arrêté dans son essor in
Nash menace aussi Harvey, qui s'est permis de se moquer de
posthume rendu à Greene par mistress Isam, d'une maîtresse con
lui infligera la savetière, une virago capable de ne faire qu'une
fétu que représente Harvey. Le style du pédant est plus lourd,
que sa personne. Nash ayant voulu peser une de ses lettres dans
d'un revendeur de ferrailles, trouva qu'elle contre-balançait un
harengs et trois fromages de Hollande. Tel est le ton de *Have n*
Saffron-Walden.

Harvey riposta mais pour s'attirer une dégelée plus meurtrièr
la part de son redoutable adversaire. La querelle s'envenima au
l'archevêque de Canterbury dut intervenir. Il fit saisir et brûle
des deux polémistes et en interdit la réimpression. Nash avait e
mot dans cette misérable querelle de plume.

Lorsqu'on s'attache aux particularités de leur vie, surtout en
rant à l'existence de l'écrivain d'aujourd'hui, on s'étonne que
passionnés et orageux comme Greene, Peele et Marlowe aier
temps d'écrire. On est encore plus surpris et confondu par la
idéale, l'essor suave et lumineux de leur poésie. Dans leurs poè
ils se piquent de noblesse et de spiritualité, ils rivalisent av
lyriques des grands seigneurs, à la fois hommes d'épée et de plun
sir Philip Sidney, l'auteur de l'*Arcadie* et de la *Défense de la p*

ce chevaleresque et exalté Edmond Spenser, le poète de la *Reine* presque imprégné de mélancolie moderne, sylphe des humides frois l'Angleterre, frère jumeau à travers trois siècles de cet autre adorateur de toutes les grâces, Shelley. Et l'afféterie, la préciosité de John Lily, l'auteur d'*Euphuès*, ce subtil intoxicateur de toute la grande siècle anglais, ce distillateur du philtre bizarre qui a grisé les *fast youths* de la cour d'Elisabeth, mais aussi cette sublime, exacerbé jusqu'à l'inspiration divine, la fièvre verbale de Shakespeare, — s'exhalent chez eux en un flux, en un arôme d'une sensibilité fois aiguë et caressante, frénétique et morbide.

Robert Greene a beau composer des romans et des pièces c'est avant tout un chanteur, un lyrique. Le meilleur de son œuvre dans les délicieux poèmes éparpillés et jetés dans ses récits : *Nevermore*, *The Groatsworth*, *Menaphon*, *Melicertes*.

« Ses lèvres sont des roses toutes trempées dans la rosée, ou la pourpre de la fleur du narcisse; ses yeux, ses beaux yeux, ressemblent à de purs clartés qui animent le soleil ou égayent le jour; ses joues sont des lis épanouis plongés dans le vin, ou comme des grains de grenades trempés dans le lait, ou comme des fils de vierge dans de la soie cramoisie, ou comme des nuages splendides au coucher du soleil. Quel besoin de comparer là où la beauté surpasse toute ressemblance. Celui qui va prendre dans les choses inanimées ses pensées d'ambition leur pompe et leur plus grande gloire et ne monte dans le ciel qu'avec des ailes appesanties! »

Qui s'exprime ainsi? Greene le débauché à velléités sermonneuses, le coquin, ami de Cutting-Ball et le dénonciateur des « outlandish trempes »!

Peele, l'escroc, le mystificateur, le dispute en souffle et en eau extatique avec le protégé de mistress Isam. *David et Bethsabe* est une œuvre dramatique aussi maladroite que possible, dont le moi-même ferait des gorges chaudes, mais on oublie les personnages flottants et embryonnaires et l'absurdité des situations pour n'écouter que ce qui en fait l'âme et l'atmosphère. Ainsi, à la fin de ce drame suspendu par les cheveux à un arbre, profite de sa situation pour récriminer en une longue tirade. Vous riez. Écoutez cette tirade, vous oublierez le ridicule de la scène : « Quel ange, à l'affût dans ces ombrages, a pesé sa main cruelle sur moi et tient mon corps suspendu ainsi entre ciel et terre? Ne compte-t-il plus un soldat fidèle qui puisse dénouer cette malheur ou blesser l'arbre qui captive son maître! O Dieu, en ta gloire de ton œuvre, le fruit le plus exquis produit par ta main suspendu comme une branche pourrie à cet arbre, voué à la mort et au feu! Puisque tu me refuses tout secours ordinaire pour délivrer mon corps de ces entraves meurtrières, permets que ma voix unique à ces plantes inanimées le pouvoir et la vertu de ma prière, ce fléau, et opère quelque prodige afin d'empêcher la mort de ce qui fut ton plus merveilleux miracle! »

Le délicieux *Passionate Shepherd*, une poésie fugitive de M...

longtemps attribué à Shakespeare. En lisant cette pastorale, le c
d'un genre qui, depuis les anciens, n'est supportable qu'en ang
les bêleries des d'Urfé, des Racan et des Deshouillères ont calor
a peine à se représenter le ruffian aviné, aux prises avec Archer,
ribaude. Pour gagner sa maîtresse le berger lui parle des pla
spectacles qui les attendent. « Chaque matin chez moi les pâtres
danser autour de toi, et tous deux, assis sur une roche, nous
rons de loin les troupeaux qui broutent l'herbe et les rivières
tombent et bruissent parmi des chants d'oiseaux. »

Cette antithèse entre l'art et la vie des Renaissants n'existe c
rence. L'œuvre éthérée se farcit de crudités et de gravelures, t
leur conduite licencieuse et farouche s'enlumine, s'irradi
héroïques et de hautaines révoltes. Sous ses dehors de liberti
cache une âme de libertaire. Ses blasphèmes ne sont pas des
d'ivrogne; son impiété est raisonnée, l'audacieux panthéisme, mé
nisme de ses plus belles compositions, *Faust*, *Edouard II*, *Dido*
avec ses convictions philosophiques, son impatience de tout jo
cache pas de son esprit subversif avec des personnages de plu
social et de conduite moins débridée que les Nash et les C
l'honorent de leur amitié, tels que sir Thomas Walsingham de C
le dédicataire de *Hero et Léandre*, le comte de Nottingham,
d'Angleterre, qui l'attacha comme dramaturge à sa troupe de
qui le présenta à sir Walter Raleigh.

Un très curieux document est parvenu jusqu'à nous. C'est la

nant une série d'articles formant la profession de foi athéiste de certain Richard Bames ou Banes, ennemi personnel de Marlowe, au lord-keeper, sir John Pickering. Le fait que le dénonciateur peu de temps après à Tyburn, le 6 décembre 1594, enlève beaucoup à ses allégations. Toutefois le fond devait en être vrai, et ce tout ce qu'on sait des mœurs et de la conduite de l'auteur de *Dr Faustus* ce *credo* à rebours Marlowe se déclare incrédule, il renie Dieu, il blasphème la Trinité, il prétend que Moïse est un imposteur, Christ est plus digne de mort que Barrabas. Toutefois, en Renard, l'artiste ébloui par le catholicisme païen des pontifes de Rome, il se déclare la supériorité du papisme sur la réforme. Si lui, Marlowe, voulait fonder une nouvelle religion, il la ferait meilleure. Sans doute la religion serait-elle un retour — mais accommodé aux exigences et aux goûts nouvelles — au culte du grand Pan et de la Nature infinie. Non, il se met au ban de toute Église, mais il se met encore hors la loi morale consacrée. S'il attende à la loi ce n'est point comme Grec pour satisfaire ses vices, c'est plutôt par protestation contre la loi, contre les restrictions apportées à la liberté individuelle. Ici en effet paraît un précurseur des anarchistes d'aujourd'hui qui justifient, dans certaines circonstances, le vol, l'assassinat, et tant d'autres écarquillés crimes.

Si l'on en croit Bames, le poète se serait même appliqué à fabriquer une fausse monnaie. Il avait été initié dans ces pratiques par un certain prisonnier de droit commun à Newgate, très adroit dans l'art

métaux. A l'exemple de ce contrefacteur Marlowe se serait m...
des couronnes, des pistoles et des shillings.

Dans l'édition de l'œuvre de Marlowe que j'ai consultée pou...
un ou plusieurs des articles du catéchisme athéiste de Mar...
remplacés par des astérisques, sans doute comme étant trop é...
le lecteur anglais tel que l'ont tartufé trois siècles de protestan...

La complainte en vingt-quatre couplets que l'audacieux ré...
inspira après sa mort tragique à quelque *ballad monger* lui r...
cipalement ses attaques contre la religion. Le rimeur populair...
Tamerlan blasphémateur et rapproche sa fin, sa damnation d...
Faust.

Marlowe ne se contenta pas de se détacher avec éclat des...
sociales et religieuses.

Il fit de la propagande antireligieuse et libertaire. Ainsi il c...
idées un certain Cholmley. Dans son ardeur révolutionnaire...
une conférence athée devant sir Walter Raleigh.

Des poursuites allaient être dirigées contre Marlowe et se...
recherchait pour l'arrêter quand la tragédie de Deptford lui...
doute le bûcher qui dévora son ami Ket.

Toutefois la mort du principal incriminé ne met point fin au...
Une commission spéciale est nommée pour examiner les ch...
contre les autres accusés. Cholmley fut mis en prison, mais...
vint à se disculper.

Siècle étrange, siècle exubérant! Quelles que soient les c...

même les écarts, les faiblesses, ou ce que d'autres appelleront le défaut de Christophe Marlowe, ils n'entamèrent en rien la loyauté de son œuvre et à en juger par les témoignages écrits de ses plus illustres contemporains, ils ne lui aliénèrent ni l'admiration ni les sympathies des poètes et ses rivaux.

Dans son ineffable comédie *Comme il vous plaira*, Shakespeare cite même un vers de la traduction d'*Hero et Léandre* par Marlowe par Georges Chapman, avec une sorte de regret affectueux, de la part de Chapman à la mémoire de son précurseur :

Dead shepherd! Now I find thy saw of might,
« Who ever lov'd that lov'd not at first sights. »
(Berger défunt! A présent je rends hommage à ta puissante clairvoyance)
« Il n'a jamais aimé, celui qui n'aima dès le premier regard »

Georges Peele l'apostrophe en ces termes : « Malheureux dans la vie, favori des muses, digne de raconter les passions des âmes occupées, *happy in thy end... the muses darling... fit to write passionate souls below* »).

Drayton et Chapman expriment tout leur enthousiasme pour ses ouvrages ; et, bien des années après sa mort, Heywood trace un vers rempli de ferveur et de camaraderie :

Marlo renowned for his rare art and wit
Could ne'er attain beyond the name of Kit.
(Marlowe renommé pour son art et son esprit d'élite,
Ne se fit jamais un plus grand nom que celui de Kit.)

Le bon Kit Marlowe! *Kind Kit Marlowe!* Ces trois mots turent à grands traits pour la postérité. Ils évoquent le poète mais sincère, mais sublime, l'homme païen et libre, le supérieur et l'impulsif d'une renaissance si brillante, mais si courtée qui alla d'une révolution protestante et hypocrite et d'une restauration contre lesquelles la *Joyeuse Angleterre* d'autrefois, *Merry England* n'avait point encore prévalu!

II

Tamerlan, la première pièce de Marlowe attribuée erronément à une collaboration avec Nash, fut représenté en 1588 ou à la fin de ce siècle. Malgré son emphatique et boursoufflée qu'elle était, à raison de son vrai caractère dramatique, de son élévation sincèrement poétique, de ce qu'elle révélait un pur génie, cette tragédie révolutionna la scène anglaise. Comment le populaire déserta les combats d'animaux des *Paris* pour venir applaudir *Tamerlan*, le pâtre du pays des Scythes conquérant de l'Asie et faisant traîner son char de triomphe par des prisonniers enchaînés.

Cette œuvre jouée en deux journées, une bilogie qui ne c...

(1) Voir *Au Siècle de Shakespeare*.

moins de dix actes, est la première composition dramatique vraiment de ce nom représentée en Angleterre. Vingt ans auparavant les comédiens de l'*Inner Temple* avaient joué à Whitehall, devant la reine, une pièce intitulée *Gorboduc*, œuvre de Thomas Sackville qui fut plus tard comte de Dorset. Cet essai, en dépit d'une intrigue forcée et languissant, son dialogue passé à la filière, n'était point dépourvu de mérites. Le changement consistait dans l'adoption du vers blanc et la suppression de la rime. Jusqu'alors les entraves de la rime avaient paralysé les efforts de nos prédécesseurs de Sackville, triviaux ou pédants rimeurs de mystifications et de sottises comme on en rencontre au seuil de toutes les littératures dramatiques, en Allemagne comme en Flandre, en France comme en Italie et en Espagne. Avec *Gorboduc* les liens qui captivaient le drame anglais furent relâchés, mais ce n'est que lorsque Marlowe eût montré le parti à prendre, le vers blanc nouveau et eût prouvé la puissance, la variété, la vie qu'il apportait au dialogue scénique, que les dernières chaînes furent brisées et que le vers blanc fut définitivement adopté, tant par les contemporains que par les héritiers de l'initiateur, comme le plus noble véhicule de la comédie dramatique.

Dans le prologue de *Tamerlan*, le jeune novateur s'exprime d'abord sur la condition du théâtre tel qu'il existait avant lui, sur l'abus des scurrilités et des clowneries :

From jiggging veine of rhyming mother wits
And such conceits as clownage keeps in pay.

Tamerlan, nouvel Attila, ébloui par ses victoires, s'imagine ment des vengeances de Dieu. Ses discours ronflent, bourrions et de gageures titanesques ; c'est bien le lyrisme grand soldat de fortune, d'un aventurier ébloui par la réalisation de triomphe s'arrondissant de victoire en victoire comme l'avalanche des neiges éternelles et dévalant avec le fracas du tonnerre. Enitives de carnage et de dévastation, Tamerlan évoque des lacs traverse à la nage ou sur lesquels il jette des ponts qui sont charniers. La mort hagarde qui étreint le cœur sanglant de serres rapides et comme une harpie se gorge de leurs jours qu'un faucon docile à son geste et à son commandement.

Les beaux esprits, les aristarques de l'époque, le fameux Ga à leur tête, se gaussèrent longtemps de la pittoresque apostrophant aux coursiers humains attelés à son char : « Holà, vous maquignonnées d'Asie ! Comment ne pouvez-vous franchir qu'un par jour ? »

A côté de force clinquant et déclamation, des passages rencontrent déjà dans cette œuvre de jeunesse. Que de verve que d'images neuves et trouvées !

Swinburne admire beaucoup ce *Tamerlan* aux barbares et vante « cette truculence titanesque qui chasse comme un simon l'arène sonore de ses dix actes féroces ».

En dépit du pathos et du phébus qui règnent trop souvent de l'œuvre, le tout accuse une telle virilité, une telle hardiesse

tion, la beauté de l'idée et de l'expression consomment de si h
mariages, que *Tamerlan* annonce déjà le génie débordant de pa
juvénile énergie qui signera *Faust* et *Edouard II*.

En feuilletant au hasard ce conquérant poème qui symbolise
dire la prise de possession des tréteaux histrioniques d'un art ca
par un Tamerlan de lettres, nous tombons sur des vers d'une
évocatrice toute moderne; tel, cet adieu du roi de Perse à so
« Va, fier Thérédamas, tes paroles sont des épées! »

Et cette éblouissante déclaration d'amour du fruste Tamerla
crate, dans laquelle il lui promet des chars d'ivoire traînés pa
blancs comme le lait pur, pour lui faire traverser les étangs
escalader les montagnes dont sa chaude beauté fera fondre les
neigeuses!

Et encore cette parole si bellement fanfaronne, cette gasconnad
serais-je tenté de dire, du conquérant au général ennemi qu'il ve
sa cause: « Vois comme Jupiter fait s'écrouler les nuages en mon
comme s'il entendait se charger désormais de la paie de mes so

Tamerlan jouit d'une longue popularité. Le rôle principal é
par ce célèbre acteur Alleyn, qui incarna tous les personnages
de Marlowe. Et lorsqu'il apparaissait en sa tunique à galons
ses bragues de velours cramoisi, tenant les rênes de son attel
captifs, les *groundlings* trémoussaient de jubilation.

(1) See how he (Jove) rains down heaps of gold in showers,
As if he meant to give my soldiers pay!

Faust, écrit peu de temps après *Tamerlan* et inspiré à une légende déjà populaire à cette époque, présente comme beaucoup de ressemblance avec les mystères, surtout avec ce l'éternelle lutte du bien contre le mal. Le ton général tient au épique. Les alternatives de repentir et de rechute qui s'empan de *Faust* sont décrites d'une façon poignante. Peut-être Mar mis lui-même en scène et son héros ne fait-il que trahir cette pendance et cette curiosité de la science défendue qui le tiraill faillirent le conduire au bûcher. *Faust* est un type éternel, ma nifie particulièrement le conflit entre les croyances dogmatique science, de vérité et de justice, cette soif qui est la principale ca de l'époque de Marlowe comme elle altère encore plus ardemment

La sombre mélancolie et le désespoir contenu du Méph Marlowe sont peut-être plus impressionnants que la verve malicieuse de l'esprit du mal dans le *Faust* de Goethe. Qu infini, quelle conception sublime et grandiose de l'enfer, du dam cette plainte de l'ange déchu : « L'enfer, dis-tu ? L'enfer est ici m vis la face de Dieu et qui goûtai aux éternelles joies du Paradis, je ne sois point tourmenté par dix mille enfers, en étant dépouil éternelle (1). » Pareils accents sont bien au-dessus de la moye

(1) Why this is hell, nor am I out of it.
Thinkst thou that I, who saw the face of God,
And tasted the eternal joys of heaven,
Am not tormented with ten thousand hells
In being deprived of everlasting bless !

de l'époque et de l'idée chrétienne de la damnation. Milton rappelle en mettant ces paroles dans la bouche de Satan : « partout où me portent mes ailes, je suis moi-même l'enfer ! »

Goethe lui-même entretenait une profonde admiration pour Faust. Les affres, les angoisses, l'agonie de Faust n'a jamais été représentée de façon si dramatique :

« O mon Dieu, je voudrais pleurer, mais le démon retient mes yeux, moi, ma vie et mon âme ! Oh ! il arrête ma langue ! Je voudrais lever les mains, mais voyez, ils les retiennent, Lucifer et Méphistophélès les retiennent... Plus qu'une heure, une pauvre heure à vivre. L'heure sonner, le démon va venir, Faust sera damné. Oh je veux sauver mon Dieu ! Qui est-ce qui me tire en arrière ? Regardez, regardez où le sang du Christ coule à flots sur le firmament !... Une goutte sur mon âme, une demi-goutte. Ah ! mon Christ ! — Ah ne déchire pas mon cœur pour avoir nommé mon Christ ! — Si, si, je l'appellerai. Une demi-heure de passée ; toute l'heure sera bientôt passée. Oh Faust vive en enfer, mille années, cent mille années, mais qu'à la fin je sois sauvé !... Oh, l'heure sonne, l'heure sonne. Ah ! que mon âme soit changée en petites gouttes d'eau pour tomber dans l'océan, et que je ne retrouve jamais ! »

Voilà, comme l'a remarqué Taine, l'homme vivant, agissant personnellement, non pas le symbole philosophique qu'a fait Goethe, mais primitif et vrai, l'homme emporté, enflammé, esclave de ses passions, jouet de ses rêves, tout entier à l'instant présent, pétri de con-

contradictions et de folies, qui, avec des éclats et des tressaillements, des cris de volupté et d'angoisse, roule, le sachant, le voulant, et les pointes de son précipice.

Ainsi que Goethe, Marlowe tira son drame de la légende parvenue en Allemagne, dont la version la plus célèbre, celle de Vidmann, fut traduite au XVI^e siècle en français par Palma Cayet. Mais combien il a magnifié, pathétisé la donnée primitive. Il faut lire encore, pour se convaincre, la déclaration d'amour du docteur à Hélène : « Est-ce que tu qui fit appareiller des milliers de vaisseaux et consuma les innombrables tours d'Ilion? — Douce Hélène, que ton baiser me rende tel! — Tes lèvres aspirent mon âme; voyez-la s'envoler! Viens, viens, rends-moi mon âme. Ici je veux demeurer, car le ciel n'est que tes lèvres, et tout est vanité qui n'est pas Hélène. Je serai Pâris et non pour toi, au lieu de Troie, sera saccagé Wittenberg, et je courrai comme le faible Ménélas, et j'arborerai tes couleurs au panache de mon casque. Oui, je blesserai Achille au talon et reviendrai alors demander ta main à Hélène... O tu es plus belle que l'air du soir paré de la beauté des étoiles; plus radieuse es-tu que le flamboyant Jupiter lorsqu'il se précipite sur Sémélé sans défense, plus adorable que le monarque des cieux baigné dans les bras d'azur de la voluptueuse Aréthuse; et toi seule seras ma bien-aimée ».

Soit dit à l'honneur de la foule, malgré les beautés un peu au-dessus de tout, et quelques sorte philosophiques du poème, *Faust* n'obtint pas le succès moindre que *Tamerlan*. Il est vrai que, comme toutes les œuvres de son époque, Marlowe avait dû y sacrifier malgré lui aux scurrilages

clowneries. Le spectacle devait aussi séduire la masse par ses costumes et ses prestiges fantastiques. Le protagoniste de cette œuvre est l'acteur Alleyn. Un couplet d'une chanson contemporaine, *The Gull and the Cross*, nous apprend même que son costume consistait en un surplis avec une croix sur la poitrine (1).

Le Juif de Malte, quoique inférieur à *Faust* et à *Edouard le Grand*, présente toutefois des scènes remarquables, des passages d'une beauté et d'une véhémence, atroces jusqu'à la frénésie, où hurle, écumant, épilé, le préjugé populaire contre la race d'Israël. Il est même curieux de voir Marlowe, l'athée et le païen, le blasphémateur de la Trinité, épouser dans cette œuvre l'instinctive et fatidique exécution de la loi pour les enfants des déicides. L'atmosphère de ce drame fait penser à des cuves d'huile bouillante, aux autodafés, aux caroches et aux bûches souffrées! La figure, la température grimaçante et bestialement humaine du juif Barrabas est loin d'avoir la vérité, la puissance du Shyllock de Shakespeare. *Le Juif de Malte* flatte les impulsions de la masse, caresse les penchants carnassiers, tandis que le juif du *Malte de Venise*, s'il se montre odieux, cupide et implacable, demeure imposant, logique dans son astuce, terrible mais jamais absurde. Comme je l'ai dit ailleurs, un siècle ou deux auparavant le *Juif*

The gull gets on a surplis
With a cross upon his breast,
Like Alleyn playing Faustus
In that manner he was dreast.

aurait pu être représenté « par ordre » aux Londoniens pour le pillage et au massacre des juifs. « Malgré le dessein féroce qui le suit, Shylock reste un homme », a dit Charles Lamb, « ses sentiments, sa rancune conservent quelque chose d'humain. Son crime semble légitime ou du moins explicable. »

Barrabas est une sorte de bête féroce, ensauvagée par les persécutions chrétiennes ; il ne vit plus que pour les représailles ; « il a purgé son cœur de la compassion et de l'amour ».

Sa fille Abigaïl a deux prétendants chrétiens et au moyen de ruses proposées il les fait tuer l'un par l'autre. De désespoir elle se fait mourir ; pour se venger il empoisonne sa fille et tout le moustier. Il finit par mourir dans une chaudière rougie où il espérait faire tomber ses ennemis ; meurt hurlant, blasphémant, son seul regret étant de n'avoir pu faire plus de mal.

Le vers du *Juif de Malte* se recommande par une énergie et par une force d'expression presque corrosive. Parmi les très belles scènes de ce drame, je recommanderai la scène de séduction d'Ithamore par la courtisane Bellarima. Il faudrait la traduire toute entière. Savourons ces lyriques protestations d'amour du vainqueur conquis, déjà réduit à la merci de l'enchanteresse : « Oui, nous nous marierons ; mais pour fuir alors ce pays sordide ; nous nous en irons pour la Grèce, vers l'adorable Grèce, — je serai ton Jason, toi mon Orphée d'or, — où des tapis bariolés sont jetés sur les prairies, et où les vignes de Bacchus recouvrent toute la terre, où les forêts et les bois

toujours parés d'agréable verdure; — je serai ton Adonis, ton
d'amour; — prairies, vergers et jardins de primevères, au lieu
et de joncs, produisent des cannes à sucre; par le maître de
vivras avec moi dans ces bocages et tu seras mes seules amours.
faudrait la musique, le rythme, la cadence du vers anglais pour
le charme de cette citation.

Malgré ses défauts, peut-être même à cause de ceux-ci, l'
l'accumulation de l'odieux et du grotesque n'étant point pour
rude public du *Rideau*, la pièce jouit d'une vogue sans pareille.
Alleyn mettait le comble à la jubilation et à l'ébaudissement d'
en affublant Barrabas d'un accoutrement d'infamie et en l'affublant
immense faux-nez rouge.

Après *Edouard II*, sa pièce la plus dramatique, Marlowe
adaptation à la scène d'un épisode de l'*Enéide* : *Didon, reine de*
Nous y retrouvons surtout le Marlowe lyrique, au verbe imagé.
Il semble que Marlowe et les trois ou quatre poètes Greene, Peebles
et Nash, précurseurs, avec lui, du grand Will, éprouvent d'absolu
sément d'une jeunesse géniale, souvent candide jusqu'à la maladroiture.
complaisent en une extase lyrique; ils se soucient peu de créer
fondir des caractères, de relier des événements; tout leur est
poétiques métaphores, à épanchements, à enthousiasmes. Ils cherchent
le plaisir de chanter. Eblouis, sur le seuil d'un éden païen ils
vie, leur poitrine se dilate et ils se préparent à l'action par des odes.
Marlowe goûte aussi la joie de l'inventeur. Comme je l'ai dit

premier il a introduit le vers blanc dans la poésie, et cette forme de ressources à un génie de sa nature, qu'il se livre à une véritable d'amplifications inspirées et fougueuses; qu'il s'enivre de la merveilleux instrument sur lequel il ne cesse d'improviser ses

Comme *Tamerlan*, et même comme *Faust*, la tragédie de *de Carthage*, est bien plutôt un poème épique, ou un mystère qu'une véritable tragédie comme l'est son *Edouard II* ou *Edouard George Peele*.

Ne prenons, par exemple, que la première scène, entre Jupiter et Ganymède :

JUPITER. Viens, gentil Ganymède, viens jouer avec moi; je suis en folie, n'en déplaise à Junon.

GANYMÈDE. Votre amour si précieux ne parvient pourtant à me défendre contre ses emportements. Aujourd'hui encore, tandis que je plissais vos coupes, ayant eu le malheur de répandre du nectar de la coupe sacrée, elle me porta un tel coup que le sang coula de mes oreilles.

JUPITER. Comment? Ose-t-elle frapper le favori de mes pensées, le favori de Saturne et cette chevelure, épouvante de la terre, qu'il me faut secouer trois fois pour ébranler les monuments de la nature, sans que je ne sois encore de t'affliger, ne fût-ce que par un regard sourcilleux, je ne puis suspendre comme un météore entre le ciel et la terre et de lui lier les pieds et les mains avec des entraves d'or comme elle fut punie pour le mal fait à Hercule!

GANYMÈDE. Ah s'il m'était donné d'assister à ce joli spectacle!

je rirais avec le frère d'Hélène, et exciterais aussi les autres dieux à leur part de ce divertissement ! Tendre Jupiter, si jamais je te fais de beaux regards, ou si je te parus beau, emmuré dans tes ailes d'aigle (1), accorde-moi cette faveur à ma beauté immortelle et je veux passer toute ma vie dans tes bras divins !

JUPITER. Que pourrais-je refuser à ta jeunesse, ô mon doux loup ! ton visage procure tant de plaisir à mes yeux que souvent, exalté par les rayons de ta beauté, j'ai fait reculer les chevaux de la nuit qui s'efforcent de te soustraire à mes regards. Assieds-toi sur mes genoux, et comme tu ne prononce sur toute chose, je sou mets l'orgueilleux Destin à ton commandement de couper même le fil des temps : car tous les dieux ne sont-ils pas à tes ordres, et la terre et les cieux, les esclaves de tes délices ? Vulcain chantera pour exciter ton rire ; et mes neuf filles chanteront quand tu seras en train de vouloir ravir à l'oiseau de Junon son plumage ocellé pour t'en faire un chapeau ; les nymphes t'apporteront des fleurs et des fruits ; les zéphirs t'apporteront des parfums ; les vents t'apporteront des rafraîchissements ; les cygnes de Vénus répareront ton lit d'un duvet argenté sur ta couche pour en adoucir encore les songes ; le vent du Nord portera plus son vol aux quatre coins du monde, si ta fantaisie te vient de vouloir arracher ses ailes agiles, et tu n'aurais qu'à dire « Leur couleur me plaît » et il te les arrache toutes ses plumes, comme je lui arrache celle-ci. (*Il arrache la plume aux ailes d'Hermès.*) Regarde ceci, mon petit amour, les couronnes étincelantes que ma Junon portait le jour de son mariage, accorde-moi

(1) « Wall'd in thine eagle's wings ! » Quelle image énergique et saisissante ! Voir le Titien de la National Gallery : *L'Enlèvement de Ganymède*.

ton col, mon doux amant, et pare tes bras et tes épaules des tré
pour toi. »

Il paraîtrait que Thomas Nash acheva la pièce interrompue
tragique de Marlowe. Des critiques se sont ingénies à faire
œuvre la part de ce qui revient à Marlowe et à son collaborat
communion du génie, la similitude du talent est grande en
fougueux, débridés et parfois si délicieusement extatiques, si g
qu'il est difficile de démêler dans leurs écrits ce qui leur ap
propre et ce qui leur fut fourni par collaboration. Ainsi la
Henri VI, qui, avec la série antérieure composée de *Richard II*
Henri V et avec *Richard III*, fait partie de l'œuvre de Shakesp
été écrite par Robert Greene et Christophe Marlowe.

Swinburne estime comme presque certain que la majeure
scènes capitales appartient à Marlowe et qu'il est le principal
deuxième et troisième parties publiées d'abord sous ce titre : «
entre les deux fameuses maisons d'York et de Lancaster. »

Plus nous lisons *Edouard II*, plus nous inclinons à partager la
de Swinburne et à nous expliquer les récriminations de Robert C
fin du *Groatsworth of Wit, bought with a million of repen*
une sorte de confession et de testament littéraire qu'il adresse
Marlowe, Lodge et Peele et où il appelle Shakespeare « une cor
des plumes du paon, un factotum, un accapareur de la scène
Scene, écrit-il en commettant ce que nous appellerions auj
calembour par à peu près. Et, dans le même ouvrage, il parod

tourner contre Shakespeare, un vers de la troisième partie de
(scène I V):

O tiger's heart wrapped in a players hyde.
(O cœur de tigre enveloppé dans la peau d'un comédien.)

De toutes les pièces de Marlowe *Edouard II* est peut-être la plus
faite. Elle soutient même brillamment la comparaison avec les chefs-d'œuvre
de Shakespeare. L'abdication forcée d'Edouard II est bien plus pathétique
que celle de Richard II, dans le drame shakespearien de ce nom. Dans
tout le théâtre il n'y a rien d'analogue à la poignante agonie d'Edouard II.
D'ailleurs, la pièce est construite et ordonnée avec un art remarquable.
L'action, très intéressante, progresse de scène en scène depuis l'expulsion
des feudataires du roi au retour de Gaveston, son favori, jusqu'aux
conflits de la fin et jusqu'à la mort d'Edouard qui, je le répète, est
écrite en pathétisme, en émotion terrifiante sur n'importe quelle scène.
C'est un chef-d'œuvre de la littérature dramatique.

Analysons rapidement cette tragédie : « Mon père est mort, et
Gaveston, et partage le royaume avec ton plus cher ami. » Gaveston
en lisant le billet d'Edouard II qui le rappelle à la cour d'où l'a
exilé, se livre à des intrigues et les pudeurs des hauts barons : « Oh ! s'écrie-t-il,
me font succomber de délices ! Quelle bénédiction plus grande
à Gaveston que de vivre le favori d'un roi ! Doux prince, j'ai
écrit ces
lignes, ces lignes de ta main, ces lignes amoureuses m'auraient
empêché de
nager depuis la France jusqu'ici... A mes yeux exilés la vue

sera l'Elysée pour une ombre nouvellement venue. Non point
cette ville ou ses habitants, mais parce qu'elle abrite celui qui m
Pourvu que le roi m'ouvre son giron, je puis braver l'inimitié
entier. Pourquoi les peuples arctiques chériraient-ils la clarté des
que le soleil éclaire jour et nuit? Barons ou manants, je ne me sou
de leurs personnes que du souffle qui passe sur mes lèvres et s

Et voici les plaisirs, les distractions qu'il rêve pour captiver
faveur royale : « J'aurai de voluptueux poètes, d'aimables
musiciens qui n'auront qu'à toucher une certaine corde pour fa
roi docile par toutes mes volontés; la musique et la poésie font
Aussi le soir j'organiserai des masques à l'italienne, de tendres d
comédies et de vivants tableaux; et le jour, lorsqu'il se perdra
dins, mes pages déguisés en nymphes et en sylphides, mes
satyres paissant l'herbe des pelouses, danseront avec leurs pie
quelque ronde antique; parfois un aimable enfant sous les trait
aux cheveux dorant les ondes dans lesquels ils se reflètent (1),
adornés de bracelets de perles, des branches d'olivier à la main
dans l'eau d'une fontaine ses formes dont les mortels se délecter
et non loin de là, un autre, figurant Actéon, dissimulé derrière le
sera transformé en cerf par la déesse irritée et, chassé par un
chiens aboyants, semblera mourir sous leurs morsures. »

(1) Comment traduire en français ces vers exquis :

Sometime a lovely boy in Dian's shape
With hair that gilds the water as it glides.

A la scène suivante nous assistons à la rentrée de Gaveston chassé et entouré des farouches et bouillants feudataires. C'est Kent, Lancastré, deux Mortimer, Warwick et Pembroke. A l'apparition du favori le comte de Mortimer reproche amèrement au souverain d'avoir manqué à sa promesse solennelle : « En présence de mon oncle, de ce comte ici présent et de moi-même, vous avez juré et nous avons juré à votre père agonisant que vous ne rentreriez jamais dans ce royaume; et apprenez, Mylord, que si vous rompez mon serment, je condamnerais plutôt mon glaive trempé dans la confusion de vos ennemis, à dormir dans son fourreau et cela malgré ma détresse; marche alors qui voudra sous vos bannières; quant à moi, si je ne tiens pas, il accrochera ses armes à la muraille! » Le roi menace le récalcitrant qui s'opiniâtre dans son attachement pour le favori. Il bravera, il défiera, il défi tous les seigneurs de son royaume, il tiendra tête à son peuple, à son Église, à sa reine. Il n'a d'attachement que pour celui que tous méprisent, il verse devant lui son trésor, jette à ses pieds le sceptre, lui donne son sceau, se donne lui-même; et sur une menace de l'archevêque de Coventry, crie tout d'un coup : « Jetez bas sa mitre d'or, déposez son étole, baptisez-le à nouveau dans le ruisseau. » — Arrête, mon frère, vient le comte de Kent, ne porte pas une main violente sur le roi, il se plaindra au saint-siège! — Et il irait même se plaindre au siège apostolique que je serais vengé sur lui de mon exil! s'exclame Gaveston pour apaiser la fureur du roi. Édouard livre le prélat à sa merci. On le dépouille de ses biens et dignités au profit de Gaveston et on l'enferme à la Tour de Londres. Quand la reine négligée et délaissée par son époux, le supplie de

à la raison, aux sages conseils, et de répudier l'ennemi public, génie : « Pas de cajoleries, catin française, va-t'en d'ici ; Gaveston parle pas, qu'elle sèche et crève ! » La conjuration des mécontents est si puissante que le roi. Malgré ses protestations, on arrête sous son nez et lui arrache le spoliateur. Il lui faut même signer, la main forcée, un acte de bannissement. Éperdu d'amour, désespéré, il éclate en colère contre l'archevêque de Canterbury, le représentant du pape et de Mortimer, l'âme de cette opposition victorieuse à son royal vouloir. Mortimer adieux déchirants qu'il fait à sa créature : « Toi, loin de ce pays, en suis exilé ! » Inconsolable de son absence, il endort les barons et les lords, il les cajole, il les apprivoise, tout cela pour qu'ils conservent le secret de leur ennemi. Le pays est menacé, les possessions anglaises sur le continent sont envahies, le roi de France conquiert la Normandie. Mortimer s'écrie Edouard, nous l'en délogerons quand il nous passera par la tête. Il se préoccupe que de l'arrivée de son favori. Comment se passe-t-elle ? A-t-il eu un vent favorable ?

Les dissentiments qui couvent toujours éclatent à nouveau avec une recrudescence terrible, à peine le puissant protégé du roi a-t-il pu se maintenir sur le sol anglais. Les haines s'entre-choquent comme des canons dans une bataille. Le duc de Lancastre tire son épée devant le roi et Mortimer. Gaveston, Mortimer blesse le mignon exécré. La reine, longtemps fidèle à la foi conjugale malgré la froideur et les dédains de son époux, se livre à l'amour de Mortimer.

La guerre civile se déchaîne. Jamais les barons ne souffriront

accapare leur prince et les dépossède de leur rang : « Pour voir si
naufragée sur la côte il n'y a pas un de nous qui ne crevât so
« Nous le traînerons par les oreilles jusqu'au billot ! »

Les partisans de Mortimer et de la reine triomphent. Gaveston
en leur pouvoir ; ils l'ont saisi, ils vont le pendre à une branche,
de le laisser parler une seule minute au roi qui a dépêché ven
le réclamer, le comte d'Arundel. En vain le prisonnier les sup
à la fin ils ont consenti ils se repentent ; on dirait de félins joua
proie et ne la laissant échapper que pour la rejoindre d'un bon
trer sous leurs pattes. Quand le jeu a suffisamment duré, W
reprend de force à ceux qui allaient le conduire au roi et lui
tête dans un fossé.

Il faut lire ces alternatives de feinte soumission et de révolte
il faut entendre hurler et gémir la passion du roi, il faut as
efforts des impulsives et fougueuses natures pour se contrain
les voir s'effrêner, se débrider l'instant d'après. Ah quel théâtre
échappé au contrôle des politiques et des moralistes, nous resti
œuvre prodigieuse !

Écoutez les serments et les imprécations du roi apprenant
de son favori. D'abord il s'agenouille : « Par la terre, notre mère
par le ciel et les orbes qui l'animent, par ma dextre et le gla
père, et tous les honneurs attachés à la couronne, il me faut
sa tête autant de têtes et de vies que je possède de manoirs, de c
villes et de tours ! » Puis, se relevant : « Traître, Warwick ! O t

timer, si je suis roi d'Angleterre je traînerai vos troncs mutilés dans les lacs de sang afin que vous puissiez désaltérer votre soif; j'y traînerai mon étendard royal pour que sa couleur cruelle proclame à jamais la vengeance que j'ai tirée des assassins de mon Gaveston. »

Après une courte victoire sur les factieux qui lui permet d'imposer quelques-uns des assassins, le roi est battu et fait prisonnier avec son fils par Mortimer et la reine. Ils le forcent d'abdiquer au profit de son fils.

Les scènes de la captivité du roi au château de Berkeley, notamment l'infortuné souillé de boue et d'immondices, ce calvaire, finissant par le terrible spectacle du trop voluptueux monarque, écrasé, étouffé, dévoré par les suppôts de Mortimer, ont été écrites, dirait-on, par un grand poète pour que la victime se magnifie et s'auréole de la lumière du martyr. Les situations analogues dans Shakespeare ont un point semblable *crescendo* de torture physique et de détresse morale. Remarquons encore que jusqu'à la fin Edouard confesse glorieusement ses amours subversives.

Mortimer, assassin d'Edouard II, de complicité avec Isabel, est exécuté sur un billot par ordre du jeune Edouard III, dit avec un sourire :

« Il y a un point dans la roue de la fortune, où les hommes tombent et que pour rouler la tête en bas la première. Ce point je l'ai atteint maintenant qu'il n'y a plus d'échelon pour monter plus haut. Est-ce que je m'affligerais de ma chute? Adieu, noble reine, ne pleure pas pour Mortimer, qui méprise le monde, et comme un voyageur s'en va à découvrir des contrées inconnues. »

Pesez bien ces douloureuses paroles, c'est le cri du cœur et la plainte intime de Marlowe, comme aussi celle de Byron et on pourr... toute la poésie anglaise, cette déesse païenne, sortie des océans comme une Vénus tragique formée par l'écume des tempêtes et...

Le personnage d'Edouard II a été traité par le poète avec une bonté et une charité admirables, sans déclamation, sans sermonnage. Encore combien était tolérant, généreux et large ce souffle de païen au XVI^e siècle, combien, tout particulièrement, l'esprit de Marlowe s'impatientait des entraves et des préjugés de la masse; combien ce grand et vibrant poète parvenait à magnifier les transgressions et les crimes condamnés par les morales religieuses et les règles générales! La passion de Marlowe pour le roi d'Edouard II est si sincère et si impérieuse, tellement dévouée, que nous en arrivons à l'excuser et à prendre même son parti. On se rappelle Gaveston contre la reine et les barons, surtout que le coupable n'est pas sans faiblesses par une longue agonie d'humiliations suivie d'un supplice digne et honorable. On songe, tant cet amour le consume et l'empoisonne, à la tunique de Nessus enveloppant Hercule.

La Fatalité, l'inéluctable Loi, celle qui se rit des lois, plane, comme dans le théâtre antique, au-dessus de ce drame généreux, le plus haut de la plume de Marlowe et que ce rebelle, cet outrancier piétineur et de veules conformités devait nécessairement écrire.

Gaveston mort, Edouard II fidèle à son instinct reporte son espoir sur la défendue sur le jeune Spenser, ou plutôt il ne donne un successeur à l'assassiné que pour jeter un défi à la meute de ses ennemis. S...

les barons de répudier ce nouveau favori, il les brave, il le
« Partez! Partez au plus vite... Mais non, voyez d'abord ce
divorce avec Spenser. » Et il l'embrasse orgueilleusement.

Et quand celui-ci a été massacré comme l'autre, le roi n'aspire
rejoindre. La mort le frappe, horrible mais logique, mais exp
quoique atrocement prolongée, sans doute plus bénigne que
que lui firent endurer ses amours interdites?

N'était-il point, au sein des cruelles voluptés, son propre just
propre bourreau? Alors, à quoi bon les censeurs, les juges, les
les vertueux professionnels?

Noble et tragique théâtre que n'apprécieront jamais les consc
risiennes! Théâtre de vie, théâtre de révolte, théâtre de Promé
pant toutes les entraves et ravissant tous les Feux, préférant p
caresses lacérantes du vautour aux lècherries des amours dom
contrôlées! La soif de disposer complètement de soi-même!

Et après ces aspirations, ces essors, ces apothéoses, quelles l
retrées dans le monde et dans la vie! Et aussi après les gestes c
funèbres repliements de l'être. Après des exploits splendides
rêves vécus, les ascétiques rentrées en soi-même, les auscultatio
les cœurs qui scrutent leurs propres battements, les âmes qui
tent, — ô combien compatissantes pour l'homme, combien é
lui! — dans presque toutes ces pièces d'une époque qui faillit
cher aux moisissures, à la crasse et aux asphyxies du moyen-âg
cagot.

On put croire, un moment, possible la rentrée au paradis terrestre. Mais la tristesse, la peur sont invétérées : l'habitude de l'effroi gothique, le sombre protestantisme guette les mortels émancipés pour les précipiter dans des géhennes plus étroites, plus déprimantes encore. Les crises succèdent aux frénésies, aux vertiges et aux orgiastiques assouvis.

Jamais on ne vécut si largement et si profondément qu'à ce christianisme, mais aussi, jamais dramaturges ne poussèrent plus profondément sonde dans la détresse humaine, jamais on ne chérit, on n'exalte plus dans sa chair plastique et dans son âme indomptable, avec une tendresse et une telle nostalgie de la jeunesse du monde.

GEORGES ECKHART

Edouard II

TRAGÉDIE DE CHRISTOPHE MARLOWE

Adaptation de GEORGES EEKHOUD

(Le règne troublé et la mort lamentable d'Édouard II, roi d'Angleterre, a tragique du superbe Mortimer, et aussi la vie et la mort de Peirs Gaves comte de Cornouailles et puissant favori du roi Edouard II, tels que furent publiquement par les serviteurs du très honorable comte de Pembroke Christophe Marlowe et imprimés à Londres par Richard Bradocke, pour W établi près de « Holbourne Conduit » à l'enseigne du Canon, 1598.)

Les deux éditions suivantes datent de 1612 et de 1622.

Édouard II fut représenté aussi par les serviteurs de Sa Majesté la feu théâtre du Taureau-Rouge, dans la rue Saint-Jean.

PERSONNAGES

LE ROI ÉDOUARD II.	BEAUMONT.
LE PRINCE ÉDOUARD, son fils, plus tard le roi Édouard III.	TRUSSEL.
KENT, frère du roi Édouard II.	GURNEY.
GAVESTON.	MATREVIS.
L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.	LIGHTBORN.
L'ÉVÊQUE DE COVENTRY.	Sire JEAN DE HAINAUT
L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER.	LEVUNE.
WARWICK.	RICE AP HOWELL.
LANCASTRE.	L'ABBÉ.
PEMBROKE.	MOINES, HÉRAUTS, LOR.
ARUNDEL.	JAMES.
LEICESTER.	UN FAUCHEUR.
BERKELEY.	LE CHAMPION D'ANGLE
MORTIMER, l'aîné.	MESSAGERS, SOLDATS.
MORTIMER, le jeune, son neveu.	LA REINE ISABELLE, f
SPENSER, l'aîné.	Édouard II.
SPENSER, le jeune, son fils.	LA NIÈCE du roi Édoua
BALDOCK.	duc de Gloucester.
	DAMES.

PREMIÈRE PARTIE ⁽¹⁾
GAVESTON ET LES BARONS

Une rue à Londres.

(Entre GAVESTON lisant une

GAVESTON. — « Mon père est décédé. Viens, Gaveston, p
trône avec ton meilleur ami. »

Ah mots qui m'enivrent de délices ! Quelle plus grande félicité
veston que de vivre le favori d'un roi ! Doux prince, j'accours. Ces l
lignes de ta main, ces lignes amoureuses m'auraient déterminé à nag
la France jusqu'à cette grève, et comme Léandre, haletant sur

(1) Respectant autant que possible l'original, nous n'avons divisé la pièce
ni en scènes. Toutefois, il nous a semblé qu'elle présentait trois parties asse
que nous intitulos : *Gaveston et les Barons*, *La Guerre civile* et *Le Martyre*

Le texte anglais n'indique même pas le décor. Nous renseignons celui-c
révérend Alexandre Dyce, annotateur des œuvres de Marlowe.

l'approche de son amante, à mon arrivée radieuse tu m'eus pressé

A mes yeux exilés la vue de Londres est comme l'Élysée pour une nouvelle venue. Non point que j'aime cette ville ou ses habitants parce qu'elle abrite celui qui m'est si cher, — le roi ! Que m'importe la haine de l'univers entier pourvu que je puisse reposer sur son sein ? Pourquoi les peuples arctiques s'inquiéteraient-ils de la lueur des étoiles que réjouit jour et nuit l'éclat du soleil ? Assez de plates courtes pour les pairs arrogants ! Je ne fléchirai plus le genou que pour le roi. Et la multitude, ce monceau de cendres où couvent quelques rares étoiles ? Rechercher la popularité ? Autant retenir le souffle qui s'échappe de l'espace, à peine a-t-il frôlé ma lèvre ?

(Entrent trois pauvres.)

Mais holà ! Qui sont ces gens ?

LES PAUVRES. — De ceux qui désireraient servir Votre Excellence.

GAVESTON. — Dis-moi tes talents ?

PREMIER PAUVRE. — Je sais monter à cheval.

GAVESTON. — Mais je n'ai pas de cheval. — Et toi ?

DEUXIÈME PAUVRE. — Un voyageur.

GAVESTON. — Voyons. Tu me conviendrais bien en qualité de valet de chambre. Tu me conteras ton odyssée durant le dîner. Et tes propositions de servir à table. Tu supportes ta personne. A un autre ?

TROISIÈME PAUVRE. — Moi je suis un soldat qui fit la
Écosse.

GAVESTON. — Les hôpitaux ont été fondés pour ceux de t
La guerre n'est pas mon fait. Aussi fais-moi le plaisir de passer to

TROISIÈME PAUVRE. — Adieu, et puisses-tu périr de la main
dat, toi qui ne leur réserves que l'hôpital pour récompense!

GAVESTON. — Lanlaire! Cette imprécation me touche aut
une oie s'avisait de contrefaire le porc-épic et hérissait son pl
se flattant de m'en percer la poitrine. Toutefois, il n'en coûte po
ler honnêtement au prochain; flattons ceux-ci afin qu'ils vivent
— Vous saurez que je débarque à peine de France. Aussi n'ai-je
salué mon seigneur, le roi. Si je prospère, je vous régalerai tous

TOUS. — Nous remercions Votre Seigneurie.

GAVESTON. — Mais une affaire me réclame. Laissez-moi.

TOUS. — Nous vous attendrons aux environs de la cour.

GAVESTON. — A votre aise.

(Exeunt les PAUVRES)

Ceux-là ne sont pas à ma convenance. Il me faut des poètes vo
de beaux esprits, des musiciens, qui n'auront qu'à pincer une cer
pour soumettre le roi à toutes mes fantaisies. La musique et la p
ses délices. Aussi le soir je lui offrirai des masques à l'italienne,

discours, des comédies, de vivants tableaux. Et le jour, lorsqu'il se promène dans ses jardins, mes pages déguisés en nymphes et en sylphes viennent à le lutiner, et mes hommes métamorphosés en satyres paissant sur les pelouses, accorderont leurs pieds fourchus en une ronde antique. Une jeune fille, un aimable enfant, sous les traits de Diane, dorant l'onde de ses reflets de sa blonde chevelure ; les bras nus adornés de bracelets de fleurs, des branches d'olivier à la main, exposera aux larmes discrètes de sa jeune personne ses formes dont nul mortel n'est admis à se délecter les yeux. Non loin de là un autre éphèbe figurant Actéon, épiant la baigneuse, vers le feuillage, sera transformé en cerf par la déesse irritée et dévoré par une meute de chiens dévorants, agonisera lentement sous leurs morsures. — Ce sont les délassements favoris de Sa Majesté. — Mais voici le comte de Gaveston, le seigneur et mon roi, accompagné des nobles, sort de la séance du conseil. Je me tiendrai à l'écart. (Il se retire.)

(*Entrent le ROI ÉDOUARD, KENT, LANCASTRE, l'aîné, MORTIMER, le jeune, WARWICK, PEMBROKE, et d'autres seigneurs et SUIVANTS.*)

LE ROI. — Lancastré !

LANCASTRE. — Mylord !

GAVESTON (*sur le côté de la scène*). — Ce comte de Lancastré est un homme d'horre...

LE ROI. — Ne m'accorderez-vous point ce que je vous propose ?

(*A part.*) Ah, en dépit de leur résistance, j'en ferai à ma volonté. Ces deux Mortimer, ils sauront ce qu'il en coûte de me contrarier.

MORTIMER, l'aîné. — Si vous nous chérissez, Sire, haïssez-les pour l'amour de nous.

GAVESTON (*à part*). — Ce misérable Mortimer ! J'aurai sa peau.

MORTIMER, le jeune. — Sire, mon oncle, ce noble comte et moi avons juré au lit de mort de votre père que Gaveston ne rentrerait dans ce royaume. Apprenez, Sire, qu'avant de rompre mon serment, je damnerais plutôt mon glaive, trempé pour la confusion de vos ennemis, à dormir dans son fourreau. Marche alors qui voudra sous vos ordres. Quant à Mortimer, il accrochera ses armes à la muraille !

GAVESTON (*à part*). — *Mort-Dieu !*

LE ROI. — Vrai, Mortimer, tu te repentiras de ces paroles. Tu n'as pas osé résister à ton roi ! — Cela te fait sourciller, je suppose, mon cousin de Lancastre ? Prends garde que le glaive n'aplanisse ton front et ne tranche ces genoux devenus trop raides pour fléchir devant moi ! Je veux Gaveston ; et vous apprendrez le danger que l'on court à s'opposer à mon royal vouloir.

GAVESTON (*à part*). — A la bonne heure, mon Edouard migotant.

LANCASTRE. — Mylord, vous ne mécontenterez point vos pairs.

aiment et vous honorent, pour plaire à cet obscur et vil Gaveston celui de Lancastre, je possède quatre comtés : Derby, Salisbury, Leicester; eh bien, je vendrai ces domaines pour lever une armée de soldats, avant que ce Gaveston ne mette le pied sur le territoire du royaume. Donc, s'il débarque ici, expulsez-le promptement.

KENT. — Barons et comtes, votre superbe m'a privé un instant de l'usage de la parole. Mais à présent je veux parler pour vous. Je me souviens que sous le règne de mon père, il arriva que lord North, emporté par la colère, s'oublia jusqu'à provoquer son cousin Mowbray en la présence du roi. Cette atteinte à la majesté souveraine certes coûta la tête au téméraire, si le roi ne l'eût porté dans son sein. Mais leurs, il avait suffi d'un regard du roi pour dompter le courroux de North et Mowbray furent réconciliés séance tenante. Or, plus effroyable comment osez-vous braver le roi lui-même! — Vengez-vous, barons, et que leurs têtes plantées sur des piquets expient le sacrilège de leurs langues!

WARWICK. — Nos têtes! Comme vous y allez!

LE ROI. — Oui, vos têtes! Aussi je vous conseille de céder.

WARWICK. — Réfrène ta colère, mon gentil Mortimer.

MORTIMER, le cadet. — Je ne le puis ni ne le veux; il me faut résister. Mon beau cousin, nos mains garderont nos têtes et feront plus.

celle qui vous fait nous menacer! — Venez, mon oncle, abandonnez le roi dont la raison s'égaré, et désormais cédonz la parole à nos é

MORTIMER, l'aîné. — La comté de Wilt possède assez d'ho empêcher qu'on arrive jusqu'à nos têtes.

WARWICK. — Toute la comté de Warwick abandonnera la g pour la mienne.

LANCASTRE. — Au nord, Lancastre compte de nombreu Adieu, mylord; hâtez-vous d'entendre raison si vous ne vou trône sur lequel vous êtes assis, chavire sur une mer de sang vous jette au visage la tête infâme de votre mignon!

(*Exeunt tous, excepté le ROI EDOUARD, KENT, GA SUIVANTS.*)

LE ROI. — J'en ai trop entendu. Suis-je le roi pour me laiss ainsi? — Frère, que mes étendards se déploient dans la camp une guerre à outrance que j'engage contre ces barons et ces c bien je mourrai ou bien je vivrai avec Gaveston.

GAVESTON. — Je ne puis me dérober plus longtemps à mon *se porte vers le ROI.*)

LE ROI. — Toi, Gaveston! O sois le bienvenu! Ne me ba main; embrasse-moi, Gaveston, comme je t'embrasse. Pour nouiller? Ne sais-tu pas qui je suis? Ton ami, toi-même, un autre

Hercule ne regretta pas plus cruellement la présence de Hylas que tu n'enduras ta captivité pendant ton long exil.

GAVESTON. — Et depuis que je m'éloignai d'ici, aucune épreuve n'endura tortures comparables à celles du pauvre Gaveston.

LE ROI. — Comment te décris-tu les miennes? — Frère, sois la bienvenue à mon ami. — Que ces traîtres Mortimer et Lancaster conspirent à leur aise; j'ai retrouvé tout ce que je te vois, je te tiens. Et la mer submergera plutôt mon royaume que de porter un navire qui t'éloignerait de moi! Je te crée d'emblée chancelier, secrétaire général de l'État et de ma personne, comte de Cornouailles, seigneur et roi de l'île de Man.

GAVESTON. — Mylord, ces titres dépassent de beaucoup mon rang.

KENT. — Frère, le moindre de ces titres suffirait à un titre bien plus noble naissance que Gaveston.

LE ROI. — Paix, mon frère. Je ne puis tolérer ces paroles. — Adieu, mon doux ami, dépasse au contraire, et de loin, mes présents. Attache encore mon cœur dans la balance. Prends-le tout entier. Si les honneurs dont je te revêts excitent les envieux, je te conférerai d'autres honneurs encore; je te prodiguerai toutes les faveurs royales. Car Edouard aime à régner que pour t'exalter au-dessus des autres mortels. Si tu es attaqué, je te donnerai une garde. As-tu besoin d'or? Puis-je te donner des coffres. Désires-tu inspirer la gratitude ou la crainte? Dispose de

royal. Absous ou condamne à ta guise. Ordonne en mon nom
te plaira d'ordonner et n'obéis toi-même qu'à ta propre fantaisie.

GAVESTON. — Il me suffira de jouir de votre amour. Tant
sèderai mon Edouard je me croirai aussi grand que César pa
rues de Rome, des rois captifs attelés à son char triomph

(Entre l'ÉVÊQUE DE COVENTRY.)

LE ROI. — Où se rend en telle hâte Mgr de Coventry ?

L'ÉVÊQUE. — Je vais célébrer les obsèques de votre père.
Gaveston néfaste est-il donc de retour ?

LE ROI. — Comme tu le vois, prêtre. Il va même pouvoir
toi qui fus la seule cause de son exil.

GAVESTON. — En effet ; et n'était le respect que je dois à
pieds cesseraient de fouler ce pavé.

L'ÉVÊQUE. — Je ne fis que remplir mon devoir. Et sache
que si tu ne changes de conduite et ne t'amendes, je t'accuserai
le Parlement comme je le fis autrefois pour te faire r
France.

GAVESTON. — Que Votre Révérence me pardonne la liber
(Il porte brutalement la main sur l'ÉVÊQUE.)

LE ROI. — Jette bas sa mitre d'or, déchire son étole, et qu'o
à nouveau dans le ruisseau.

KENT. — Ah, frère, ne mettez pas une main violente sur lui ;
se plaindre au saint-siège de Rome.

GAVESTON. — Il irait même se plaindre au saint-siège de l'é
me vengerais sur lui de mon exil...

LE ROI. — Non, épargne sa vie ; mais empare-toi de ses
évêque à sa place. A toi de toucher ses rentes. A lui de te servir
lain. Je te le livre ; voici, fais-en ce que tu voudras.

GAVESTON. — Il ira en prison pour y pourrir dans les fers.

LE ROI. — C'est entendu. A la Tour, à la Flotte, où tu vou

L'ÉVÊQUE. — Dieu te maudisse pour cet attentat...

LE ROI. — Holà ! Quelqu'un !

(Un GARDE se p

Conduisez ce prêtre à la Tour !

L'ÉVÊQUE. — Tremblez, sacrilèges. Dieu me vengera !

(On l'e

LE ROI. — Ne tarde pas, Gaveston, cours et prends possess
palais et de ses biens. Viens, suis-moi ; ma garde te prêtera m
te ramènera ensuite sain et sauf au palais.

GAVESTON. — Un prêtre qu'a-t-il besoin d'une si opulente
Une prison, oui, voilà qui convient à son humilité chrétienne !

Un autre coin de Londres.

*(Entrent d'un côté les deux MORTIMER, de l'autre V
et LANCASTRE.)*

WARWICK. — C'est la vérité. L'évêque est à la Tour et ses
personne ont été donnés à Gaveston.

LANCASTRE. — Quoi ! Leur tyrannie s'en prendra-t-elle à l'E
mauvais roi, maudit Gaveston ! Ce sol, corrompu par leurs pas,
leur sépulcre ou le mien.

MORTIMER, le jeune. — Cet odieux Français fera bien de se g
précaution. A moins que sa poitrine ne soit invulnérable, il mou

MORTIMER, l'aîné. — Eh bien ? Pourquoi cet abattement,
Lancastre ?

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi Guy de Warwick mor
visage allongé ?

LANCASTRE. — Ce vil Gaveston a été créé comte.

MORTIMER, le jeune. — Comte, dites-vous ?

WARWICK. — Oui et, de plus, Lord chancelier du royaume
taire général, et encore seigneur de l'île de Man.

MORTIMER, l'aîné. — Souffrirons-nous cette indignité?

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi ne nous rendrions-nous
champ dans nos comtés pour y lever des troupes?

LANCASTRE. — « Mylord de Cornouailles », des mylords
le bras, des mylords à chaque parole. Heureux le passant
jusqu'à terre et auquel il daigne accorder un regard protecteur
lui se promènent bras-dessus bras-dessous. Non, pour comb
même du roi n'escorte plus que le favori. Et déjà la cour
confond en adulations devant le nouveau Lord chancelier.

WARWICK. — D'autres fois, appuyé mollement sur l'épau
se pavane et minaude, il sourit à ses complaisants et nargue
les plus nobles pairs de ce royaume.

MORTIMER, le jeune. — Quoi, personne ne tient tête à cet

LANCASTRE. — Tous l'ont en abomination, mais aucun n'o

MORTIMER, le jeune. — Ah, voilà qui atteste leur coua
castre! Si tous les comtes et barons étaient de mon avis, nous l'
des bras du roi et nous pendrions haut et court, à la por
palais, ce paysan, ce maraud qui, gonflé du venin de l'ambit
la ruine de ce royaume et la nôtre.

WARWICK. — Voici Sa Grâce Mgr de Canterbury...

LANCASTRE. — Sa contenance trahit son indignation.

(Entre l'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY avec un S

L'ARCHEVÊQUE *(au SUIVANT)*. — Prends bien note de ceci. ornements sacrés furent déchirés et arrachés de son corps. Ensuite des mains violentes sur lui. Puis il fut emprisonné. Enfin on ce biens. Dis au pape que c'est là l'exacte vérité. Et à présent, vite

(Exit le S

LANCASTRE. — Mylord, seriez-vous disposé à prendre les a le roi?

L'ARCHEVÊQUE. — A quoi bon? Puisque Dieu lui-même quand on attaque son Église?

MORTIMER, le jeune. — Joignez-vous donc à nous, qui n pour lui, et qui voulons exiler ou décapiter ce Gaveston!

L'ARCHEVÊQUE. — De grand cœur, mylords; car la chose de près. Le misérable ne détient-il pas déjà l'évêché de Coventry qui de nous l'enrichira encore de ses dépouilles!

(Entre la REINE IS

MORTIMER, le jeune. — Madame, où Votre Majesté se ren pas si hâtif?

LA REINE. — Vers la forêt, mon gentil Mortimer, afin d'y les larmes et la solitude. Car mon seigneur le roi a cessé

pour s'engouer éperdument de Gaveston ; il lui tapote les joues et à son cou, il lui prodigue les sourires et les œillades et lui chuchote tantôt de tendres propos aux oreilles. A mon approche il fronse les sourcils et toute sa physionomie semble me dire : « Débarrassez-vous de sa présence, maintenant que je possède mon Gaveston ! »

MORTIMER, l'aîné. — Comment le roi a-t-il pu être en ce point ?

MORTIMER, le jeune. — Madame, retournez à la cour et rassurez le roi. Ou bien nous exilerons ce Français cauteleux et insinuant. Le roi perdra sa couronne, car nous sommes assez forts et assez vaillants pour faire triompher notre bon droit.

L'ARCHEVÊQUE. — Toutefois, ne tournez pas vos armes contre le roi.

LANCASTRE. — Il le faudra, si le roi refuse de se détourner de son favori.

WARWICK. — Vous verrez qu'il faudra l'y contraindre par la force. Il n'entend plus raison.

LA REINE. — Alors que ce Gaveston demeure auprès de lui, j'en ai assez. D'exposer mon seigneur aux horreurs de la guerre civile, j'en ai assez. Je m'en vais en retraite et le laisserai se divertir avec son mignon.

L'ARCHEVÊQUE. — Mylords, pour mettre fin à ce scandale, je propose : Nous et ses autres conseillers, les pairs du royaume, réunissons-nous en assemblée et confirmons solennellement en vertu de nos armes, le décret de bannissement du favori.

LANCASTRE. — Le roi cassera nos décrets.

MORTIMER, le jeune. — Alors, en toute justice, nous pourrions révolter contre lui.

WARWICK. — Mylord, où tiendrons-nous cette assemblée?

L'ARCHEVÊQUE. — Au Nouveau Temple.

MORTIMER, le jeune. — C'est convenu.

L'ARCHEVÊQUE. — Entre-temps je vous conseillerai de passer à Lambeth, de l'autre côté de la rivière.

LANCASTRE. — Partons alors.

LA REINE. — Adieu, doux Mortimer, et pour l'amour de moi, ne sois pas toi de tourner tes armes contre le roi.

MORTIMER, le jeune. — Oui, s'il consent à nous écouter ; je devrai m'insurger avec les autres. (A)

Une salle dans le Nouveau Temple.

(*Entrent* LANCASTRE, WARWICK, PEMBROKE, les ducs de GLOUCESTER, MORTIMER, l'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY et SUIVANTS.)

LANCASTRE. — Voici l'arrêt d'exil de Gaveston. Plairait-il à Vosseigneuries d'y apposer vos signatures ?

L'ARCHEVÊQUE. — Passez-moi cette pièce. (*Il signe; les autres se penchent autant après lui.*)

LANCASTRE. — Vite, vite, mylord; il me tarde d'écrire mon

WARWICK. — Mais il me tarde encore plus de le savoir

MORTIMER, le jeune. — Le nom de Mortimer effrayera les
armes le détacheront de ce vil paysan.

(*Entrent le ROI EDOUARD, GAVESTON*)

LE ROI. — Quoi, il vous déplaît que Gaveston siège ici? Tant
tant notre bon plaisir; notre formel vouloir...

LANCASTRE. — Votre Grâce a raison de le placer à sa droite
ailleurs le comte ne se trouverait en sécurité. *Quam male con-*
Voyez donc, de quel œil dédaigneux nous toise ce paysan!

PEMBROKE. — Comment le lion royal peut-il s'amour
fourmi rampante!

WARWICK. — L'infime vassal! N'aspire-t-il point, nouveau
conduire le char du soleil!

MORTIMER, le jeune. — Leur chute est imminente, leurs
trahiront. Nous ne tolérerons pas qu'on nous nargue et
supplante ainsi.

LE ROI. — Qu'on arrête ce traître Mortimer!

MORTIMER, l'aîné. — Qu'on arrête ce traître Gaveston!

KENT. — Est-ce là le respect que vous devez à votre roi?

WARWICK. — Nous connaissons nos devoirs. Qu'il apprenne à connaître ses pairs.

(Des SUIVANTS, des SEIGNEURS font mine de frapper
GAVESTON.)

LE ROI. — Où le conduisez-vous? Demeurez, si vous tenez

MORTIMER, l'aîné. — Nous ne sommes point des traîtres. Ne venez pas de menacer.

GAVESTON. — Non, ne menacez point, Mylord, mais frappez en plein champ. Si j'étais le roi...

MORTIMER, le jeune. — Toi, vilain! Que nous parles-tu de se rebeller à peine un gentilhomme de naissance!

LE ROI. — Fût-il même un paysan, mon amour en a fait un roi; je forcerai les plus orgueilleux à se courber devant lui.

LANCASTRE. — C'est mal à vous, Mylord, de nous ravaler ainsi que vous autres, m'avez-vous entendu? Qu'on chasse cet odieux Gaveston!

MORTIMER, le jeune. — Et, avec lui, le comte de Kent qui

(On entraîne GAVESTON et le comte de Kent.)

LE ROI. — Ah, c'est ainsi! Alors autant frapper votre roi.

Mortimer, assieds-toi sur le trône d'Edouard ; Warwick et partagez-vous ma couronne. A votre aise... Me faudra-t-il crier

LANCASTRE. — Apprends donc à nous gouverner plus dignement et ce royaume.

MORTIMER, le jeune. — Ce que nous venons de faire, les cœurs le maintiendra.

WARWICK. — T'imagines-tu que nous endurerons l'arrogance parvenu ?

LE ROI. — Ah la fureur me suffoque !

L'ARCHEVÊQUE. — Pourquoi vous exciter ainsi, Mylord ? Si vous plairait-il de prendre connaissance de ce que nous, vos conseillers, avons décidé en votre nom ?

MORTIMER, le jeune. — Mylords, c'est le moment de tenir bon ; nous lui imposerons notre volonté, ou bien nous y laisserons la place.

LE ROI. — C'est donc pour de pareils exploits que vous, conjurés, vassaux présomptueux et téméraires ? Avant que Gaveston se détachera de moi, cette île aura rongé les entrailles et condamnera à l'immobilité, et flottera à la dérive sur l'océan aux rivages déserts de l'Inde.

L'ARCHEVÊQUE. — N'oubliez pas que je suis légat du pape

avez juré obéissance au saint-siège. Souscrivez donc, ainsi que nous l'avons fait, à l'exil de cet homme.

MORTIMER, le jeune. — Excommuniez-le, s'il refuse ! Nous avons le droit de le déposer et d'élire un autre roi.

LE ROI. — Ah, je vois où vous voulez en venir. Mais tout céderai jamais. Mettez-moi au ban de l'Eglise, déposez-moi, faites-moi le mal possible !

LANCASTRE. — N'hésitez pas, Mylord. Lancez-lui l'anathème.

L'ARCHEVÊQUE. — Rappelle-toi le traitement que tu fis subir à ce roi. Si tu ne bannis la cause de ce crime, je relèverai tes pairs et tes vassaux de leurs serments d'allégeance.

LE ROI (*à part*). — Toutes menaces seraient vaines. Essayons de les amadouer. Le légat du pape veut être obéi. — Mylord, vous serez comte de Northampton ; toi, Lancastre, grand amiral de notre flotte ; Mortimer et son oncle seront faits comtes ; à vous, lord Warwick, la comté de North, à toi celle de Galles... Et si cela ne vous suffit pour gouverner mon empire en autant de royaumes qu'il vous plaira ; partagez-vous le territoire, j'y consens ; pourvu que vous me laissiez quelque coin pour me réjouir avec mon bien-aimé Gaveston.

L'ARCHEVÊQUE. — Rien ne nous fera changer d'avis. Notre décision est arrêtée.

LANCASTRE. — Allons, allons, signez!

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi aimeriez-vous celui qui est tout entier exècre à ce point?

LE ROI. — Parce qu'il me chérit plus que tout l'univers. Je ne suis que des brutes grossières et sauvages poursuivent la ruine de moi-même, mais vous, des hommes de noble naissance, vous devriez avoir pitié.

WARWICK. — Non, vous-même, vous qui êtes de naissance noble, devriez le rejeter loin de vous. Fi donc! Signez, et que ce diable soit le diable!

MORTIMER, le jeune. — Insistez, Mylord.

L'ARCHEVÊQUE. — Consentez-vous à le bannir de ce royaume?

LE ROI. — Il me faut bien y consentir. Au lieu d'encre j'écris des larmes. (*Il signe.*)

MORTIMER, le jeune. — Le roi se meurt d'amour pour son royaume.

LE ROI. — C'est fait. Ah, main maudite, que je voudrais t'arracher!

LANCASTRE. — Donnez-moi le décret. Je le ferai publier dans tout le royaume.

MORTIMER, le jeune. — Je cours présider à l'embarquement.

L'ARCHEVÊQUE. — Mon cœur est soulagé d'un grand poids.

WARWICK. — Le mien aussi !

PEMBROKE. — Voilà une bonne nouvelle pour le populaire.

MORTIMER, l'aîné. — Qu'il prenne la chose en bien ou en mal, il ne fera plus un long séjour ici !

(Exeunt tous, excepté le ROI EDWARD.)

LE ROI. — Comme ils s'empressent de bannir celui que j'ai aimé ! Ils bougeraient pas s'il s'agissait de m'être agréable ! Faut-il qu'un vassal d'un prêtre ? Orgueilleuse Rome à qui les empereurs servent, je convertirai les cierges illuminant tes basiliques en autant de bougies incendiaires que je promènerai à travers tes splendeurs. Je forcerai les papes à baiser le sol impur. Je ferai un tel massacre de tes prêtres que le Tibre ensanglanté sortira de son lit et que des monceaux de cadavres exhausseront ses digues impuissantes ! Et quant à ces barons qui se font valoir avec le clergé, si je suis roi, aucun d'eux ne portera plus la tête sur ses épaules !

(Entre GAVESTON.)

GAVESTON. — Mylord, en croirai-je la rumeur publique ? Je suis effrayé et forcé de quitter le pays ce jour même.

LE ROI. — C'est la vérité, mon doux Gaveston. Ah que n'est-ce que cette atroce nouvelle !... Le légat du pape l'exige. Tu dois partir, tu seras déposé. Mais je veux régner pour la vengeance. C'est pour ça que j'ai aimé, ne désespère point. Choisis le séjour le plus hospitalier.

enverrai tout l'or que tu souhaiteras. D'ailleurs, ton absence longue ou, si notre séparation se prolongeait, j'irais te retrouver. Mon amour ne tarira jamais.

GAVESTON. — Mon espoir a sombré dans un enfer de détresse.

LE ROI. — Tes paroles trop navrantes me déchirent le cœur. Banni de ce pays, ne suis-je pas exilé de moi-même ?

GAVESTON. — S'en aller d'ici n'afflige point le pauvre Gaveston. Ce qui le désespère, c'est de vous abandonner. Tout le bonheur rayonnait dans tes gracieux regards. Nulle part ailleurs il n'y a la félicité.

LE ROI. — O rage impuissante ! Que je le veuille ou non, il doit partir... Sois gouverneur de l'Irlande ; ou mieux, règne à mon pays en attendant que la fortune secourable te rappelle au pays. Voici, prends mon portrait et donne-moi le tien. (*Ils échangent des portraits.*) O que ne puis-je te garder toujours ainsi, sur mon trône, je serais aussi heureux que je suis misérable à présent.

GAVESTON. — L'amour d'un roi compense bien des épreuves.

LE ROI. — Non, tu ne partiras pas. Je te cacherais dans un lieu sûr. Gaveston.

GAVESTON. — Ils me trouveront et ma peine sera plus grande.

LE ROI. — Ces paroles aimantes, ces mutuelles protestations aggravent notre détresse. Mieux vaut nous séparer après une muette étreinte... Demeure, Gaveston. Je ne puis te quitter ainsi.

GAVESTON. — Chacun de tes regards m'arrache une larme. Puisqu'il me faut partir ; ne ravive point ma douleur.

LE ROI. — Rapides sont les instants que tu passeras encore. Pourquoi, permets à mes yeux de se repaître avidement de ta vue, mon doux ami, je ferai un bout de chemin avec toi.

GAVESTON. — Ne crains-tu point d'augmenter le ressentiment factieux.

LE ROI. — Je me moque bien de leur humeur. Viens, partons, ne puis-je déjà célébrer ton retour !

(Entre la REINE ISABELLE.)

LA REINE. — Pourquoi mon seigneur se dérobe-t-il ainsi à ma sollicitude ?

LE ROI. — Pas de cajoleries, catin française, va-t'en d'ici !

LA REINE. — A qui réserverai-je mes caresses, sinon à mon époux ?

GAVESTON. — A Mortimer ; pour qui, reine volage... — je n'ai rien d'autre à dire, Mylord, à vous de conclure...

LA REINE. — En parlant ainsi tu me calomnies, Gaveston.

suffit-il pas de débaucher mon seigneur et de te faire son proxénète ?
faut-il encore mettre mon honneur en question ?

GAVESTON. — Loin de moi cette intention. Votre Grâce ne sera pas humiliée.

LE ROI. — Tu es trop familière avec ce Mortimer. Et c'est pour cela que Gaveston est exilé. Mais si tu m'en crois, tu t'efforceras de réconcilier les barons avec Gaveston, ou je ne me réconcilierai jamais avec toi.

LA REINE. — Votre Grâce sait bien que cela n'est pas en mon pouvoir.

LE ROI. — Va-t'en alors ! Ne me touche pas. — Viens, Gaveston.

LA REINE. — Misérable qui m'a ravi mon seigneur !

GAVESTON. — Madame, c'est vous qui m'arrachez mon seigneur !

LE ROI. — Gaveston, ne lui parle pas ; qu'elle sèche et crève !

LA REINE. — Seigneur, ai-je mérité ces injures ? Vois ce cœur qui soupire et qui bat à se briser ; tout cela ne prouve-t-il pas combien mon seigneur est cher à la pauvre Isabelle !

LE ROI. — Tiens, voilà le cas que je fais de ton amour ! Ouvre les yeux, fais bien. Car avant que mon Gaveston ne soit rappelé, je t'en feras reparaitre en ma présence.

(Exeunt le ROI et GAVESTON.)

LA REINE. — O reine misérable que je suis. Pourquoi suis-je née ?

m'embarquai pour quitter le joli pays de France, la mer miséricordieuse m'a-t-elle pas englouti dans son sein. Ou le jour de mes noces, la coupe d'hyménée n'était-elle pas remplie d'un poison mortel ? Je regrette que ces bras qui m'entouraient si amoureusement le cou ne m'aient pas étranglé alors, pour m'épargner la douleur d'être abandonné par le seigneur le roi ! A l'exemple de la véhémence Junon, je remplirai l'air de des funèbres échos de mes plaintes et de mes soupirs, car jamais on ne s'amouracha aussi passionnément de Ganymède que mon époux le digne et dépravé Gascon. Hélas, mes lamentations exaspéreraient encore le roi. Il faut que je me résigne, au contraire ; et pour lui prouver ma dévotion, j'userai de mon influence afin de faire rappeler Gaveston. Mais comment le détachera-t-il de cet infâme ? Et ne suis-je pas condamnée pour toujours au désespoir !

(*Entrent LANCASTRE, WARWICK, PEMBROKE et MORTIMER.*)

LANCASTRE. — Regardez, dans quelle affliction est plongée la reine, le roi de France. Elle se tord les mains et se frappe la poitrine !

WARWICK. — Je crains que le roi ne l'ait maltraitée.

PEMBROKE. — Il faut avoir un cœur de pierre pour offenser la sainte.

MORTIMER, le jeune. — Gageons qu'elle pleure à cause de Gaveston.

MORTIMER, l'aîné. — Pourquoi ? Puisqu'il est parti.

MORTIMER, le jeune. — Madame, comment se porte Votre C

LA REINE. — Ah! Mortimer, l'aversion du roi éclate au gr
vient de me confesser qu'il ne m'aime plus.

MORTIMER, le jeune. — Imitiez-le alors, Madame, et cessez
votre tour.

LA REINE. — Non, plutôt endurer mille morts. Et pourtant
vain, il ne m'aimera jamais.

LANCASTRE. — Consolez-vous, Madame. A présent que son
parti, il ne tardera pas à revenir de son erreur.

LA REINE. — O, jamais, Lancastre! Savez-vous ce que m
attend de moi, sous peine d'être à jamais bannie de sa présen
que moi-même je vous supplie de rappeler Gaveston.

LANCASTRE. — Rappeler Gaveston, Madame! Jamais il ne
pied en Angleterre, à moins que la mer ne nous le rejette à l'éta

WARWICK. — Et pour jouir du spectacle de sa charogne
n'est pas un de nous qui ne crève son cheval.

MORTIMER, le jeune. — Madame, est-ce sérieusement que v
nous le faire rappeler?

LA REINE. — Oui, Mortimer; car jusqu'à ce que son Gav
été rendu, le roi m'a bannie de la cour. Voilà pourquoi, si
chère, soyez mon avocat auprès de vos féaux.

MORTIMER, le jeune. — Comment? Vous voudriez me voir pleurer Gaveston?

MORTIMER, l'aîné. — Plaide qui voudra pour ce misérable! Je suis résolu à ne rien entendre.

LANCASTRE. — Et moi de même, Mylord. Dissuadez donc le roi de ce projet.

LA REINE. — O Lancastre, vos amis et vous, entreprenez de dissuader le roi. Car c'est contre mon gré que Gaveston reviendra.

WARWICK. — Alors, pourquoi servir sa cause? Ne nous occupez pas de ce vilain.

LA REINE. — Ce n'est pas pour lui que j'intercède; c'est pour moi-même.

PEMBROKE. — Aucun discours ne prévaudra contre notre roi. N'insistez donc plus.

MORTIMER, le jeune. — Gracieuse reine, gardez-vous de vous laisser de l'eau un poisson maudit qui foudroie celui qui le pêche. Je veux voir mourir de cette immonde torpille de Gaveston. En ce moment il est en l'Irlande. Tant mieux pour nous tous.

LA REINE. — Mon gentil Mortimer, assieds-toi un instant près de moi et je t'exposerai des raisons d'une telle éloquence que tu souscriras à son rappel...

MORTIMER, le jeune. — Impossible! Toutefois, je con
écouter.

LA REINE. — Rapproche-toi alors; ainsi. Nul autre n
entendre. (*Elle l'entretient à voix basse.*)

LANCASTRE. — Mylord, si la reine circonvenait Mortimer,
vous dans votre résolution et tiendriez-vous avec moi?

MORTIMER, l'aîné. — Moi, je ne pourrais prendre parti contre

PEMBROKE. — Ne craignez rien. La reine en sera pour
séduction.

WARWICK. — Heu heu! Voyez avec quelle chaleur elle l'en

LANCASTRE. — Et voyez avec quelle mollesse il repousse se

WARWICK. — Elle sourit. Ma parole, je gage qu'elle arri

LANCASTRE. — Plutôt perdre sa faveur que de revenir
accompli.

MORTIMER, le jeune. — Eh bien, qu'il soit fait selon vot
Mylord, vous ne doutez pas de ma haine pour Gaveston. Dor
propose de le rappeler, ce n'est pas dans son intérêt, mais bien d
dans celui du royaume et du roi.

LANCASTRE. — Fi, Mortimer! Ne te déshonore pas! Parle
ment? Tout à l'heure le bien public exigeait son exil? A prés

bien public veut qu'il soit rappelé? Autant prétendre que blanc est la même couleur et que la nuit et le jour ne font qu'un.

MORTIMER, le jeune. — Mylord de Lancastre, prenez en considération

LANCASTRE. — Il n'est pas de considération qui me fasse croire au mensonge et la vérité!

LA REINE. — Je vous en prie, mon bon seigneur, permettez-moi de m'expliquer...

WARWICK. — Ce seraient propos superflus. Nous nous en tenons à la première décision.

MORTIMER, le jeune. — Ne souhaiteriez-vous pas que Gaveston soit mort?

PEMBROKE. — Parbleu, si je le souhaite!

MORTIMER, le jeune. — Eh bien, en ce cas, laissez-moi parler.

MORTIMER, l'aîné. — Surtout, mon neveu, ne faites pas le s...

MORTIMER, le jeune. — Ce que je vous propose m'est inspiré par un ardent désir de guérir le roi et de servir notre pays. Vous n'ignorez pas que Gaveston possède d'énormes richesses à l'aide desquelles il pourrait recruter des partisans et lever une armée capable de tenir en échec toutes les armées réunies? Et là-bas où il vivra entouré d'amis nous aurons de quoi consommer sa ruine.

WARWICK. — Notez cela, Mylord de Lancastre.

MORTIMER, le jeune. — Tandis que si nous le tenions ici, détenu, il l'est, nous trouverions facilement quelque ruffian qui consentirait à sa seigneurie d'un bon coup de poignard. Personne ne s'aviserait de blâmer le meurtrier, mais tous, au contraire, le loueraient pour un grand et vaillant homme, les chroniques enregistreraient son nom comme celui d'un paladin ayant purgé sa patrie d'un abominable fléau!

PEMBROKE. — Il dit la vérité!

LANCASTRE. — Oui, mais pourquoi ne pas avoir agi tout d'un coup dans ce sens?

MORTIMER, le jeune. — L'idée ne nous en est venue que par hasard. Ecoutez encore, Mylord. S'il constate que nous avons le pouvoir et de le rappeler, peut-être se montrera-t-il plus humble et plus respectueux, et y regardera-t-il à deux fois avant d'offenser le moindre des nôtres.

MORTIMER, l'aîné. — Mais s'il ne se corrige pas, neveu?

MORTIMER, le jeune. — Alors il sera toujours temps de recourir aux armes. Les communes sont fidèles au roi par reconnaissance pour son père; toutefois, elles ne supporteront pas qu'un insolent parvenu étranger, une sorte de gros champignon poussé dans une nuit, usurpe le titre de Lord de Cornouailles, supplantant l'ancienne noblesse anglaise dans la possession de la couronne et le gouvernement de ce royaume! Et si les co-

la noblesse se liguent contre le favori, le roi lui-même ne peut servir d'égide. Oui, nous délogerions le traître de son plus fort bastion. Mylords, si je ne fais pas comme je le dis, je consens à ce que vous fassiez un drôle aussi méprisable que Gaveston.

LANCASTRE. — Dans ces conditions, Lancastre consent à toutes vos demandes.

WARWICK. — Pembroke et moi, nous y consentons aussi.

MORTIMER, l'aîné. — Et moi, de même.

MORTIMER, le jeune. — Je me réjouis de votre adhésion à nos conditions. Aussi disposez de moi en toute occasion ; je vous suis entièrement dévoué.

LA REINE. — Et si j'oublie jamais l'immense service que vous m'avez rendu, puissé-je vivre abandonnée de tout le monde ! Mais voyez le digne seigneur, le roi qui a conduit le comte de Cornouailles jusqu'à la mer, revient juste au bon moment. Cette nouvelle le transportera de joie et peut-être me rend-elle aussi heureuse que lui ! Car je l'aime encore et ne peut aimer ce Gaveston. S'il ne m'accordait que la moitié de ce qu'il porte à son favori, je m'estimerais déjà béatifiée sur la terre.

(Entre le ROI vêtu de deuil.)

LE ROI. — Il est parti et je porte le deuil de l'absent. Ah ! jamais ne me rongea si profondément le cœur que le désir, le besoin de voir Gaveston ! Avec quel bonheur j'abandonnerais tous les trésors

ronne à nos ennemis pour abréger notre séparation et payer l
nos amours !

LA REINE. — Ecoutez, comme il divague à propos de son m

LE ROI. — Mon cœur est comme une enclume sous le ch
frappe aussi lourdement que les marteaux du Cyclope. I
m'étourdit, et mon amour pour Gaveston s'exalte jusqu'à la fr
pourquoi quelque pâle Furie n'a-t-elle point surgi du fond de
m'assommer avec mon propre sceptre, au moment où je me détac
Gaveston.

LANCASTRE. — Diable ! Quel nom donner à semblables pas

LA REINE. — Mon gracieux seigneur, je vous apporte des

LE ROI — Tu conféras sans doute avec ton Mortimer...

LA REINE. — Gaveston sera rappelé, Mylord !

LE ROI. — Rappelé ! Non, la nouvelle est trop douce pour

LA REINE. — M'aimerez-vous un peu si je dis vrai ?

LE ROI. — Si tu as dit vrai ! Il n'est rien qu'Edouard ne fass

LA REINE. — Pour Gaveston, mais non pour Isabelle.

LE ROI. — Pour toi, charmante reine, s'il est vrai que tu m

Gaveston. Et pour commencer, je suspendrai à ton collier royal d'or, emblème de ton éloquence.

LA REINE. — Non, Isabelle ne désire plus d'autres bijoux, p collier que l'étreinte affectueuse de vos bras, mon seigneur. Im lui prodiguer joyaux plus enviabes que ceux qu'elle puise ain écrin. O combien un baiser ravive la pauvre Isabelle !

LE ROI. — Accepte une seconde fois ma main, et célébrons u mariage.

LA REINE. — Puisse-t-il être plus heureux que le premier ! seigneur, ne parlerez-vous pas à ces nobles barons et comtes q un gracieux regard de vos yeux et qui brûlent de vous témo dévouement.

LE ROI. — Courageux Lancastre, embrasse ton roi. Ainsi que épaissees se dissipent au soleil, toute inimitié s'évanouit au sou souverain. Vis avec moi comme mon compagnon.

LANCASTRE. — Cet accueil me comble de joie.

LE ROI. — Warwick, tu seras mon principal conseiller. C d'argent orneront mieux ma cour que des soieries somptueuses et santes tentures. Gronde-moi, mon digne Warwick, si je marche

WARWICK. — Immolez-moi, Mylord, si jamais j'offense Votr

LE ROI. — Dans les triomphes et les assemblées solennelles, broke qui portera le glaive devant le roi.

PEMBROKE. — Et avec ce glaive Pembroke prévaudra contre les ennemis.

LE ROI. — Mais pourquoi le jeune Mortimer se tient-il à l'écart du commandement de notre flotte royale ; ou, si ce poste te semble infime, je te crée Lord maréchal de toutes nos armées de terre et de mer.

MORTIMER, le jeune. — Mylord, je commanderai vos armées de manière à vous assurer la paix et la gloire, à vous et à l'Angleterre.

LE ROI. — Et quant à toi, lord Mortimer de Chirke, dont les prouesses durant notre guerre sur le continent méritent mieux qu'un titre banal et une récompense ordinaire, sois le général des troupes et pacifier l'Écosse.

MORTIMER, l'aîné. — Votre Grâce ne pouvait mieux m'honorer, car la guerre est ma seconde nature.

LA REINE. — A présent le roi d'Angleterre est plus riche et plus puissant que jamais, grâce à l'amour de ses peuples.

LE ROI. — Oui, Isabelle, jamais je ne me sentis le cœur plus libre de la couronne, envoie sitôt son ordre de rappel à Gaveston, en l'Angleterre.

(*Entre BEAUMONT avec la pièce de Gaveston.*)
Beaumont, vole aussi rapidement qu'Isis ou que Mercure.

BEAUMONT. — Je ferai diligence, mon gracieux maître.

LE ROI. — Lord Mortimer, nous vous invitons à inaugurer votre nouvelle dignité. Lorsque notre ami le comte de Cornouailles entrera dans notre bonne ville de Londres, nous convoquerons notre chevalerie en tournoi solennel. Ensuite nous célébrerons les noces du comte de Cornouailles. Car vous saurez que je l'ai fiancé à sa cousine, l'héritière du comte de Gloucester.

LANCASTRE. — C'est le premier mot que nous en apprenons,

LE ROI. — Pour l'amour de lui autant que pour m'être agréable, regardez pas à la dépense et célébrez avec largesse le vainqueur et les noces du comte de Cornouailles.

WARWICK. — En ceci et en toutes choses, il sera fait selonc
Votre Majesté.

LE ROI. — Merci, mon digne Warwick. Viens, entrons et prends
à la table du festin.

(Exeunt tous, à l'exception des deux MORTIMER.)

MORTIMER, l'aîné. — Neveu, je me rends en Écosse. Toi t'en va
ici. Cesse à présent de regimber contre le roi. Comme tu le vois,
doux et affable. Et puisque son cœur est épris à ce point de comte
qu'il s'abandonne sans contrôle à sa passion. Les plus puissants
leurs mignons. Le grand Alexandre chérissait Héphaestion, H

domptable pleura amoureusement son Hylas et le farouche A...
sait le joug voluptueux de Patrocle. Et il n'y eut pas que des r...
cette façon; des sages leur donnèrent l'exemple. Le Romain Tu...
Octave, le grave Socrate, le volage Alcibiade. Edouard est jeun...
tère flexible; il nous promet tout ce que nous souhaitons. Q...
donc à sa guise avec cet efféminé. L'âge mûr le détournera d...
jouets!

MORTIMER, le jeune. — Ce n'est point le dévergondage du...
gêne. Mais ce qui m'exaspère, c'est de voir un individu de si b...
tion que ce Gaveston devenir, grâce à la faveur souveraine, le pl...
et le plus arrogant des satrapes, nous écraser de son luxe,
débauches et en orgies les trésors de ce royaume, alors que le...
mutinent pour réclamer les arriérés de leur paie. Les habits qu...
le dos représentent les revenus du plus riche des nôtres. Et, s...
Midas, il se pavane en cet équipage, traînant à ses talons une b...
ribauds étrangers dont les livrées prétentieusement fantastiques...
tel carnaval de couleurs qu'on s'imaginerait l'escorte de Protée, l...
tiforme. Il n'existe point barbillon plus frétilant. Il porte un...
teau capuchonné à l'italienne, tout parsemé de perles fines,
bonnet toscan scintille un joyau plus précieux que la couron...
que d'autres se morfondent dans la cour, d'une fenêtre du pala...
lui se gobergent de ceux de notre espèce, et raillent notre suite...
lisent notre accoutrement. Voilà, mon oncle, ce qui m'enrage.

MORTIMER, l'aîné. — Mais tu l'as constaté toi-même, un tel événement s'est produit chez le Roi.

MORTIMER, le jeune. — Alors, je changerai aussi, et vivrai plus d'homme que de chevalier ; ce qui n'empêche que tant que je posséderai une épée et un cœur, jamais je ne me soumettrai à semblable parjure. Ma pensée nette. Venez, rejoignons le roi !

Un hall dans le manoir du duc de Gloucester

(Entrent SPENSER, le jeune, et BALDOCK.)

BALDOCK. — Spenser, notre maître, le comte de Gloucester, est décédé, au service de quel noble te proposes-tu d'entrer ?

SPENSER, le jeune. — Pas à celui de Mortimer ni à celui de son quel seigneur de son bord. Car le roi et lui sont ennemis. Approche-toi de moi, Baldock ; un lord factieux fera difficilement sa fortune ; son succès est plus péniblement encore. Mais celui qui jouit de la faveur d'un grand seigneur, d'un seul mot, nous porter au faite des grandeurs. Le généreux comte de Cornouailles, voilà l'homme sur qui Spenser fonde ses espérances.

BALDOCK. — Quoi, vous consentiriez à n'être que son suiveur ?

SPENSER, le jeune. — Mieux que ça, mon bon Baldock. Son intérêt est mon intérêt intime. Car il m'aime bien ! Il m'aurait même préféré au roi !

BALDOCK. — Mais il est exilé. Son étoile pâlit!

SPENSER, le jeune. — Oui, pour l'instant, mais attendons Baldock. D'après les confidences d'un mien ami il serait déjà roi l'aurait même envoyé chercher. Et pour confirmer cette nouvelle un messenger de la cour vient d'apporter des lettres du roi à notre maîtresse. En les lisant, son visage s'illuminait; ce qui me donna à penser qu'il y était question de son amant Gaveston.

BALDOCK. — Probablement. Car depuis l'exil du comte de Cornwall elle ne sortit plus de ses appartements et elle bouda la lumière. Toutefois, je supposais que le projet d'hymen eût été rompu par la disgrâce de son fiancé eût donné un autre cours aux sentiments de la comtesse.

SPENSER, le jeune. — Tu la calomnies. Notre maîtresse est fidèle à son premier amour. Je parie ma vie contre la tienne qu'elle n'a d'autre époux que Gaveston.

BALDOCK. — Alors, par son entremise, j'espère arriver au but. Je fus le lecteur et le précepteur de la comtesse depuis son enfance.

SPENSER, le jeune. — En ce cas, mon bon Baldock, il faut que tu t'empêches de crier, dépouiller ta timidité de clerc, apprendre à piaffer comme un homme. Ce n'est pas ton habit noir à petit collet, ton caban doublé de serge; cette façon de respirer tout le jour le parfum de la comtesse ou de te promener un grimoire sous le bras, ou de réciter le

bout de la table, ou de faire mille courbettes aux gens tit
pencher la tête vers le sol, et de murmurer, les paupières mi-cl
vérité, s'il plaît à Votre Honneur » ; ce n'est pas tout cela, car
t'assurera la faveur des grands. Non, il s'agit de se montrer c
hardi, animé et résolu. Et, flamberge au vent, ferrailer si l'occa
sente.

BALDOCK. — Spenser, apprends que ces dehors cuistreux me
j'y recourus par pure hypocrisie. Mon ancien maître était l'au
formalisme mêmes. Il s'inquiétait des moindres détails de ma
allant jusqu'à m'imposer la forme des boutons de mon pour
dépassaient la grosseur d'une tête d'épingle, il criait à l'abomin
désolation ! Voilà comment, par les dehors, je ressemblai à un
qu'au fond je suis licencié à l'excès et propre à toute espèce
dise. Détrompe-toi, je ne suis pas de ces pédants vulgaires, m
parlent pas sans *propterea quod*.

SPENSER, le jeune. — Mais plutôt un de ceux qui dise
quidem....

BALDOCK. — Trêve de plaisanteries. Voici notre maîtresse.

(*Entre la NIÈCE DU ROI, une lettre à*

LA NIÈCE. — Ma douleur, à la nouvelle de son exil, fut à
intense que ma joie à son retour. Cette lettre vient de mon doux
Tu n'avais pas besoin de t'excuser, mon amour. Je sais bien que

vais retarder ton débarquement à Londres en passant par ici.
« Dût-il m'en coûter la vie, je ne pourrais me résigner à de
de toi. » Tout l'amour de mon seigneur brûle dans cette phrase.
« Et si jamais je t'abandonne, que la mort glace mon cœur
enivrantes, venez ici, à la place où reposera mon Gaveston. (*Elle
lettre dans son corsage.*) Et, à présent, voyons la lettre de notre
le roi. Il me mande sans retard à sa cour, afin que je m'y rende
Gaveston. Pourquoi suis-je encore ici lorsque, là-bas, le roi se
même des préparatifs de mon mariage ! Holà, quelqu'un ! Baladez
à ce que mon carrosse soit prêt. Nous partons sur-le-champ.

BALDOCK. — Je cours exécuter vos ordres, Madame.

LA NIÈCE. — Tu m'attendras ensuite à la sortie du parc.

(*Exit BALDOCK.*)

Toi, Spenser, demeure et tiens-moi compagnie, car j'ai de
nouvelles à te commuiquer. Mylord de Cornouailles navigue
et il arrivera à la cour en même temps que nous.

SPENSER, le jeune. — Je savais bien que le roi le rappellera.

LA NIÈCE. — Si les événements tournent comme je l'espère,
à toi, Spenser, dans ma situation nouvelle.

SPENSER, le jeune. — Je remercie humblement Votre Seigneurie.

LA NIÈCE. — Viens, conduis-moi ; il me tarde d'arriver là-bas.

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE CIVILE

Devant le château de Tynmouth.

*(Entrent le ROI ÉDOUARD, la REINE, KENT, L
MORTIMER, le jeune, WARWICK, PEMBRO
SUIVANTS.)*

LE ROI. — Le vent est favorable. Où reste-t-il si longtemps qu'il ne lui soit arrivé malheur sur les flots.

LA REINE. — Voyez, Lancastre, dans quel état d'exaltation est le roi. Sa pensée ne se détache pas de son mignon.

LANCASTRE. — Mylord !

LE ROI. — Eh bien ! Quelles nouvelles. Gaveston est-il arrivé ?

MORTIMER, le jeune. — Toujours ce Gaveston ! Rien que C
quoi Votre Grâce veut-elle en venir ? Vous avez à songer à d
d'une bien autre importance. Le roi de France vient d'envah
mandie...

LE ROI. — Une bagatelle ! Nous l'en expulserons quand il r
Mais dis-moi, Mortimer, quelle devise as-tu adoptée à l'occasio
trionphale qui se prépare ?

MORTIMER, le jeune, — Peuh ! Une devise tout intime, My
vaut pas la peine d'en parler.

LE ROI. — Dis-la moi tout de même, je t'en prie.

MORTIMER, le jeune. — Puisque vous le désirez, la voici
majestueux et luxuriant dont les branches faîtières servent de p
aigles. Mais le long de l'écorce grimpe en se traînant un scorp
par se jucher sur la plus haute branche de toutes. La dev
tandem.

LE ROI. — Et la vôtre, mylord de Lancastre ?

LANCASTRE. — Mylord, la mienne est plus obscure que cel
mer. Pline rapporte l'existence d'un poisson volant que déteste
ment tous les autres poissons. Poursuivi par leur banc, et sur le
saisi, il s'enlève dans les airs. Mais à peine émerge-t-il des va

oiseau de mer le happe. C'est ce poisson que porte mon écu, légende : *Undique mors est*.

LE ROI. — Orgueilleux Mortimer, discourtois Lancastr, l'amour que vous portez à votre souverain ? Sont-ce là les devaient produire les fleurs si radieuses de notre réconciliation pouvez-vous vous livrer à des démonstrations d'amitié en parler sournoisement dans vos armoiries la fielleuse rancune de Comment qualifierez-vous ceci, sinon de libelle à l'adresse de comte de Cornouailles !

LA REINE. — Cher époux, ne vous irritez pas ; tous ici vous et vous aiment.

LE ROI. — Ils ne m'aiment pas ceux qui haïssent mon Gaves ce cèdre, sur votre écusson, Mortimer. Ne me secouez pas trop Et vous, les aigles, il n'est point d'altitude si vertigineuse dans mes faucons ne puissent vous rejoindre pour vous ramener ca sol. Et ce scorpion criera : *Æque tandem !* à la barbe du plus de la Bretagne. Et bien que vous le compariez encore à un poi et le menaciez de mort quoi qu'il fasse, s'il s'avise de desc comme s'il aspire à monter, ce n'est pas le plus redoutable l'océan ni la plus féroce harpie des airs qui parviendra à l'avalen jure !

MORTIMER, le jeune. — S'il se passionne tellement pour

absence, à quelles extravagances se livrera-t-il lorsque le favori sera absent ?

LANCASTRE. — Attendons-nous à tout. Voici déjà Sa Seigneurie.
(*Entre GAVESTON.*)

LE ROI. — Mon Gaveston ! sois le bienvenu à Tynmouth ! D'adieu de ton ami ! Ton absence me consumait comme une fièvre malsaine pendant que la désirable Danaé était enfermée dans la tour d'airain ; les courtisans haletaient encore plus éperdument après elle ; tel fut mon état durant ton exil. Mais te voilà ! Et ta vue m'est plus balsamique que tout autre. Cruel le supplice de ton départ...

GAVESTON. — Doux seigneur et roi, vos paroles me navrent tellement qu'il me reste à peine la force de vous répondre. L'hiver, exposé aux persécutions et aux tortures du vieil hiver ne voit pas avec plus de félicité le jeune printemps radieux et cordial, que je ne vois l'apparition de Votre Majesté.

LE ROI. — Aucun de vous ne saluera-t-il mon Gaveston !

LANCASTRE. — Le saluer ! Volontiers. — La bienvenue, Seigneur de Llanbellan.

MORTIMER, le jeune. — La bienvenue au bon comte de Cornwall.

WARWICK. — La bienvenue au Lord gouverneur de l'île de Man.

PEMBROKE. — La bienvenue au Secrétaire général !

KENT. — Frère, vous les entendez?

LE ROI. — Ces comtes et barons me braveront-ils toujours a

GAVESTON. — Mylord, je ne supporterai pas ces sarcasmes.

LA REINE (*à part.*) — Ah! pauvre moi! C'en est fait de m
félicité, si ceux-ci recommencent leurs querelles.

LE ROI. — Gaveston! Fais-leur rentrer leurs injures dans la
serai ta caution!

GAVESTON. — O vous, seigneurs balourds et grossiers, qui
gueillissez de votre naissance; hâtez-vous de quitter cette cour
cate pour vos instincts sauvages. Retournez dans vos tanières
disputez à des rustres à peine plus vulgaires que leurs maîtres,
viandes, régal des carnassiers. Là-bas vous serez mieux à votre p
votre rôle qu'ici où vous vous épuisez en rages impuissantes co
ton, dont les pensées altières dédaignent s'abaisser jusqu'à vous

LANCASTRE. — Mais tes dédains ne m'empêchent pas de t'a
tire l'épée et menace de frapper GAV

LE ROI. — Trahison! Trahison! Où est le traître?

PEMBROKE. — Ici! Ici! (*Désignant GAVESTON.*)

LE ROI. — De grâce, qui m'aime entraîne Gaveston; ils me

GAVESTON (*l'épée à la main, attaque LANCASTRE.*) —
expié cette infâme trahison !

MORTIMER (*le fer au poing*). — Ta vie plutôt, vilain, à mon
manque mon but. (*Il blesse GAVESTON.*)

LA REINE. — Ah, trop irascible Mortimer, qu'as-tu fait ?

MORTIMER. — Rien dont je ne suis prêt à répondre. Que
expédié !

(*Exit GAVESTON avec des Suivants.*)

LE ROI. — C'en est trop. Ah tous, tous vous expiez r
attentat régicide. Hors de ma vue ! N'approchez plus de la cour

MORTIMER. — Je ne tolérerai pas qu'on me chasse de la cour
Gaveston.

LANCASTRE. — Nous le traînerons par les oreilles jusqu'au

LE ROI. — Gardez bien vos propres têtes ; je réponds de la

WARWICK. — Gardez bien votre propre couronne, si vous
ainsi.

KENT. — Warwick, ces paroles sont indignes de vos années

LE ROI. — Tous conspirent donc contre moi ! Mais, sur
foulerai à mes pieds ces têtes rebelles qui se flattaient de me f

la mienne. Viens, Edmond, et gagnons la campagne pour y
trouper. La guerre seule abattra l'orgueil de ces barons.

(Exeunt le ROI, la REINE et

WARWICK. — Courons nous retrancher dans nos châteaux,
la colère royale.

MORTIMER. — Puisse-t-il crever de fureur!

LANCASTRE. — Cousin, ce serait peine perdue que de débattre
ce soit avec lui en ce moment. Il se flatte de nous soumettre par
des armes. Prenons les devants et unissons-nous pour faire courir
Gaveston à mort.

MORTIMER. — Par le ciel, cet abject coquin ne verra pas
plus.

WARWICK. — Je boirai son sang ou je mourrai de soif.

PEMBROKE. — Et Pembroke fait le même serment.

LANCASTRE. — Et Lancastre aussi. Envoyons sur le champ
pour défier le roi et engageons le peuple à le déposer.

(Entre un MESSENGER.)

MORTIMER. — Des lettres! D'où cela?

LE MESSAGER. — D'Écosse, Mylord.

(Il tend les lettres à MORTIMER.)

LANCASTRE. — Eh bien, cousin, quelles nouvelles de nos a

MORTIMER. — Mon oncle est prisonnier des Écossais.

LANCASTRE. — Nous paierons sa rançon, mon homme. So

MORTIMER. — Ils portent sa rançon à cinq mille livres.
prisonnier en combattant pour le roi. C'est donc à celui-ci de
Je verrai le roi.

LANCASTRE. — Rien de plus légitime. Je t'accompagne.

WARWICK. — Entre-temps mylord de Pembroke et moi
rendrons à Newcastle pour rassembler des hommes.

MORTIMER. — En route, alors. Nous vous rejoindrons.

LANCASTRE. — Agissez résolûment mais en taisant encore

WARWICK. — Reposez-vous sur moi.

(Exit avec PE)

MORTIMER. — Cousin, s'il refuse de payer la rançon de M
ferai éclater à ses oreilles un tonnerre comme jamais roi n'en
entendu.

LANCASTRE. — A merveille. Et je jouerai ma partie dans ce
Holà, quelqu'un ! *(Entre un*

MORTIMER. — Par exemple, voilà des gardes bien efficaces

LANCASTRE. — Allons, conduis-nous.

LE GARDE. — Où Vos Seigneuries désirent-elles se rendre ?

MORTIMER. — Où cela, sinon chez le roi ?

LE GARDE. — Sa Majesté veut être seule.

LANCASTRE. — Ne lui en déplaise, nous avons à lui parler.

LE GARDE. — Vous n'entrerez pas, Mylord.

MORTIMER. — C'est ce que nous allons voir.

(Les deux seigneurs bousculent le garde. — La scène

L'Intérieur du château de Tynmouth.

(Entrent le ROI ÉDOUARD et

LE ROI. — Alerte ! Qui cause ce tapage ? Qui vive ? Comment

(Entrent MORTIMER et LANCASTRE. Le ROI veut se

MORTIMER. — Non, demeurez, Mylord ; je vous apporte
nouvelles : mon oncle a été fait prisonnier par les Écossais.

LE ROI. — Payez sa rançon.

LANCASTRE. — Mais c'est dans vos guerres qu'il a été pris ; c'est
vous de payer sa rançon.

MORTIMER. — Et vous vous exécuterez, ou sinon. .

KENT. — Quoi, Mortimer ! Des menaces au roi !

LE ROI. — Rassurez-vous... Je vous ferai remettre le sceau
lequel il vous sera permis de faire la collecte à travers tout le royaume.

LANCASTRE. — C'est sans doute votre mignon Gaveston
instigué.

MORTIMER. — Mylord, la famille des Mortimer n'est pas
dénudée pour consentir à cette humiliation. Apprenez même que
je pourrais de la vente de ses domaines de quoi lever une armée capable
de causer quelque ennui, Sire ! Nous ne mendions jamais et nous ne
recourons qu'à ces prières-ci. (*Il porte la main à l'épée.*)

LE ROI. — Quoi, serai-je toujours hanté par ces furieux ?

MORTIMER. — Tout beau. A présent que vous êtes seul,
c'est toute ma pensée.

LANCASTRE. — Vous m'entendrez aussi. Puis, Mylord, nous
sommes congédiés pour toujours.

MORTIMER. — Les triomphes, les masques, les spectacles et
les cadeaux extravagants que vous avez prodigués à Gaveston ont vidé
le trésor et tari l'affection de votre peuple. Les communes pressurées
meurent et crient famine.

LANCASTRE. — La révolte gronde. Attendez-vous à être délogés, vos garnisons sont honteusement chassées de France et décimées par la peste et la faim ; elles agonisent aux portes de vos forteresses démantelées. Le féroce O'Neil, à la tête de ses bandes de rustres irlandais, se vautre dans l'inquiétude sur les fertiles contrées de l'Angleterre. Les Ecossais s'agitent conquérants jusque sous les murs d'York et emportent un riche butin sans rencontrer de résistance.

MORTIMER. — Le Danois farouche terrorise les mers anglaises, que tes navires dorment, dégréés, dans tes ports.

LANCASTRE. — Quel prince étranger t'envoie des ambassadeurs ?

MORTIMER. — Qui t'aime, à part un essaim de flatteurs ?

LANCASTRE. — Ta gracieuse reine, la sœur unique du roi de France, se plaint de ton abandon.

MORTIMER. — Ta cour est déserte ; privée de ceux qui procurent la gloire d'un roi devant l'univers, je veux parler de ces pairs, que tu chéris tendrement ; des libelles courent dans les rues contre toi ; et des complaintes prédisent ta chute...

LANCASTRE. — Les riverains des frontières du nord, au sein de leurs maisons incendiées, de leurs femmes et de leurs enfants égarés comme des spectres en maudissant ton nom et celui de Gaveston.

MORTIMER. — Quand t'es-tu montré sur le champ de la guerre ?

ta bannière déployée? Une seule fois. Mais tes soldats s'avancèrent des baladins, parés de justaucorps pimpants au lieu d'armures même, plus doré qu'une châsse, tu chevauchais, souriant à tes soldats, inclinant et balançant le cimier de ton casque constellé de plumes, auquel des rubans de femmes flottaient comme des enseignes.

LANCASTRE. — Ce qui fournit aux Ecossais railleurs l'occasion de rimer des ballades satiriques pour la plus grande confusion de nos armées.

MORTIMER. — Wigmore, Wigmore se lèvera comme un géant pour remettre mon oncle en liberté.

LANCASTRE. — Et si ces braves se font tuer, les éclairs de nos drapeaux attireront de nouvelles légions à notre suite! Vous reste-t-il du courage? Il sera temps de le montrer. Quant à nous, vous ne nous résisterez pas devant vous, que sous les plis de nos étendards de guerre!

(Exeunt LANCASTRE et MORTIMER)

LE ROI. — La rage me suffoque. Mon cœur va éclater! Jamais fois n'ai-je pas été harcelé ainsi par ces barons, sans oser me défendre, humilié par leur jactance! Mais les coassements de ces cochets commencent-ils à alarmer le lion? Edouard, déploie tes griffes et que leur soit connue ta furie. Ah je me sens devenir cruel et tyrannique! Qu'ils ne s'en vantent qu'à eux-mêmes de ma métamorphose. C'est eux qui l'auront regretté trop tard.

KENT. — Mylord, je prévois que votre amour pour Gaveston

ruine du royaume et la vôtre. Comment feras-tu face au sou-
tous tes vassaux? Crois-moi, mieux vaudrait éloigner le con-
nouailles...

LE ROI. — Es-tu un ennemi de mon Gaveston?

KENT. — Oui, et je me repens même de l'avoir soutenu si lo-

LE ROI. — Va-t'en, traître! Ligue-toi avec Mortimer.

KENT. — Certes, plutôt qu'avec Gaveston.

LE ROI. — Retire-toi de mes yeux! Ta présence m'est odieu-

KENT. — Comment s'étonner du mépris en lequel tu tiens t-
conseillers, si moi, ton propre frère, je suis rebuté ainsi.

LE ROI. — Va-t'en. (Exi

Pauvre Gaveston! Qui n'a plus d'autre ami que moi! Qu'il
qu'ils voudront! Nous vivrons à deux ici à Tyninouth, oublie
de la terre et narguant derrière ces murailles l'assaut de tous ce
Ah! la voici, la détestable cause de ces rébellions.

(*Entrent ISABELLE, la NIÈCE DU ROI, deux DAMI
TON, BALDOCK et SPENSER, le jeune.*)

LA REINE. — Mylord, il paraît que les comtes se sont révolt-

LE ROI. — Oui, et il me paraît aussi que vous les appuyez.

LA REINE. — Ainsi vous me soupçonnez toujours sans motif.

LA NIÈCE. — Cher oncle, parlez donc plus affectueusement à la reine.

GAVESTON (*à part, au ROI*). — Mylord, il convient de dissimuler ses sentiments. Soyez aimable avec elle.

LE ROI. — Pardonne-moi, chère. Je m'oubliais.

LA REINE. — Et le pardon ne coûte aucun effort à Isabelle.

LE ROI. — Le jeune Mortimer a poussé l'audace jusqu'à me provoquer la guerre civile.

GAVESTON. — Pourquoi ne pas l'enfermer à la Tour?

LE ROI. — Je n'ose. Le peuple l'affectionne.

GAVESTON. — En ce cas, nous nous en débarrasserons secrètement.

LE ROI. — Ah pourquoi Lancastre et lui ne se sont-ils pas débarrassés en vidant des coupes empoisonnées! Mais ne nous occupez-vous pas d'eux. Dites-moi quels sont ces jeunes gens?

LA NIÈCE. — Tous deux étaient attachés au service de feu le roi. Plairait-il à votre grâce de les adopter à son tour?

LE ROI. — Approche, toi. Où es-tu né et quels sont tes titres?

BALDOCK. — Je me nomme Baldock, j'ai conquis mes titres non dans les joutes chevaleresques...

LE ROI. — Tu ne m'en conviens que mieux, Baldock. Je t'a personne et me charge désormais de toi.

BALDOCK. — Je remercie humblement Votre Majesté.

LE ROI. — Et l'autre. Le connais-tu, Gaveston?

GAVESTON. — Oui, Mylord; il s'appelle Spenser; il est de bon Faites-moi le plaisir de le retenir aussi auprès de vous; jamais v contrerez suivant plus dévoué et plus fidèle.

LE ROI. — C'est entendu, Spenser, reste avec moi pour l'an D'ici peu j'espère te conférer une dignité plus grande.

SPENSER. — Je ne souhaite pas de plus nobles titres que l Votre Majesté.

LE ROI. — Cousine, nous célébrerons votre mariage auj Vois, Gaveston, à quel point je t'aime, pour te marier à notre niè héritière du duc de Gloucester décédé.

GAVESTON. — Voilà encore qui en fera crever beaucoup Mais je m'inquiète aussi peu de leur haine que de leur amour.

LE ROI. — Et ce ne sont point ces mauvaises têtes de m'imposeront leur loi. Celui qu'il m'a plu de distinguer, j

au-dessus de tous. Viens, hâtons-nous de consommer votre
réduisons ensuite ces rebelles à l'obéissance.

Près du château de Tynmouth.

*(Entrent KENT, LANCASTRE, MORTIMER, le jeune,
PEMBROKE et d'autres.)*

KENT. — Mylords, par amour pour notre patrie je viens
vous, j'abandonne le roi, et je serai le premier à risquer ma
triomphe de votre cause et le bien du royaume.

LANCASTRE. — Je crains que vous n'ayez été envoyé ici
espionner en nous leurrant d'un semblant d'amitié.

WARWICK. — Le roi est votre frère. C'est pourquoi nous
droit de supposer le pire et de douter de votre sympathie pour

KENT. — Mon honneur vous est garant de ma sincérité. Si
suffit pas, adieu, Mylords.

MORTIMER. — Reste, Edmond. Jamais Plantagenet n'a tra
C'est pourquoi nous nous fierons à toi.

PEMBROKE. — Mais pourquoi l'as-tu quitté précicément auj

KENT. — J'ai confié mes raisons au comte de Lancastre.

LANCASTRE. — Et cela suffit. A présent, Mylords, apprenez que ton est arrivé secrètement ici à Tynmouth où avec le roi il y a de terribles saturnales. Escaladons les murailles avec une poignée de soldats et surprenons-les à l'improviste.

MORTIMER. — Je donnerai l'assaut.

WARWICK. — Et je te suivrai.

MORTIMER. — Cette oriflamme déchiquetée, ces glorieux étendards de nos ancêtres, qui balayèrent les rives maudites de la mer, nous rapportâmes le nom de Mortimer, je la planterai comme un drapeau sur les murailles de ce nouveau château de Sodome ! — Tamis à l'alarme, arrachons-les à leurs stupres, et proclamons la chute de Gaveston.

LANCASTRE. — Que nul ne touche à la personne du roi, nous n'épargnons ni Gaveston ni ses amis.

Dans le château de Tynmouth.

(Entrent le ROI et SPENSER.)

LE ROI. — Oh ! dis-moi, Spenser, où est Gaveston ?

SPENSER. — Je crains qu'il soit tué, mon gracieux maître.

LE ROI. — Non, le voici. A présent qu'ils fassent un aussi grand mal qu'ils voudront !

*(Entrent la REINE ISABELLE, la NIÈCE DU ROI, C
et quelques GENTILSHOMMES.)*

Fuyez, fuyez, Mylords ! Les barons sont maîtres de la place. Venez prendre une chaloupe à la mer et cinglez vers Scarborough. Spenser et moi nous prendrons la route de terre.

GAVESTON. — Ah ! demeurez, Mylord. Ils n'oseront s'en prendre à vous.

LE ROI. — Non, je ne m'y fierai pas. Gaveston, hâte-toi de fuir.

GAVESTON. — Adieu, Mylord.

LE ROI. — Adieu, Madame.

LA NIÈCE DU ROI. — Adieu, cher oncle, jusqu'à notre prochaine rencontre.

LE ROI. — Adieu, mon aimé Gaveston ; et adieu ma nièce.

LA REINE. — Et pas un mot d'adieu pour ta pauvre Isabelle !

LE ROI. — Oui, oui, pour l'amour de Mortimer, ton amant.

LA REINE. — Le ciel m'est témoin que je n'aimai nul autre homme que toi.

(Exeunt tous, excepté la Reine.)

Ainsi il s'arrache à mes étreintes ! Pourquoi mes bras ne s'étendent pas jusqu'aux extrémités de cette île. Ils pourraient alors le retenir.

et le ramener sur mon cœur ! Ah si les larmes qui ruissellent de
avaient la vertu d'amollir son cœur de pierre, pour que, réunis
ne vînt nous séparer !

*(Entrent LANCASTRE, WARWICK, MORTIMER, le
d'autres. — Des fanfares sonnent au dehors.)*

LANCASTRE. — Je me demande par où il a pu s'échapper.

MORTIMER. — Qui retrouvons-nous ici ! La reine !

LA REINE. — Oui, Mortimer, la misérable reine, dont les sou-
tenus ont incendié le cœur endolori et dont le corps est voué à un
éternel. Ces mains se sont épuisées à vouloir détacher mort
Gaveston, du misérable Gaveston ! Vains efforts ! J'ai beau lui
douceur, il se détourne pour sourire à son mignon.

MORTIMER. — Trêve de lamentations... Dites-nous plutôt où

LA REINE. — Pourquoi le roi ? Est-ce à lui que vous
prenez ?

LANCASTRE. — Non, Madame ; mais à ce maudit Gaveston
Lancastre la pensée de faire violence à son souverain. Nous n
rons à débarrasser le pays de cette vermine ! Dites-nous où elle
pour que nous l'écrasions...

LA REINE. — Gaveston s'est rendu par eau à Scarborough. S
hâtez, vous le rattraperez encore. Le roi l'a abandonné et son
faible.

WARWICK. — Ne perdons point de temps, mon bon La route !

MORTIMER. — Comment se fait-il que le roi et lui se soient

LA REINE. — Pour que vos forces se divisent aussi et les troupes qu'il rassemble en ce moment il puisse vous battre les autres. Vous voilà prévenus.

MORTIMER. — Justement une hourque flamande est amarrée au château. Rendons-nous à bord et levons prestement l'ancre.

LANCASTRE. — Le même vent qui le pousse vers Scarborough nous pousse vers notre voile. Allons à bord. Nous n'en aurons que pour une heure de navigation.

MORTIMER. — Demeurez-vous dans ce château, Madame ?

LA REINE. — Non, Mortimer, je me rendrai auprès de mon roi.

MORTIMER. — Un bon conseil. Embarquez-vous plutôt pour Scarborough.

LA REINE. — Vous savez combien le roi est soupçonneux. Il ne croit pas seulement que je vous ai parlé il doutera de ma vertu. Laissez-moi gentil Mortimer.

MORTIMER. — Madame, le temps presse trop pour que j'in
vous apprendrez à vous reposer sur moi.

(Exeunt tous, excepté la

LA REINE. — Non seulement je me reposerais sur toi, genti
mais je passerais toute ma vie avec toi. En vain j'ai demandé c
Édouard, il n'a de caresses et de regards que pour ce Gaveston
je veux lui adresser une suprême prière. S'il me rebute
inflexible, je passerai en France avec mon fils et je raconterai
frère comment Gaveston m'a volé l'amour de mon époux. M
encore en la fin de mes tortures. Un pressentiment m'avertit qu'
même, jour béni, mon spoliateur sera massacré.

Un coin de campagne.

(Entre GAVESTON, fuyant,

GAVESTON. — Oui dà, mes beaux sires, j'ai pu m'échapper à
Je me moque bien de vos imprécations, de vos flèches et de vot
enragée.

Et quoique loin des regards du roi Edouard, Pierre de Gave
encore et il respire dans l'espoir de revoir bientôt son bien-ai
et maître contre lequel se sont ligués tous ces sauvages.

*(Entrent WARWICK, LANCASTRE, PEMBROKE, MO
jeune, des SOLDATS, JAMES et d'autres SUIVANTS de P*

WARWICK. — Sus au traître, soldats ! Haro sur lui ! Désar

MORTIMER. — Exécrable perturbateur de la paix de ce pa
teur de ton roi ; brandon de toutes ces discordes ; vil parasit
Et si je ne craignais d'entacher mon honneur et ma probité
t'aurais déjà passé au fil de mon épée et baigné dans ton sang.

LANCASTRE. — Monstre parmi les hommes ! Toi, qui sen
catin grecque arma et entraîna dans des guerres sanglantes ta
lants chevaliers, ne te flatte pas de rencontrer un autre sort qu
Le roi Edouard n'est plus ici pour te couvrir de sa poitrine !

WARWICK. — Lancastre, pourquoi parler à cet esclave ? Al
emmenez-le ; car, par cette épée, nous abattons sa tête ! — C
cause est jugée depuis longtemps et nous n'attendions que
d'exécuter la sentence. C'est tout le pays qui te juge et te cond
par lui que tu vas périr. Allons, qu'on le pende !

GAVESTON. — Mylord !

WARWICK. — Soldats, une corde et dépêchons. Halte, pour
roi t'ayant honoré de sa faveur, par égard pour lui et quoi qu
mal placé ses complaisances, nous t'épargnerons la hart et nou
tenterons de te trancher la tête.

GAVESTON. — Je vous remercie tous, Mylords ; mais la cord
c'est tout un qui s'appelle la mort... *(Entre AF*

LANCASTRE. — Eh bien, mylord d'Arundel?

ARUNDEL. — Mylords, le roi Edouard vous salue tous par

WARWICK. — Arundel, dis-nous ta mission?

ARUNDEL. — Ayant entendu que vous aviez pris Gaveston, supplie par ma bouche de lui permettre de voir une dernière fois avant que celui-ci ne soit tué, — car, m'a-t-il prié d'ajouter, que vous mettiez le prisonnier à mort. Si vous vous rendez au d Sa Majesté tiendra compte de votre complaisance.

WARWICK. — Eh bien, que décidons-nous?

GAVESTON. — O mon royal Edouard! Ton nom suffit pour Gaveston.

WARWICK. — Non, ceci n'est pas de jeu, Arundel. Nous obliger le roi de n'importe quelle autre façon, mais il nous par ne pas lui avoir donné satisfaction sur ce point. Soldats, faites v

GAVESTON. — Quoi, mylord de Warwick, craignez-vous que délai vous frustre de votre vengeance et me rende quelque salut? Je le sais, Mylords, il vous faut absolument ma vie. Soit elle est à vous! Mais du moins accordez cette dernière consolation Edouard!

MORTIMER. — Est-ce toi qui nous dira ce qu'il nous faut a

Soldats, au large! — Voici comment nous serons agréables au roi : tu lui porteras sa tête. Qu'il l'arrose de larmes car c'est tout ce que tu as encore de son Gaveston, sa tête ou son tronc inanimé.

ARUNDEL. — Mylords, je vous réitère la requête du roi. Ne refusez pas sur sa couronne de n'avoir qu'un dernier entretien avec lui et de le renvoyer ensuite.

WARWICK. — Quand cela, le sais-tu? Non, Arundel, nous sommes vaincus que celui qui compromet à ce point l'intérêt de son pays ne pousse ses pairs à ces violentes extrémités, s'il était réuni un conseil à ce Gaveston, violerait les serments les plus sacrés pour ne plus parler de lui!

ARUNDEL. — Eh bien, si la parole du roi ne vous suffit pas, je resterai ici en otage jusqu'à son retour.

MORTIMER. — C'est généreux à toi de te porter caution pour lui. Mais précisément, parce que nous estimons ton caractère et que nous tenons pour un gentilhomme accompli, nous ne pouvons te laisser un honnête homme s'engager pour un voleur.

GAVESTON. — Mortimer, que veux-tu dire? Ah c'est lâche!

MORTIMER. — Tais-toi, vil laquais! larron de l'honneur! Adresse-toi aux ruffians de ta trempe.

PEMBROKE. — Mylord Mortimer, et vous tous, Mylords, e

Par égard pour le vœu de notre seigneur et puisqu'il souhaite de voir Gaveston avant sa mort, sur mon honneur j'entreprendrai de conduire le drôle auprès du roi et de vous le ramener, à condition que mylord d'Arundel, m'accompagne...

WARWICK. — Pembroke, que vas-tu faire ? Causer encore une grande effusion de sang ? Cela valait bien la peine de le capturer pour le relâcher aussitôt et lui permettre de se venger de nous.

PEMBROKE. — Mylords, faites-en à votre guise ; mais je vous jure que si vous confiez le prisonnier à Pembroke, je vous jure de le ramener.

ARUNDEL. — Mylord de Lancastre, que dites-vous ?

LANCASTRE. — Eh bien, je dis de le laisser aller avec Pembroke.

PEMBROKE. — Et vous, lord Mortimer ?

MORTIMER. — Votre avis, mylord de Warwick ?

WARWICK. — Faites comme vous voudrez. Moi je sais bien que tout cela finira.

PEMBROKE. — Allons, livrez-moi notre homme.

GAVESTON. — O mon doux souverain, malgré tout il me sera donné de te voir avant de mourir !

WARWICK (*à part*). — Heu, heu ! Rien n'est moins certain que si ma tactique et mes projets l'emportent.

MORTIMER. — Mylord de Pembroke, nous le remettons à vos mains ; vous nous en répondez sur votre honneur. Allons, hâtez-vous, détail !

(Exeunt tous, excepté PEMBROKE, ARUNDEL, JAMES et autres SUIVANTS de PEMBROKE.)

PEMBROKE. — Mylord, vous viendrez avec moi. Ma maison est loin d'ici ; un peu à l'écart de la route. Mais nos hommes parcourent leur chemin. Nous qui avons donné de jolies caméristes à nos dames, nous ne pouvons décemment passer ainsi dans leur voisinage sans la fraîcheur de leurs lèvres...

ARUNDEL. — Voilà qui s'appelle parler d'or, mylord de Pembroke. J'accepte volontiers votre hospitalité.

PEMBROKE. — A la bonne heure. Holà, James ; je te confie Gaveston ; sois son geôlier cette nuit. Demain matin nous te rendrons ta garde. En route !

GAVESTON. — Infortuné Gaveston ! Où te conduit ton destin ?
(Exit avec JAMES et les autres GENS de PEMBROKE.)

UN ÉCUYER. — Mylord, nous serons bientôt arrivés à Cobham.

Un autre coin de la campagne.

(*Entrent GAVESTON, habillé de deuil; JAMES et d'
VANTS de PEMBROKE.*)

GAVESTON. — O traître Warwick, te jouer ainsi de l'honneur

JAMES. — Je crois que c'est à votre vie qu'ils en ont!

GAVESTON. — Quoi! tomber désarmé et chargé d'entraves
sera donc le période culminant de ma vie! Que n'es-tu là, foye
mes bénédictions! Si vous êtes des hommes, faisons diligence p
jusqu'au roi...

(*Entrent WARWICK et des SO*

WARWICK. — Hohé, vous, les hommes de mylord de Pembroke
de résister. Il me faut ce Gaveston!

JAMES. — Votre Seigneurie fait injure à son propre caractère
sant ainsi notre maître, votre noble ami.

WARWICK. — Laisse, James; je sers la cause de mon pa
saisissez le misérable. Soldats, en avant! Nous expédierons la b
Saluez votre maître de ma part, l'ami, et dites lui que j'ai f
mieux. Il le fallait! — Viens, toi, le moment est venu. C'est ton
s'entretiendra avec le roi Edouard.

GAVESTON. — O comte félon, ne verrai-je pas le roi?

WARWICK. — Le roi des cieux, peut-être ; mais quant au terre, jamais ! Arrive !

(Exeunt WARWICK et les SOLDATS qui entraînent GAVESTON.)

JAMES. — Allons, camarades, il ne nous avancerait guère. Hâtons-nous de rapporter ce qui s'est passé à notre maître.

Un site dans le comté d'York.

(Entrent le ROI EDOUARD, SPENSER, le jeune, BARRON, SEIGNEURS du parti royal et des SOLDATS avec leurs enfants.)

LE ROI EDOUARD. — Il me tarde de recevoir une réponse au sujet de mon ami, de mon bien-aimé Gaveston. Ah Spenser, les richesses de mon royaume ne suffiraient à le racheter ! Hélas ! quel prix pour la mort. Je ne connais que trop la férocité du jeune Warwick. Je sais combien Warwick est dur et Lancastre inexorable !... Comme me dit que je ne reverrai jamais mon aimable Pierre de Gaveston. Les barons cruels ne le frapperont que pour mieux atteindre leur but. Mon cœur m'est plus chère que la mienne !

SPENSER. — Si j'étais le roi Edouard, souverain d'Angleterre, l'aimable Eléonore d'Espagne, descendant du grand Edouard Ier, je ne subirais pas ces affronts et ces attentats, j'empêcherais bien de me braver dans mon propre royaume et jusque dans mon palais. Mylord, pardonnez-moi ce discours. Mais si vous aviez hérité de la valeur d'âme de votre père, si vous étiez jaloux de l'honneur de votre nom et de votre noblesse, vous ne souffririez pas que Votre Majesté fût bafouée ainsi par ces scélérats de noblesse. Abattez leurs têtes, Sire, et qu'elles prèchent la révolte sur les créneaux de la Tour sur lesquels vous les planterez. Leur mort sera d'exemple et apprenne à ceux qui seraient tentés de les imiter que la rébellion coûte de désobéir à leur roi.

LE ROI. — Tu as raison, mon gentil Spenser, nous avons été trop clément, et s'ils ne me rendent pas mon Gaveston, je ferai tomber ces barbares; ils serviront d'escorte sanglante à mon aïeul.

BALDOCK. — A la bonne heure. Cette fière résolution sied à Votre Majesté. Montrez-leur bien que vous n'êtes plus un écolier que l'on châtie des verges et de la férule.

(Entre SPENSER, l'aîné, armé d'une masse d'armes, accompagné de SOLDATS.)

SPENSER, l'aîné. — Longue vie à mon souverain, le noble et vaillant Edouard, triomphant dans la paix, fortuné à la guerre!

LE ROI. — Sois le bienvenu, vieillard ! Accours-tu pour
Dis alors à ton prince qui tu es et d'où tu viens ?

SPENSER, le vieux. — Avec une bande d'archers et de piquiers,
haches et de porte-targettes, en tout quatre cents, ayant juré
la cause du roi Edouard, je me rends auprès de Votre Majesté.
Spenser, le père de Hugues Spenser, ici présent, — attaché
à Votre Grâce pour la faveur témoignée à toute notre race, en

LE ROI. — Ton père, Spenser ?

SPENSER, le jeune. — Oui, mon père, et pour peu que Votre
désire, prêt à jeter sa vie à vos pieds en échange de toutes
répandues sur son fils.

LE ROI. — Je le répète, sois dix mille fois le bienvenu.
Spenser, cette bonté, cet amour pour ton roi attestent la noblesse
de ton caractère. Spenser, je te crée comte de Wiltshire. C'est
t'enrichirai de ma faveur royale qui se répandra comme l'éclat
ta personne. J'apprends que Lord Bruce a décidé de vendre ses
que les Mortimer les convoitent. Eh bien, pour te donner une
de ma tendresse, mes coffres te sont ouverts, tu y puiseras au
ronnes qu'il te faudra pour acquérir les possessions de Lord
compris, Spenser, ne crains point d'enchérir. — Soldats,
largesse ; soyez triplement les bienvenus !

SPENSER, le jeune. — Mylord, voici la reine!

(*Entrent la REINE ISABELLE, le PRINCE EDOUARD et*

LE ROI. — Madame, quelles nouvelles?

LA REINE. — Rien que des nouvelles mortifiantes, Mylord. L'avis de
voici, notre ami fidèle et sûr, nous informe que Charles de Valois, roi de
France notre frère, s'est emparé de la Normandie, Votre Majesté a
à lui rendre hommage. Voici les lettres et voici le messager.

LE ROI. — Sois le bienvenu, Levune. — Rassure-toi, Sib, s'il n'y a
d'autre cause de différend entre ton frère et moi, nous serons bien
ciliés! — Mais, la pensée de mon Gaveston me cause un bien au cœur.
O cher aimé, ne me sera-t-il plus donné de te voir? — Madame,
emploierons, vous et votre jeune fils, à régler cette affaire; vous
irez tous deux en ambassade auprès du roi de France. — Mais
mon garçon, veille à te comporter bravement devant le roi et délie
ce message avec toute la majesté possible...

LE PRINCE EDOUARD. — Ne confiez pas à ma tendre jeunesse
de plus de poids qu'elle ne pourrait supporter et soyez assuré
seigneur et mon père, que les voûtes immenses du ciel ne reposent
plus fermement sur l'épaule d'Atlas, que sur la mienne la charge
à ma garde.

LA REINE. — Ah, garçon, cette intelligence inspire à ta mère
que tu ne sois pas marqué pour vivre de longs jours!

LE ROI. — Madame, notre volonté est que vous vous embarquiez avec notre prince. Le vint vous suivra de près. Choisissez pour accompagner, les plus nobles de nos vassaux. Et que la paix vienne en France, tandis que la guerre ravage nos foyers.

LA REINE. — O guerres impies où les sujets bravent leur roi, puisse-t-il y mettre fin sur-le-champ ! Mylord, je prends congé de vous et me prépare à cingler vers la France.

(Exit avec le PRINCE EDOUARD. — Entre ARUNDEL.)

LE ROI. — Quoi, lord Arundel, tu reviens seul ?

ARUNDEL. — Oui, mon bon seigneur, car Gaveston est mort.

LE ROI. — Ah les traîtres ! Ont-ils bien osé massacrer mon favori ? Arundel, était-il mort avant ton arrivée ou l'ont-ils tué ?

ARUNDEL. — Ni l'un ni l'autre, Sire. Quand je me présentai devant eux, ils m'ont mis une ceinture de leurs épées. Je leur délivrai mon serment, et je leur demandai Gaveston, je les suppliai plutôt de me le montrer que de me le donner, tant que je m'engageais sur l'honneur à le leur ramener en toute sécurité et conduit auprès de Votre Majesté...

LE ROI. — Tu ne veux pas dire que les rebelles refusèrent ?

SPENSER, le jeune. — Ah les orgueilleux scélérats !

LE ROI. — Oui, Spenser, autant de traîtres !

ARUNDEL. — D'abord ils se montrèrent inexorables. Le comte de Warwick ne voulait rien entendre; Mortimer aussi faisait la sourde oreille. Les moins farouches étaient Pembroke et Lancastre. Et lorsque les rebelles eurent brutalement refusé même de me garder comme otage, de Pembroke leur parla en ces termes raisonnables : « Mylords, pour le vœu de notre souverain, sur mon honneur j'entreprendrai de conduire Gaveston auprès du roi et de le ramener ensuite jusqu'à Londres ».

LE ROI. — J'allais donc le revoir...

SPENSER, le jeune. — La trahison s'en sera mêlé, je présume.

ARUNDEL. — Le comte de Warwick le reprit en route. Pembroke le poussa jusqu'à son château, croyant le prisonnier en sûreté sous la garde de ses hommes. Mais avant le retour de Pembroke, Warwick, qui s'était tenu en embuscade avec une troupe de soldats, s'empara de Gaveston et trancha la tête dans un fossé. Puis il retourna auprès des rebelles.

SPENSER, le jeune. — O l'inique attentat ! Quel massacre nous avons vu de ces bourreaux !

LE ROI. — O, me faut-il parler... ou bien soupirer et mourir !

SPENSER, le jeune. — Mylord, confiez à nos épées le soir de ce jour à venger de ces barons... Allons, exhortez vos troupes ! Ne permettez pas que des brigands assassinent ainsi vos amis ! Déployez votre étendard, et sus aux traîtres ! Nous les brûlerons dans leurs tanières comme des chiens enragés !

LE ROI (*s'agenouillant*). — Par la terre, notre mère com
ciel et les astres qui l'animent, par ma dextre et le glaive de r
par tous les prestiges attachés à ma couronne, je veux imm
Gaveston autant de têtes et de vies que je possède de manoirs,
cités et de bastilles! (*Il se relève.*)

Traître Warwick! Félon Mortimer, je consens à ne plus é
gleterre si je ne traîne vos voiries mutilées dans des lacs de s
pourrez éteindre votre soif, et grenouiller dans la sève humain
perdre mon royaume et mon nom si je ne trempe mon étendar
ces carnages pour que la couleur sanglante en proclame à ja
votre exécration postérieure, la vengeance que j'ai tirée de vous, ô le
qui avez assassiné mon Gaveston! — Et à la place de ce modè
et de fidélité, je t'adopte, je t'épouse, Spenser, mon doux Spenser.
témoigner notre amour en dépit des temps contraires et des l
santes, nous te créons comte de Gloucester et Lord chambellan

UN ÉCUYER. — Mylord, c'est un messager des barons c
audience à Votre Majesté.

LE ROI. — Qu'il approche.

(*Entre un HÉRAUT avec sa cotte*)

LE HÉRAUT. — Longue vie au roi Edouard, légitime seign
gleterre...

LE ROI. — Tel n'est pas le vœu, je gage, de ceux qui t'envo

viens de la part de ce Mortimer et de ses complices. Jamais plus insignes bandits. Parle, qui t'amène?

LE HÉRAUT. — Par ma voix les barons, sous les armes, seront à Votre Majesté une vie longue et prospère. De plus, ils me signifient à Votre Grâce que si vous désirez mettre fin à ce conflit, à cette effusion de sang, il vous suffira d'éloigner de votre personne tout ce qui, comme une branche empoisonnée qui contamine la vigne royale, dont les feuilles d'or couronnent votre front souverain... Bien que nous engageons Votre Grâce à chérir la vraie vertu et la véritable justice, nous nous rendons votre faveur et votre haute estime à des serviteurs éprouvés, et nous nous engageons à chasser cet essaim de vils et hypocrites flatteurs. A cette condition, nous sommes prêts à consacrer leurs biens et leur existence au service de Votre

SPENSER, le jeune. — Ah traîtres ! Combien de temps le roi nous bravera-t-il encore !

LE ROI. — Hors de ma vue ! N'attends pas de réponse de moi. — Les rebelles qui se flattent d'imposer à leur souverain ses passions, ses amours et ses favoris ! — Demeure. Avant de t'éloigner, tien-toi prêt, comme je divorce avec Spenser. (*Il embrasse SPENSER.*)

Et à présent, va-t'en dire à tes maîtres que je m'appête à les châtier pour l'assassinat de Gaveston. Allons, décampe ! Avec le fer et le feu, nous marcherons sur tes talons !

(*Exit le HÉRAUT.*)

Mais regarde là bas, leur armée grossit à vue d'œil !
donnons pas le temps de se compter. Courage, vous autres, m
Haut les cœurs ! Et défendez les droits de votre souverain !
sur-le-champ les réduire à l'obéissance. En avant !

*(Exeunt. — Fanfares d'alarme, allées et venues
respectifs du roi et des barons, escarmouches, puis
général. — Enfin la retraite sonne.)*

*(Rentrent le ROI, les deux SPENSER, BALDOCK
PARTISANS du roi.)*

LE ROI. — Pourquoi sonner la retraite ? Sus aux traîtres
Donnons-leur la poursuite ! Ah ! jour de vengeance où je pourr
entrailles de nos ennemis d'un glaive plus inexorable que
vautours !

SPENSER, le jeune. — Oui, le droit divin l'emporte sur ce
journée est à nous.

SPENSER, le vieux. — Croyez-m'en, Seigneur, une
s'impose. Nos hommes, couverts de sueur et de poussière, o
respirer quelques instants à l'abri des rayons dévorants du sole
nous sous ces ombrages.

SPENSER, le jeune. — Alerte, voici les rebelles !

*(Entrent MORTIMER, le jeune, LANCASTRE, PEMB
WICK et d'autres.)*

MORTIMER, le jeune. — Vois donc, Lancastre ; n'est-ce pas là-bas, entouré de ses mignons.

LANCASTRE. — Qu'il se hâte de jouir de leur compagnie ; la mort approche...

WARWICK. — Mon épée s'impatiente dans ma main. Saint Georges pour l'Angleterre et les droits des barons !

LE ROI. — Saint Georges pour l'Angleterre et le roi !
(*Fanfares. — Exeunt les deux.*)

Une autre partie du champ de bataille.

(*Entrent le ROI et ses SEIGNEURS, suivis des BARONS de KENT, prisonniers.*)

LE ROI. — Ah ! ah ! mes maîtres, il me semble que l'on battra bientôt la tête. Mais attendez, je vous la redresserai pour de bon. Vous avez sonné de tirer une terrible vengeance du meurtre de mon maître. Vous saviez pourtant, ah vous le saviez trop, combien mon maître était enchaînée à la sienne ! Las, mon noble Pierre de Gaveston, favori ! Ah, misérables assassins, je vous tiens donc en mort. C'est vous qui me l'avez tué, hein ?

KENT. — Frère, c'est dans ton intérêt et celui de ton royaume que nous purgèrent les marches du trône de la présence de ce flatteur !

LE ROI. — Est-ce vous qui venez de parler ? Va-t'en. Tu n'es pas mon frère.

(Exit)

Alors, c'est pour l'amour de moi que vous m'avez arraché de ces misérables ! C'est pour me témoigner ton affection, Warwick, lorsque Pembroke allait m'amener mon bien-aimé Gaveston, de nouveau maître du prisonnier, par un coup de surprise, et tu as tué cras, lui, mon pauvre Pierre, en le frappant au cœur même de ses divinités de la haine, inspirez-moi ! Warwick, puisque tu surpasse ces fauves par ta rage homicide, je planterai aussi ta tête plus haut que leur, sur les créneaux de la Tour !

WARWICK. — Tyran, je me ris de tes menaces et de tes épouvantes. Tu ne peux m'infliger qu'une peine temporelle !

LANCASTRE. — Le pire que nous ayons à craindre de toi, c'est ta mort. Or, mieux vaut mille fois mourir que de vivre dans l'infamie et dans un pareil.

LE ROI. — Mylord de Winchester, à vous d'expédier promptement ces deux orgueilleux rebelles, Warwick et Lancastre ! Bas leur tête sur l'œuvre, Winchester.

WARWICK. — Adieu, terre dérisoire !

LANCASTRE. — Doux Mortimer, adieu !

MORTIMER, le jeune. — Ingrate Angleterre, qui te lais-
amputer de ta noblesse ! Ah, pleure, pleure sur toi !

LE ROI. — Vous autres, conduisez cet audacieux Mortimer.
Veillez à ce qu'il y soit traité selon ses mérites, en attendant que n
imaginé son supplice. Et quant aux autres, qu'on en finisse prompt
Allez !

MORTIMER, le jeune. — Quoi, Mortimer, sera-t-il dit
murailles revêches enfermeront ton âme aspirant à monter au ciel
Édouard, toi l'opprobre de l'Angleterre, ne te flatte pas encore
réduire au néant. L'espoir de Mortimer survit à sa fortune.

(Les BARONS captifs sont em

LE ROI. — A moi les hommages des tambours et les vivats
pettes ! En avant, mes amis. Edouard s'est couronné une seconde
aujourd'hui.

(Exeunt tous, excepté SPENSER, le jeune LEVUNE, et BA

SPENSER, le jeune. — Levune, de la mission de confiance
charge, dépend la tranquillité du royaume d'Edouard. Il s'agit d
en toute hâte en France et de répandre prodigalement l'or parmi l
lers de Charles le Bel, afin que l'aide du roi soit refusée à Is
se flatte de repasser la mer avec des troupes françaises et de faire
fils dans la ligne des révoltés.

LEVUNE. — En effet, tel fut de tout temps le projet des
l'astucieuse reine.

BALDOCK. — Oui, mais les choses n'ont pas tout à fait tou
faction des conspirateurs. Le bourreau est en train de les fru
perspectives de puissance! Pas mal de ces téméraires ont
billot!

LEVUNE. — Comptez sur moi, Mylords, pour que l'or angl
à ce point les courtisans du Valois, que les plaintes de la t
demeureront sans écho et que ses pleurs inonderont vaineme
de France!

SPENSER, le jeune. — A la bonne heure, Levune! Mais ne
Et n'oublie point là-bas de proclamer les victoires et la ju
Edouard!

A Londres. Près de la Tour.

(*En*

Les vents favoriseront ma traversée jusqu'en France! O se
secourables, jusqu'à ce qu'Edmond ait débarqué pour le bien de
Nature, consens à servir en ceci la cause de ma patrie! Un fr
bourreau de ses amis. Aveugle Edouard! Tu m'as donc p
présence? Mais je me rendrai en France, j'y consolerais la rein

l'aiderai de mes conseils et de mon influence pour reconquérir son royaume ! O l'indigne monarque qui fait périr ses peuples de son trône, pour s'abandonner aux cajoleries de ses flatteurs ! je favoriserai ton évasion... O nuit, épais tes voiles, prolonge pour le salut de Mortimer...

(Entre MORTIMER, le jeune,

MORTIMER, le jeune. — Holà ! Qui vive ? Est-ce vous, Mylord ?

KENT. — Moi-même, Mortimer. Le narcotique a-t-il opéré ?

MORTIMER, le jeune. — Comme vous le voyez. Les gardes sont endormis. J'ai pu franchir toutes les portes sans être inquiété. même, ne vous embarquez-vous pas pour la France ?

KENT. — Sur-le-champ, Mylord.

A Paris.

(Entrent la REINE ISABELLE et le PRINCE EDOUARD.)

LA REINE. — Ah ! mon fils, tous nos amis de France nous abandonnent. Les seigneurs nous narguent et le roi nous repousse. Que dois-je décider ?

LE PRINCE. — A retourner en Angleterre, Madame, et à donner

tion au roi, mon père. Et fort de son attachement, je me mo
l'amitié de mon oncle, le roi de France! Je me rendrai bientôt
cœur de mon père. Edouard tiendra plus à moi qu'à tous les S
monde.

LA REINE. — Ah! mon garçon, tu te trompes, du moins en
point. Et pour ce qui me concerne, je ne crois plus qu'on puisse e
réconcilier, ton père et moi... Non, non, trop de circonstances nou
— Inhumain Valois, malheureuse Isabelle. Si la France te rep
quelle plage dirigeras-tu tes pas?

(*Entre SIRE JEAN DE HAINAUT.*)

SIRE JEAN. — Madame, quelles bonnes nouvelles?

LA REINE. — Ah! bon Sire Jean de Hainaut, jamais nouvelles
si décourageantes, au contraire; jamais je ne connus détresse si

SIRE JEAN. — J'ai appris, chère dame, la cruauté du roi. M
découragez pas. Les âmes de forte trempe méprisent le déses
Grâce consent-elle à m'accompagner en Hainaut, et à y attendre
fils, des temps plus favorables? — Que vous en semble, Mylord
vous à suivre vos amis, et à partager leur bonne ou mauvaise fo

LE PRINCE. — Si ce projet sourit à la reine, ma mère, il me
Ni le roi d'Angleterre ni la cour de France ne m'arracheront a
ma mère, jusqu'à ce que je sois assez fort pour rompre une lan
je ferai mordre la poussière au plus orgueilleux de ces Spenser!

SIRE JEAN. — Voilà qui s'appelle parler, Mylord !

LA REINE. — O mon cher petit, que je ressens au plus profond même le mal que l'on te fait ! Mais l'instant d'après, j'exulte à la revanche qui nous attend ! — Allons, bon Sire Jean, nous sommes prêts à nous rendre où tu voudras, le Hainaut fût-il situé aux extrêmes de l'Europe ; montre-nous le chemin. Le marquis est un loyal et courageux valier. Il nous fera un accueil hospitalier, je présume ? — Mais qu'

(*Entrent KENT et MORTIMER, à part.*)

KENT. — Madame, puissiez-vous vivre longtemps et plus heureusement que vos amis d'Angleterre !

LA REINE. — Lord Edmond et lord Mortimer, vivants ! bienvenus en France ! Le bruit de votre trépas avait déjà couru dans tout le royaume ; moins on vous disait très près de la mort.

MORTIMER. — C'est cette dernière version qui était la vraie. Mais Mortimer, réservé pour un meilleur sort, a pu franchir le pas de la Tour, et il vivra pour lever victorieusement votre étendard, Sire Jean.

LE PRINCE. — Sire, dites-vous ! Alors que le roi, mon noble père, est encore en vie ? Non, mylord Mortimer, ce titre n'est pas le mien.

LA REINE. — Et pourquoi pas, mon fils ? Plût à Dieu qu'on ne vous eût jamais autrement. — Mylords, vous saurez sans doute que nos affaires ont échoué ici.

MORTIMER. — Monsieur Le Grand, un de vos meilleurs amis a appris toutes les nouvelles à notre arrivée. Nous savons déjà que les nobles se sont montrés cruels et le roi égoïste. Mais, Madame, découragez pas. Quoiqu'en Angleterre beaucoup de vos amis aient été tels Warwick, Lancastre et d'autres non moins fidèles, il en est assez qui battraient des mains et lanceraient leurs bonnets pour nous voyaient débarquer en nombre et armés pour nous mesurer avec nos ennemis.

KENT. — Surtout si nous nous présentions en pacificateurs réclamant même du roi contre ses indignes favoris, et en invoquant pour leurneur, la paix et la prospérité de l'Angleterre...

MORTIMER. — Mais nous n'arriverons à cette pacification qu'en passant d'abord à la force. Jamais le roi ne consentira de gâter sa couronne en séparant de ses familiers.

SIRE JEAN. — Mylords, puisque ce discourtois monarque refuse d'accorder l'aide de ses armes à cette reine infortunée et sa sœur, rendez-vous avec elle dans le Hainaut. Ne doutez point que nous ne trouvions avant peu les secours nécessaires en hommes et en armes pour tenter à nouveau la fortune des armes. — Eh bien, jeune homme, que penses-tu de notre projet?

LE PRINCE. — Je crois que le roi Edouard l'emportera sur nous.

LA REINE. — Fi, mon fils ! C'est mal à toi de décourager portés pour ta cause.

KENT. — Sire Jean de Hainaut, la sollicitude que vous témoignez pour la malheureuse reine nous rend tous vos humbles et dévoués débi

LA REINE — Bien dit, mon aimable frère. — Puisse le I seconder vos généreux efforts, digne Sire Jean.

MORTIMER. — C'est ce noble seigneur que la providence a pour être le champion et le libérateur de la reine d'Angleterr féaux.

SIRE JEAN. — Trêve de louanges ! Madame, suivez-moi, et Mylords ! Puisse la terre de Hainaut accueillir au plus tôt les pai veraine d'Angleterre.

A Londres. Un appartement dans le palais du

(Entrent le ROI EDOUARD, ARUNDEL, les deux S d'autres.)

LE ROI. — Ainsi, après d'incessantes menaces d'une guerre toire, Edouard d'Angleterre triomphe presque sans coup férir, désormais régner sans contrôle et pour le bien de ses amis. — M cester, savez-vous la nouvelle ?

SPENSER, le jeune. — Quelle nouvelle, Mylord?

LE ROI. — Comment, mon féal, tu l'ignores encore! Il s'est livré à de sanglantes représailles par tout le royaume. — Mylord, vous avez reçu la liste des suppliciés, n'est-ce pas?

ARUNDEL. — Je la tiens du gouverneur même de la Tour.

LE ROI. — Montrez ..., de grâce. (*Il prend la liste.*) Qui parmi ces patients? Veux-tu lire, Spenser.

(*Il passe la liste au jeune SPENSER qui donne lecture de*

Oui-dà! Aboyaient-ils en assez touchant unisson, il y a peine! A présent, sur mon âme, ils n'aboyeront ni ne mordront. Et quelles nouvelles de France? Je gage, Gloucester, que les seigneurs de France sont si friands des livres anglaises que la pauvre Isabelle se livre pour ses intrigues et ses cajoleries. Reste-t-il encore à prendre une décision urgente? A propos, Mylord, a-t-on promis une récompense à Mortimer?

SPENSER, le jeune. — C'est fait, Mylord. S'il se cache en Angleterre, il ne tardera pas à être pris.

LE ROI. — S'il se cache en Angleterre, dis-tu? Spenser, je doigne ma dextre à couper qu'il n'a pas quitté le territoire anglais. Nos capitaines ne l'auraient pas laissé échapper!

(*Entre un ME*

Holà! Quelles nouvelles m'apportes-tu?

LE MESSAGER. — Des lettres et des nouvelles de France, M
Elles sont adressées par Levune à Mylord de Gloucester. (*Il*
lettres à SPENSER.)

LE ROI. — Lis!

SPENSER (*lisant*). — « Mes humbles respects à Votre Honneur
vos instructions j'ai si bien manœuvré auprès du roi et à la cour
que la reine, découragée et rebutée, est partie pour les Flandres.
Jean de Hainaut, frère du marquis. Ils sont accompagnés de lord
et de lord Mortimer ainsi que de plusieurs autres seigneurs et
j'en crois une rumeur très accréditée, ils ont l'intention de tenter
cente en Angleterre et de livrer bataille au roi Édouard avant que
le temps de se préparer. Voilà toutes les nouvelles importantes.

Le serviteur très humble de Votre Seigneurie,

LEVUNE

LE ROI. — Ah, les coquins! Ce Mortimer est donc parvenu à s
Et mon frère Edmond qui se ligue avec lui! Et c'est ce Sire Jean
naut qui conduit l'expédition? Les bienvenus serez-vous, Mad
votre fils! Par la mort-Dieu, l'Angleterre vous prépare une
enthousiaste à vous et à toute votre séquelle. Radieux Phœbus
dans les champs du ciel et toi, Nuit ténébreuse, presse aussi l'all
char de deuil, afin de hâter l'aurore du jour tant désiré où nous
rons ces traîtres en rase campagne! Une seule chose m'afflige, c'es

mon petit garçon sous l'influence de cette catin et de ses galantes amis, en route pour Bristol, où nous nous retrouverons. — Les vents du large, qui protégez leur évasion, déployez le moulinet et ramenez sur ces rivages !

Les environs de Harwich.

(*Entrent la REINE ISABELLE, le PRINCE ÉDOUARD, MORTIMER, le jeune, et SIRE JEAN DE HAINAULT.*)

LA REINE. — Salut à tous, Mylords, amis et compatriotes. — J'ai laissé nos meilleurs amis en Belgique, pour venir guerroyer contre leurs amis sur le sol natal ! Dure fatalité que celle qui fait les membres d'une famille et les enfants du même pays s'entr'égorger dans les tournois ! Mais comment nous soustraire à cette extrémité inéluctable et l'inconduite des rois sont cause de ces désastres ! Et toi, Édouard, le plus coupable de ces souverains indignes ! C'est ta faiblesse qui a mis le pays à la ruine et fais déborder les paisibles rivières de la patrie de tes propres sujets ! Toi qui devais te montrer leur père...

MORTIMER. — Non, Madame, pareilles jérémiades sont de la bouche d'un belligérant. — Mylords, puisque, avec l'assentiment de nos seigneurs, nous avons abordé à ces rives, armés pour soutenir les droits de nos seigneurs...

avant de poursuivre, faisons lui serment d'obéissance et de fidélité ; nous lui rendrons soit l'hommage de nos cœurs et de nos armes ! Puissions-nous voir sur le trône un jeune prince sur le trône, rétablir la reine en la possession de ses biens et dignités, et purger la cour d'Angleterre de ces parasites qui ont compromis l'honneur et la prospérité du royaume. J'ai dit...

SIRE JEAN. — En avant, aux appels allègres des trompettes ; tout le monde s'imaginera que nous venons lui faire la cour.

KENT. — Plût à Dieu qu'il n'eût jamais été flatté davantage !

Près de Bristol.

(Entrent le ROI, BALDOCK et SPENSER, etc.)

SPENSER. — Fuyez, fuyez, Mylord ! Les forces de la reine sont faibles, les nôtres ! Le nombre de ses amis se multiplie ; les vôtres fondent. Dirigeons notre fuite vers l'Irlande pour y aviser...

LE ROI. — Quoi, suis-je né pour fuir honteusement ! Aide-moi à remonter à cheval ! Jetons-nous à la tête de ces troupes et mourons dans un lit de gloire !

BALDOCK. — Oh non, Mylord ! Cette noble résolution est impossible. Fuyons ! Ils nous serrent de près !

(Entre KENT, armé d'une épée et d'une tige.)

KENT. — Il s'est sauvé par ici ; mais je suis arrivé trop tard, mon cœur se navre pour toi ! Mortimer, quelle audace est la tienne de suivre, l'épée à la main, ton souverain, ton roi légitime ! Mais, condamner, Mortimer, toi qui plus dénaturé et plus impie en armes contre ce roi, ton propre frère ? O fais écrouler des chaînes de vengeance sur ma tête maudite, ô toi, Dieu justicier auquel on doit le châtiment de cette rébellion sacrilège ! — Édouard, ce Mortimer est à ta vie ! O fuis-le, fuis sans t'arrêter ! Mais, Edmond, modère ta vanité ! Cache tes sentiments, ou toi aussi tu mourras ! Car Isabelle complotent des meurtres en s'embrassant ; et leurs baisers ont des arrêts de mort ! Et malgré les feux de l'adultère, le misérable aime encore un hypocrite amour pour le roi ! Edmond, hâte-toi de fuir ces sanguinaires et régicides ! Leur amour couve la mort et la trahison. Bristol, car Bristol est infidèle au sang de Longshank ! Prends garde qu'on te trouve seul ; tu leur es déjà suspect et le cruel Mortimer est dans ta pensée !

(*Entrent la REINE ISABELLE, le PRINCE ÉDOUARD, et SIRE JEAN DE HAINAUT.*)

LA REINE. — Le Maître des rois accorda la victoire à ceux qui combattent pour le bon droit et qui craignent sa colère ! Bénis soit le Seigneur et bénis soyez-vous aussi, Mylords, ses archanges saints ! Et avant de poursuivre, mes nobles seigneurs, je veux créer ici un comte, mon aimé fils, Lord gouverneur de ce royaume ; et puisque les destins

son père à la déchéance, décidez à son égard, mes bons seigneurs, votre sagesse estime le plus efficace

KENT. — Madame, vous ne prendrez pas offense de ma question qu'avez-vous décidé, vous-même, au sujet d'Édouard?

LE PRINCE. — Dites-moi, cher oncle, de quel Édouard parlez-vous?

KENT. — De votre père, mon neveu! Je n'ose plus l'appeler roi.

MORTIMER. — Mylord de Kent, à quoi bon ces débats? votre frère ne dépend ni de la reine ni de nous; c'est au roy et au Parlement à disposer de lui. — Ces vellétés de repentir chez le roi ne sont pas à mon goût, Madame, il nous faudra contrôler ses actions et ses discours.

LA REINE. — Mylord, avez-vous fait part de mes intentions au roi de Bristol?

MORTIMER. — Oui, Madame; aussi n'est-il pas probable que les prisonniers parvenus à s'échapper tiennent longtemps la campagne.

LA REINE. — Baldock est avec le Roi! Un digne chevalier a été choisi là, hein, Mylord?

SIRE JEAN. — Les Spenser, père et fils, l'accompagnent aussi.

MORTIMER. — Ils l'escorteront dans l'autre monde.

(*Entrent RICE AP HOWELL avec SPENSER, le vieux, précédés des GARDES.*)

RICE. — Dieu sauve la reine Isabelle et son royal fils ! Madame et les bourgeois de Bristol, en signe d'amour et de loyauté pour le Roi, vous livrent, par mon entremise, ce criminel d'État, Spenser, le luxurieux Hugh Spenser, le mauvais génie de notre Roi.

LA REINE. — Sois le bienvenu, Rice ap Howell, et merci de ton service.

MORTIMER. — Et comptez que nous récompenserons princièrement votre civique sollicitude. Mais où se sont réfugiés le roi et l'autre Spenser ?

RICE. — Le Roi s'est embarqué pour l'Irlande avec Spenser, qui se dit comte de Gloucester et Baldock, ce clerc insinuant et méchant melliflue.

MORTIMER (*à part*). — Que quelque trombe nous les rattrape et les engloutisse dans l'abîme ! — On les rattrapera là-bas, j'en suis sûr.

LE PRINCE. — Ne verrai-je pas encore mon père ?

KENT. — O malheureux Edouard, expulsé des frontières de ton royaume !

SIRE JEAN. — Madame, quelle pensée vous attriste ? Pourquoi êtes-vous si rêveuse ainsi ?

LA REINE. — Je déplore l'infortune de mon époux, mais c'est un témoin que le bien de mon pays m'imposa cette guerre !

MORTIMER. — Madame, cessez de vous mettre à la torture.

a lésé notre pays et lui-même. Il nous faudra réparer de notre part le mal qu'il a fait. En attendant, conduisez ce rebelle au billot et d'ouvrir la marche sanglante. Les autres ne tarderont pas à le suivre.

SPENSER, le vieux. — Rebelle est celui qui combat contre son roi, ce n'est pas ainsi que combattirent ceux qui se firent les vassaux d'Édouard.

MORTIMER. — Tarare! Au billot! Il radote.

(Exeunt avec SPENSER, le vieux.)

Vous, Rice ap Howell, qui occupez un rang notable et possédez une influence dans cette contrée, vous obligerez Sa Majesté la reine en chassant et en expédiant les fuyards de l'armée vaincue. Et Madame, nous prendrons des mesures pour que Baldock, Spenser et ses complices ne survivent pas longtemps à leur déroute.

(L)

TROISIÈME PARTIE

LE MARTYRE D'ÉDOUARD

Le cloître de l'abbaye de Neath.

(Entrent l'ABBÉ, des MOINES, le ROI ÉDOUARD, SPENCER jeune, et BALDOCK (ces trois derniers déguisés.)

L'ABBÉ. — Ne craignez rien, Mylord, n'entretenez aucune inquiétude. Nous serons aussi discrets, aussi vigilants que le comporte votre situation. Celle de ces seigneurs, vos compagnons, victimes de ces temps d'effroi, dans ce lieu d'asile où personne du dehors ne soupçonnera votre présence est, à l'abri de toute invasion.

LE ROI. — J'ai confiance en toi, mon père, car ton visage

loyauté. O ! si toi-même avais été roi, ton cœur ressentirait vivement combien est profonde ma détresse et tu compatirais d'empressement encore à mon état. Ah ! celui-là ne connaîtra l'étendue des infortunes humaines qui ne se réveilla subitement rable et honni, après avoir vécu dans l'opulence, au faîte du pouvoir entouré d'une pompe éblouissante et d'une nuée de courtisans. Venez, et toi, Baldock, asseyez-vous près de moi. C'est le moment de méditer et d'appliquer à notre propre cas ces préceptes de philosophie que j'ai puisés chez Platon et Aristote au temps où tu fréquentais nos universités. Mon père, cette vie contemplative donne un avantage immense même ! O que ne puis-je mener cette existence en toute sérénité ! hélas ! nous sommes poursuivis et traqués comme des bêtes féroces. Ils veulent aux jours de mes amis et à ma couronne. Je t'en supplie, ne nous livre à aucun prix à nos persécuteurs !

PREMIER MOINE. — Que Votre Grâce se rassure. Nul au monde ne connaît votre cachette.

SPENSER. — Nul dans ces environs peut-être. Mais, Mylord, je ne puis dissiper un sinistre pressentiment qui m'étreint le cœur depuis que je suis là-bas, dans la campagne, de cet homme farouche en train de se diriger vers nous et qui nous lança un long regard équivoque et soupçonneux. Depuis cette rencontre que le tocsin sonne et que des appels de guerre troublent le silence de cette contrée ? Soyez sûr que des ennemis nous suivent notre piste et grillent de nous arracher de notre gîte !

BALDOCK. — Nous nous étions embarqués pour l'Irlande où nous aurions trouvé le salut. Pauvres nous, les vents contraires et les tempêtes nous ont jetés sur ce rivage où nous nous consumons d'angoisse à attendre Mortimer et de ses confédérés !

LE ROI. — Mortimer ! Qui parle de Mortimer ! Qui me blesse en prononçant ce nom régicide, Mortimer, le rebelle sanguinaire ! Bon père, permets-moi de me reposer dans votre giron cette tête accablée de funèbres pensées ; puissé-je ne jamais rouvrir ces yeux ; ne jamais relever cette tête d'où ne jamais réveiller ce cœur expirant !

SPENSER. — Revenez à vous, Mylord. — Baldock, cette parole subite ne présage rien de bon. La trahison aurait-elle pénétré dans le cœur de son Dieu !

(*Entrent, armés de houlettes galloises, RICE AP HOUGH et*
LE FAUCHEUR *et* LEICESTER.)

LE FAUCHEUR. — Sur mon salut, voici les hommes que vous m'avez demandés.

RICE. — Silence, maraud ! — Je vous en prie, Mylord, dépêchez-vous d'exécuter l'ordre en due forme nous amène...

LEICESTER. — L'ordre même de la reine, — un ordre inspiré par le ciel, — car la reine n'a rien à refuser au brillant Mortimer. Hélas ! C'est lui, Edouard, qui est assis là-bas ; espérant échapper, invinciblement, à nos mains avides de lui ravir la vie ! Ah ! le poète eut raison de dire

dies vidit veniens superbum, hunc dies vidit fugiens jacentem
cester, ce n'est pas le moment de t'abandonner à la commisération de Spenser et Baldock, quels que soient vos autres titres et qualités, je ne veux de ne pas m'en inquiéter et de vous arrêter pour crime de haute trahison. Inutile de protester ou de nous opposer de la résistance. C'est par l'ordre de la reine Isabelle que je vous arrête. — Mylord, pourquoi vous a-t-elle arrêté ?

LE ROI. — O jour, le tout dernier de ma félicité sur terre, O période culminant de mon infortune ! O mes étoiles de malheur, comment vous êtes-vous jouées cruellement d'un roi ! Leicester, tu viens sous le nom d'Isabelle, m'enlever la vie en m'arrachant mes amis ? Ici, je ne veux pas déchire plutôt cette poitrine pantelante, la mienne, et prendre la rançon pour la rançon de mes aimés !

RICE. — Allons, en route !

SPENSER. — Laisse-nous au moins dire adieu à Sa Grâce.

L'ABBÉ. — Mon cœur se gonfle de pitié à ce spectacle. Comment pouvez-vous être traité de la sorte, pareil traitement !

LE ROI. — Spenser, ah ! mon doux Spenser, nous devons nous séparer ?

SPENSER. — Il le faut, Mylord. C'est la volonté du ciel ja

LE ROI. — Non, c'est la volonté de l'enfer et du cruel M. Leicester. Les dieux secourables n'interviennent point en cette méchante act

BALDOCK. — Mylord, inutile de pleurer et de regimber. Nous affectueusement congé de Votre Grâce. Notre arrêt est prononcé crains, le votre aussi.

LE ROI. — Peut-être nous reverrons-nous au ciel; mais jamais sur terre... Dis-moi, Leicester, que va-t-on faire de nous?

LEICESTER. — Votre Majesté doit se rendre à Killingworth.

LE ROI. — *Doit!* Il y a quelque chose de troublé dans l'air, toutes choses quand les rois *doivent* aller où on le leur commande.

LEICESTER. — Une litière attend, à la porte, le bon plaisir de Votre Grâce. Or, le jour décline. Nous ferons bien de nous hâter.

RICE. — Autant partir à présent que de nuiter ici.

LEICESTER. — Une litière, disais-tu? Étends-moi plutôt sur un lit de deuil, et convoie-moi ainsi aux portes de l'enfer; que les cloches de ton sonnent mon glas funèbre et que les furies hurlent à ma mort sur les rivages de Caron, — car Édouard n'avait plus d'autres amis que moi et ceux-ci vont mourir sous la hache d'un tyran.

RICE. — Venez-vous, Mylord? Ne vous inquiétez plus de ces menaces. Nous veillerons à ce qu'ils soient raccourcis de la tête.

LE ROI. — Ce qui était écrit va s'accomplir. Il nous faut nous séparer. Doux Spenser, gentil Baldock, il nous faut nous séparer. Loin d'ici.

vêtements d'emprunt. Privé de mes amis je me dépouille de tout mon corps n'est plus qu'un odieux déguisement ! (*Il se déguise.*) Adieu, mon père ! Leicester, c'est toi qui me commandes ces ordres. Adieu, mes aimés, adieu ma propre vie !

(*Exeunt le ROI et LE FAUCHEUR.*)

SPENSER. — O est-il parti ? Le noble Edouard est-il parti pour ne plus jamais nous revoir ? Eclate en poussière, fallacieuse lumière ! La lumière abandonne les constellations ! La terre retourne au néant ! parti, mon souverain ; parti, parti, sans espoir de retour !...

BALDOCK. — Spenser, déjà nos âmes naviguent à la recherche de sommes privées du soleil de notre vie terrestre. Appareillons-nous à la nouvelle, ô mon frère ! Lève les mains, les yeux et le cœur vers l'Eternel ; et n'abandonne pas ta gracieuse contenance au moment de ta dette à la nature. La morale de notre destin se résume en deux mots : Tous nous ne vivons que pour mourir, mon doux Spenser ; tous nous mourir, mon Spenser, et tous s'élèvent pour tomber !

RICE. — Allons, allons, rengainez ces sermons jusqu'au moment où nous toucherons à l'endroit fatidique. Vous et ceux de votre trempe ne pouvez vanter d'avoir fait de joli ouvrage en Angleterre. Quand voudrez-vous vous en voudront se mettre en route ?

LE FAUCHEUR. — Votre seigneurie ne m'oubliera pas ?

RICE. — Ne pas t'oublier, maraud! Quoi encore? Tu m'accor
à la ville. (L

Une salle du Château de Killingworth.

(*Entrent le ROI, LEICESTER, l'EVÊQUE DE WINCH
TRUSSEL.*)

LEICESTER. — Consolez-vous, mon cher seigneur; cessez
ainsi. Imaginez que votre cour est établie pour un temps au c
Killingworth et que vous y résidez pour votre agrément et non
trainte.

LE ROI. — Leicester, si de douces paroles pouvaient me conso
longtemps tes discours eussent allégé mes souffrances, car tu t'e
montré affectueux et pitoyable. Si les chagrins des simples r
calment promptement, il n'en est point ainsi de l'affliction des r
la forêt le cerf atteint par le chasseur a vite fait de paître une herb
trise sa blessure. Mais si la chair du lion impérial a été entamée, il
la déchirer et de la réduire en lambeaux à l'aide de ses griffes formi
afin d'épargner à son sang illustre la honte d'abreuver le sol ign
traîne jusqu'au faite orageux de la montagne où il retient son dern
pour ne l'exhaler qu'avec la foudre. Roi, j'agonise comme les lion
l'ambitieux Mortimer et ma reine dénaturée, la perfide Isabelle,

de ravalier mon âme indomptable en m'enfermant dans une âme saturée de leur haine n'en devient que plus légère. Sur l'orgueil et du mépris je prends mon essor vers le ciel pour porter le couple adultère au tribunal des dieux, mais je me ravise en songeant que je suis roi et je ne veux plus charger du soin de ma veuve aucune autre puissance que la mienne. Hélas! Et pourtant, que me reste-t-il de roi dépourvu de son royaume! Il ne représente qu'un nuage sans rayons du soleil! Mes nobles gouvernent à ma place; je porte le nom de roi, je ceins encore la couronne; mais je suis soumis à la volonté de Mortimer et de ma reine lascive dont l'adultère profane me déshonore. Ils me relèguent ici dans cet antre de tribulation, où la douleur est vigilante geôlière et où le deuil me chante ses lugubres berceuses. Dites-moi, me faut-il sérieusement résigner ma couronne pour la donner à Mortimer, l'usurpateur?

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Votre Grâce se trompe; c'est moi qui suis le plus aimé de l'Angleterre et en faveur du prince Edouard que nous devons porter cette couronne.

LE ROI. — Non, c'est pour Mortimer; non pas pour moi. Celui-ci est un agneau circonvenu par les loups qui guettent le moment de le dévorer. Mais si l'exécrable Mortimer s'empare de cette couronne, que le ciel qu'elle se change en un nimbe de feu dévorant, ou qu'elle soit le front de Tisiphon, elle ne représente plus sur sa tête qu'une multitude de serpents venimeux. Mort l'usurpateur, peut-être l'Angleterre re-

sur le trône le fils de son roi légitime et le nom d'Edouard sur l'Edouard qui va mourir.

LEICESTER. — Mylord, pourquoi vous répandre en ces superflues ! Les barons exigent une réponse. Abandonnez-vous la

LE ROI. — Ah Leicester, considère combien il m'est pénible de séparer sans motif de ma couronne et de mon royaume ! Tu veux que j'éteigne au profit de l'usurpateur ce droit divin qui me dispense son lumineux prestige ! Ah tu ne sais en quelles affaires mon âme ! Mais depuis longtemps les cieux ont effacé de mon front le mystérieux qui me désignait pour commander aux hommes ! Sa couronne ne représente qu'une vaine parure. — Tiens, prends cette couronne ; avec la vie d'Edouard. (*Il ôte la couronne.*) Tu ne peux et ne peuvent régner simultanément en Angleterre. Mais arrête, un moment que je sois encore roi jusqu'au soir. Laisse-moi contempler la couronne étincelante ! Accorde cette dernière fête à mes yeux, ce dernier rayon à ma tête... Prolonge ta carrière, ô celeste soleil ; empêche qu'on ne possède cette contrée ; arrêtez-vous, horloges des cieux ; temps de vous reposer, afin qu'Edouard demeure encore le roi de l'Angleterre ! Mais l'éclat du jour s'évanouit rapidement et m'avertit de dois déposer ma précieuse couronne ! Créatures inhumaines, aux mamelles des tigres, pourquoi aspirez-vous à la chute de votre roi ? Pourquoi convoitez-vous mon diadème et ma vie innocente ? monstres, voyez ! Je porterai de nouveau ma couronne ! (*Il*

couronne sur sa tête.) Quoi, ne craignez vous pas la fureur d'Edouard ?
O déplorable Edouard, ils se moquent bien de toi ; tu as beau s'en
n'y prennent garde et ne songent qu'à servir un maître nouveau
cause mon martyre et je ne trouve de soulagement à cette terrible
sentant encore la couronne sur ma tête. O laissez-moi la porter
temps encore.

TRUSSEL. — Mylord, le Parlement exige une prompte réponse
nous donc, voulez-vous abdiquer, oui ou non ?

LE ROI (*en rage*). — Je n'abdiquerai pas. Je veux rester roi
vivrai. Traître, videz la place ; joignez-vous à ces Mortimer ; élisez
veau monarque, intronisez-le, conspirez contre moi ; faites mourir
voulez, leur sang et le votre scellera ces trahisons.

L'EVÊQUE DE WINCHESTER. — Nous rapporterons ce message
adieu.

(Il s'éloigne avec T)

LEICESTER. — Rappelez-les, Mylord, et parlez leur en bon sens
s'éloignent, le prince, votre fils, perdra ses droits.

LE ROI. — Eh bien, rappelle-les toi-même ; je n'ai pas le temps
parler.

LEICESTER. — Mylord, le roi est prêt à abdiquer.

L'EVÊQUE. — S'il n'abdique ; qu'il choisisse une autre issue.

LE ROI. — O s'il me restait une autre alternative! Mais la terre conspirent pour me rendre misérable. Voilà, recevez cette couronne de mes mains. Que dis-je? De mes mains? Non, les innocentes ne sont pas coupables d'un crime si noir. Que celui des vôtres, qui est le coupable de mon sang et qui prétend à la gloire du régicide, s'en empare. Ne pouvez-vous être émus, à présent? Vous me prenez en pitié. Appelez alors Mortimer. (Isabelle dont les yeux de métal fondu lanceront des flammes et qui ne cessera de verser des larmes. Mais non, plutôt que de les voir, voici, prenez la couronne *leur donne la couronne.*) — Et à présent, doux roi des cieux, insensible au mépris de cette pompe transitoire et accueille-moi pour l'éternité au ciel! Viens, mort, et, de tes doigts, ferme mes yeux, ou si je vis, pour m'oublier moi-même!

L'EVÊQUE. — Mylord!...

LE ROI. — Ne m'appellez plus ainsi; arrière, hors de ma vue, donnez-moi! La douleur me rend fou! Une grâce seulement: point que ce Mortimer se charge de mon fils. Il y a plus de sécurité dans les griffes des tigres que dans les caresses de cet homme. Et portez-moi la reine, mouillé de mes pleurs et étanché ensuite à mes sanglots. (Il *remet un mouchoir.*) Si la vue de cet objet ne l'émeut point, rendez-moi pour le tremper dans mon sang. Recommandez-moi au ciel pour mon fils, et conseillez-lui de mieux gouverner que je ne l'ai fait. Pourtant, comment ai-je péché, si ce n'est par trop de tendresse!

TRUSSEL. — Ainsi, nous prenons humblement congé de vous.

LE ROI. — Adieu...

*(Exeunt l'ÉVÊQUE DE WINCHESTER et TRUSSARDI
couronne.)*

La prochaine nouvelle qu'ils m'apporteront sera celle de
celle-ci sera la bienvenue.

LEICESTER. — Un autre messenger ! Serait-ce déjà ce qu'il
(Entre BERKELEY, qui remet un papier à LEICESTER.)

LE ROI. — La nouvelle de ma délivrance par la mort. Voyez
le, frappe, voici ma poitrine, loge ton message dans ma chair.

BERKELEY. — Fi, Mylord ! Comment pouvez-vous attribuer
une mort si abominable à un gentilhomme ? Berkeley mourrait
pour vous servir et vous défendre contre vos ennemis.

LEICESTER. — Mylord, le conseil de la reine m'ordonne
de remplir ma charge.

LE ROI. — Et qui me gardera à présent ? Vous, Mylord ?

BERKELEY. — En effet, mon très généreux seigneur, tel est
mon devoir.

LE ROI *(prenant le papier)*. — L'ordre de Mortimer dont
je suis l'auteur. Ah ! laissez-moi déchirer au moins le nom de celui qui m'a
percé le cœur ! *(Il déchire le papier.)* Cette vengeance puérile m'a
soulagé l'âme. Puissent, un jour, ses membres être arrachés
de lambeaux de papier. Exauce ce vœu, o maître immortel !

BERKELEY. — Plaise à Votre Grâce de m'accompagner sur Berkeley.

LE ROI. — Partout où vous voudrez. Tous les endroits sur chaque terre convient à une sépulture.

LEICESTER. — O, Mylord, traitez-le avec autant de bonté qu'il vous plaira.

BERKELEY. -- Que mon âme soit traitée dans l'éternité comme on traiterait sur la terre!

LE ROI. — Mes geôliers avaient pris pitié de moi! Et voilà pourquoi je me transfère ailleurs.

BERKELEY. — Votre Grâce ne croit pas que Berkeley soit crucifié pas?

LE ROI. — Je n'en sais rien. Je suis certain d'une chose : la mort termine tous les maux et je ne puis mourir qu'une fois. — Leicester!

LEICESTER. — Pas encore, Mylord. Je vous donnerai la comédie.

A Londres. — Un appartement dans le palais

(Entrent la REINE ISABELLE et MORTIMER)

MORTIMER. — Gracieuse Isabelle, vos désirs se sont accomplis. Les impudents corrupteurs du faible roi ont payé leur tribut au

patibulaires. Lui-même est en captivité. Laissez-vous guider, nous gouvernerons ce royaume. Dans tous les cas, bannissez l'enfantine. Nous nous trouvons dans la situation de deux chiens qui tiennent un vieux loup vivant par les oreilles. Tenons-le ferme, s'il échappait il nous mordrait d'autant plus cruellement qu'il a été rudement malmené par nous. Pour ce motif aussi, Madame, que votre fils soit couronné le plus tôt possible et que je lui sois nommé comme tuteur. Revêtus de la sanction royale, nos décrets acquiescent d'importance encore.

LA REINE. — Mon cher Mortimer, la vie entière d'Isabelle t'a servi de l'ardeur de son amour. Et puisque tu travailles à assurer l'avenir de mon père de mon fils bien-aimé, libre à toi de prendre contre lui les mesures que tu jugeras opportunes; d'avance je souscris à tes décisions, tu décideras à son égard.

MORTIMER. — En tout premier lieu je voudrais le savoir fait, le reste ira tout seul.

(Entre un M)

Des lettres! D'où cela?

LE MESSAGER. — De Killingworth, Mylord!

LA REINE. — Comment se porte le roi mon époux?

LE MESSAGER. — Au physique il se porte assez bien, mais il est très affecté.

LA REINE. — Hélas, pauvre âme! Que je voudrais lui rendre son
tempérament.

(Entre l'ÉVÊQUE DE WINCHESTER avec la comtesse.)

Ah, merci, mon Winchester. — L'ami, tu peux te retirer.

(Exit le MORTIMER.)

L'ÉVÊQUE. — Le roi a volontairement résigné la couronne.

LA REINE. — L'excellente nouvelle! Qu'on mande ici le prince.

L'ÉVÊQUE. — Lord Berkeley a pris la charge de Leicester et
a quitté Killingworth. Nous avons entendu parler d'un complot qui
avait pour objet de faire élargir Edmond pour mettre son frère en liberté. Et comme Lord Berkeley
montre aussi compatissant à l'égard du prisonnier que son prédécesseur,

LA REINE. — Nous lui donnerons un nouveau gardien...

L'ÉVÊQUE. — C'est ce que je me serais permis de vous conseiller.

MORTIMER. — A présent, qu'on nous laisse seuls. Voici le seigneur.

(Exit l'ÉVÊQUE DE WINCHESTER.)

Holà! Qu'on m'envoie Gurney et Matrevis. *(Aux gardes, de la
chambre.)* Il nous faut parer la menace de ce téméraire comte de
Berkeley en enlevant la garde du roi à Berkeley et en changeant encore le
gardien de la prison. Cette fois tous, sauf nous, ignoreront l'endroit où il sera
enfermé.

LA REINE. — Mais, Mortimer, tant qu'il vivra il n'existera pas
de tranquillité pour nous ou pour mon fils!

MORTIMER. — Décide. Voulons-nous l'expédier sans retard qu'il meure...

LA REINE. — J'y consens, pourvu que ce ne soit point par

(Entrent MATREVIS et

MORTIMER. — Motus ! — Matrevis, mets-toi là ; écris dix lettres en mon nom au seigneur Berkeley, pour l'inviter à venir au roi, à toi et à Gurney. Lorsque tu auras écrit cette lettre, je la

MATREVIS. — A vos ordres, Mylord ! *(Il écrit.)*

MORTIMER. — Gurney !

GURNEY. — Mylord ?

MORTIMER. — Si tu comptes t'élever par la protection qui fait tourner actuellement la roue de la Fortune à son gré, les moyens en ton pouvoir pour réduire ton prisonnier au point où lui accorde jamais ni une bonne parole ni même un regard de

GURNEY. — Je vous le promets, Mylord.

MORTIMER. — Nous avons appris que le comte de Kent a fait un coup de main pour mettre son frère en liberté. Afin de prévenir toute tentative, voici par quoi vous commencerez : Tous deux allez pendant la nuit à Berkeley et conduisez-le par petites étapes jusqu'à Gurney, puis ramenez-le de la même façon à Berkeley. En rou

tourmenter, parlez lui d'un ton rogue ; sous aucun prétexte ne touchez
passant le console, et s'il se prenait à verser des pleurs, maltraitez
lui arracher des larmes encore plus abondantes.

MATREVIS. — Comptez sur nous, Mylord, nous ferons ainsi
l'ordonnez.

MORTIMER. — Et maintenant, en route ! Brûlez les postes !

LA REINE. — A qui est destinée cette lettre ? A mon seigneur ?
Recommandez-moi respectueusement au souvenir de Sa Majesté
lui que je remue ciel et terre pour obtenir la fin de ses peines
mettre en liberté. Et présentez lui cette bague en témoignage
amour. (*Elle remet une bague à Matrevis.*)

MATREVIS. — Il sera fait comme vous le désirez, Madame.

(*Exit avec GU*)

MORTIMER. — Délicieux ! Admirable ! Continuez à jouer cette
gracieuse reine. — Voici le jeune prince avec le comte de Kent.

LA REINE. — Le vieux lui chuchote quelque chose à l'oreille.

MORTIMER. — S'il exerce quelque influence sur le prince, a
nous à voir crouler tous nos complots et nos projets.

LA REINE. — Patience ! Traitez amicalement Edmond, c
était toujours dans nos bonnes grâces.

(*Entrent le PRINCE EDOUARD et KENT qui lui*)

MORTIMER. — Comment se porte notre honorable lord c

KENT. — On ne peut mieux, excellent Mortimer. — Et jouit-elle d'une bonne santé?

LA REINE. — Elle serait meilleure encore si mon époux était délivré.

KENT. — J'ai appris récemment qu'il avait abdicqué.

LA REINE ISABELLE. — Tant pis!

MORTIMER. — Vous m'en voyez tout désolé aussi.

KENT. — Ah, les fourbes, comme ils savent dissimuler!

LA REINE. — Approche, mon doux enfant, j'ai à te parler

MORTIMER. — En votre qualité d'oncle et de plus proche prince, c'est à vous que revient sa tutelle.

KENT. — Ce n'est pas à moi de protéger le prince; c'est à c donné le jour; je veux parler de la reine.

LE PRINCE. — Mère, engage-moi à ne pas porter la couronne; mon père reste roi. Je suis trop jeune pour régner.

LA REINE. — Il le faut pourtant, mon fils. Puisque tel e Sa Majesté.

LE PRINCE. — Permettez-moi d'abord de voir mon père. J'aurai la couronne ensuite.

KENT. — Voilà une excellente idée, mon neveu.

LA REINE. — Vous savez que c'est impossible, mon frère.

LE PRINCE. — Pourquoi? Mon père serait-il mort?

LA REINE. — Non! Plaise au ciel!

KENT. — Combien je voudrais que ces paroles vous sortissent de la bouche.

MORTIMER. — Oublieux Edmond, comment peux-tu t'intercéder en sa faveur, toi qui fus cause de son emprisonnement.

KENT. — Raison de plus pour réparer mes torts aujourd'hui.

MORTIMER (*à part à ISABELLE*). — Je vous le répète, nous ne pouvons tolérer que ce faux chien soit attaché à la personne du prince. — Il a trahi le roi son frère; ne vous fiez donc pas à lui.

LE PRINCE. — Mais il se repent de sa trahison et il en éprouve de grands remords à présent.

LA REINE. — Venez, mon fils, avec ce gentil seigneur et avec ce gentil chevalier.

LE PRINCE. — Volontiers avec vous, mais non avec Mortimer.

MORTIMER. — Eh quoi, petiot, on boude Mortimer à présent? En ce cas, je t'emporterai de force.

LE PRINCE. — Au secours, mon oncle Kent ! Mortimer m

LA REINE. — Edmond, n'essaie pas de nous disputer l
sommes ses amis. Isabelle a le pas sur le comte de Kent.

KENT. — Sœur, Edouard est mon pupille ; lâchez-le.

LA REINE. — Edouard est mon fils et je le garderai.

KENT. — Mortimer apprendra ce qu'il en coûte de m'offen
je cours au château de Killingworth et je libère le pauvre E
géôliers pour me venger de Mortimer et de toi.

*(Exeunt d'un côté la REINE ISABELLE, le PRINCE
et MORTIMER, le jeune ; de l'autre, KENT.)*

Devant le château de Killingworth.

*(Entrent MATREVIS, GURNEY et des SOLDATS an
EDOUARD.)*

MATREVIS. — Ne soyez point si morose, Mylord, nous
amis. La souffrance n'est-elle pas le lot commun à tous les hon
venez ; tout retard peut nous coûter la vie.

LE ROI. — Amis, où l'infortuné Edouard doit-il aller ? L
timer ne lui accordera-t-il aucun repos ? Me fera-t-il longtem

comme l'oiseau nocturne en horreur à toute la gent ailée? Quand aura-t-elle désarmé? Quand son cœur sera-t-il suffisamment repu? S'il a soif du mien, déchirez sur-le-champ cette poitrine et donnez-moi votre cœur, à Isabelle et à lui; c'est l'objet qu'ils convoitent le plus avidement.

GURNEY. — Pas le moins du monde, mon maître. La reine a donné ordre, au contraire, de veiller sur votre sécurité. Votre état et vos révoltes ne tendent qu'à augmenter vos souffrances.

LE ROI. — C'est ce traitement qui augmente ma souffrance. Comment ma détresse se prolongera-t-elle encore si tous mes sens sont outragés et ma vie souillée d'ordure? Edouard d'Angleterre a été jeté au fond d'une tour où il agonise de faim et d'inanition. Mon régime de chaque jour consiste en de continuelles douleurs qui menacent de briser les parois de mon cœur. Ainsi agonise le roi sans que nul ne songe à le délivrer; ainsi il lui faudra mourir, quoi qu'il arrive, et ce coup l'auraient pris en pitié! O de l'eau, mes bons amis, de l'eau pour éteindre ma soif et pour débarrasser mon corps de ces excréments qui me corrompent!

MATREVIS. — Voici de l'eau de l'égout, réservée à votre usage; que nous remplissons l'office de barbiers...

LE ROI. — Traîtres, laissez-moi! Vous voulez donc m'empoisonner et asphyxier votre souverain dans de la bourbe!

GURNEY. — Non, nous voulons simplement vous laver le visage.

votre barbe, pour vous rendre méconnaissable et empêcher
délivre en route...

MATREVIS. — A quoi bon regimber ? Vous vous débatter

LE ROI. — Hélas, j'en conviens, un roitelet résisterait to
ment à un lion...

(Ils le barbouillent de vase et lui rase

Puissances immortelles qui savez les tortures qui accabl
âme en détresse, ô dirigez la foudre de vos regards sur ces
lèges ! Voyez comme ils outragent leur seigneur et son
d'Angleterre ! O Gaveston, c'est pour toi que j'endure ce
n'avez-vous pas été tués pour moi, toi et les deux Spense
votre salut, me voici prêt à subir mille tourments encore ! O
aimés, quel que soit votre séjour, accueillez auprès de vo
aimante et fidèle ! Laissez-moi les rejoindre ! Faites diligence
veux mourir pour eux et les racheter !

MATREVIS. — Rien ne s'opposera bientôt à votre ré
allons, en route ! A présent, éteignez les torches. Il nous f
Killingworth à la faveur de l'obscurité.

GURNEY. — Alerte ! Qui vient là ?

(E

MATREVIS. — Assurez-vous bien du roi. C'est le comte d

LE ROI. — A moi, mon bon frère! Au secours!

MATREVIS. — Séparez-les! Poussez vivement le roi dans le château!

KENT. — Soldats, laissez-moi seulement lui dire un mot.

GURNEY. — Le comte est un rebelle. Emparez-vous de lui!

KENT. — Déposez les armes, traîtres, et rendez-vous au roi!

MATREVIS. — Edmond, rends-toi toi-même, ou tu mourras.

KENT. — Vils coquins! Quoi, vous osez mettre la main sur moi!

GURNEY. — Attachez-lui les mains et les pieds, et conduisez-le à la cour.

KENT. — Où est la cour sinon ici! Car ici est le roi! Je veux aller à la cour. Pourquoi m'en empêcher?

MATREVIS. — La cour est où se trouve lord Mortimer. C'est là que se rendra Votre Honneur. Donc, adieu!

(Exeunt MATREVIS et GURNEY avec le ROI ÉDOUARD.)

KENT. — Le misérable pays où les seigneurs tiennent cour et où les rois sont emprisonnés!

PREMIER SOLDAT. — Qu'attendons-nous encore? En route à la cour!

KENT. — Peuh! Conduisez-moi où vous voudrez, fût-ce mort, puisque je n'ai pu délivrer mon frère!

Un appartement dans le palais royal.

(Entre MORTIMER)

MORTIMER. — Le roi doit mourir ou Mortimer tomber; l'un ou l'autre des deux commencent à compatir à son sort... L'instrument d'Edouard pouvant être certain d'expier son crime, lorsqu'il aura atteint sa majorité, il nous faudra donc faire la chose le plus possible. Cette lettre, rédigée par un mien ami, contient un arrêt de mort et l'ordre de le sauver. Tout dépend de la façon dont on ponctuera les termes ou dont on ponctuera ceux-ci. (*Il lit.*) *Edwardum occidere nolite timere, bonum est.* Ce qui veut dire : *Ne craignez pas de tuer le Roi, il est bon qu'il meure.* Tandis que si vous lisez la chose ainsi : *occidere nolite, timere bonum est,* elle signifie au contraire : *le Roi, il est bon de craindre le pire.* Grâce à cette équivoque, on découvre que le roi a été assassiné, Matrevis et les autres sont à répondre de ce crime; moi qui l'ordonnai, je ne serai pas inquiété du monde. Ah, dans la chambre voisine est enfermé le messager qui a apporté cette lettre et qui se chargera de la besogne... De plus, un

adopté par Matrevis et moi, et que ce messenger porte sur lui, le v
mort aussitôt qu'il aura expédié le roi. — Lightborn, montre-toi!

(*Entre LIGHTBORN*)

Eh bien, est on toujours aussi résolu qu'au premier moment ?

LIGHTBORN. — Pourquoi pas, Mylord ! Plus résolu encore si

MORTIMER. — Et as-tu déjà combiné tes moyens d'exécution ?

LIGHTBORN. — Parfaitement. Personne ne pourra même dire q
il aura été escoffié.

MORTIMER. — Mais, crois-moi, Lightborn, tu te sentiras flé
vue.

LIGHTBORN. — Fléchir ! Quelle plaisanterie ! Ce que je suis

MORTIMER. — Eh bien, sois hardi et discret !

LIGHTBORN. — Inutile de me faire ces recommandations. Ce
mon début dans l'art d'expédier un homme. A Naples j'appris à en
ner les fleurs, à étouffer un gêneur sous un mouchoir de batiste, à l
le poumon au moyen d'une pointe d'aiguille. J'en ai supprimé d'aut
dant qu'ils dormaient, en leur insufflant dans l'oreille un peu d
lénifère à travers un tuyau de plume. Ou bien je leur ouvrais la bo
je leur faisais ingurgiter une dose de vif-argent. Mais j'ai enco
mieux que cela.

MORTIMER. — Et quoi donc ?

LIGHTBORN. — Non, vous m'excuserez, mais ceci est m
divulgue pas mes recettes à tout le monde.

MORTIMER. — Peu m'importe comment la chose est ex
qu'elle ne laisse point de traces. Tu remettras ceci à Gurn
(*Il lui remet la lettre.*) A chaque distance de dix milles t
cheval. Tiens, prends encore ceci. (*Il lui donne une bourse.*
me reverras plus !

LIGHTBORN. — Non ?

MORTIMER. — Non ; à moins que tu ne m'apportes la
mort d'Edouard.

LIGHTBORN. — En ce cas je serai promptement de
Mylord.

MORTIMER. — Je gouverne le prince ; je commande à la
gneurs les plus hautains me saluent au passage en se co
terre. Je détiens le sceau du royaume ; c'est moi qui punis
je fais tout ce que je veux. On me craint plus qu'on ne m'air
me craigne et que toute la cour pâlisse au seul froncement
Je couve le prince sous des regards terribles, des regards de
conien, qui sont comme autant de fessées pour un écolier. L
m'ont chargé de la tutelle du jeune roi ; ils m'ont supplié en
ter ce que je convoitais du fond de l'âme. Affectant un ma

austère, un peu la mine d'un moine hypocrite, à la table du
commençai par me récuser en prétextant de mon ignorance. Je b
quelques bribes de latin telles que *onus quam gravissimum* ; jusq
mes amis m'interrompirent par des *suscepi* et des *provinciam*, et
lence à ma modestie, si bien que je finis par céder. Et me voilà
verneur, protecteur du jeune prince ; autant dire le maître ab
reine et Mortimer gouverneront le royaume et le roi. Personne
gouvernera, nous ! Ah ! je proscrireai mes ennemis, j'élèverai mes
et qui s'avisera seulement de contrôler la moindre de mes volont
sum quam uri possit fortuna nocere. Il est arrivé enfin, le gran
couronnement, ce couronnement décidé par la reine et surtout p

(*Trompettes au c*

Les trompettes sonnent. C'est le moment de prendre ma place

La salle du Trône.

(*Entrent le ROI ÉDOUARD III, la REINE ISABELLE,
MER, l'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY, le CHAMP
NOBLES.*)

L'ARCHEVÊQUE. — Vive le roi Edouard, par la grâce de
d'Angleterre et maître de l'Irlande.

LE CHAMPION. — Si quelque chrétien, païen, turc ou ju

d'affirmer qu'Edouard n'est pas le roi légitime, et de soutenir l'épée, je suis le champion prêt à le combattre !

MORTIMER. — Nul ne se présente ; sonnez, trompettes.

LE ROI EDOUARD III. — Champion, voici pour toi ! (*Il sort de sa bourse*)

LA REINE. — Lord Mortimer, prenez-le sous votre protection

(*Entrent des SOLDATS avec KENT*)

MORTIMER. — Mais quel traître nous amène-t-on là, escadrons et d'épées nues ?

PREMIER SOLDAT. — Edmond, comte de Kent.

EDOUARD III. — Son crime ?

PREMIER SOLDAT. — Il a voulu arracher de nos mains le prince que nous transportions à Killingworth.

MORTIMER. — Parlez, Edmond ? Est-il vrai que vous avez voulu le délivrer ?

KENT. — Rien n'est plus vrai, Mortimer. N'est-il pas nous-mêmes obliges ce prince à ceindre la couronne !

MORTIMER. — Qu'on lui coupe la tête ! Il sera jugé par un tribunal martial.

KENT. — Me couper la tête, à moi, vil félon ! Je t'en mets bien

EDOUARD III. — Mylord, il est mon oncle et il vivra.

MORTIMER. — Mylord, il est votre ennemi et il mourra.

KENT. — Arrière, vilains !

EDOUARD III. — Chère mère, si je n'ai pas le droit de lui pa
suppliez Mylord Protecteur d'épargner sa vie.

LA REINE. — Calmez-vous, mon fils. Je n'ose point parler.

EDOUARD III. — Moi non plus ; et pourtant il me semble que j
commander. Je veux tout au moins intercéder en sa faveur.
accordez la vie à mon oncle et je vous en récompenserai jusqu'à m
nier jour.

MORTIMER. — J'agis pour le bien du royaume et celui de
Majesté. Combien de fois devrai-je vous répéter de l'emmener ?

KENT. — Es-tu donc le roi ? Me faudra-t-il mourir à ton com
ment ?

MORTIMER. — A notre commandement. Encore une fois, emm

KENT. — Un moment. Laissez-moi prononcer une parole en
bien mon frère ou bien son fils est le roi. Or, aucun des deux n'e
du sang d'Edmond. Pourquoi me conduire au supplice alors ?

(Les SOLDATS entraînent KENT pour le déca

EDOUARD III. — Quelle sécurité trouverai-je auprès de lui est massacré ainsi par ses ordres!

LA REINE. — Ne crains rien, cher enfant, je te protègerai de mes ennemis. Si Edmond avait vécu, il aurait conspiré contre tes jours, mon fils, nous ferons un tour de parc à cheval!

EDOUARD III. — Et mon oncle Edmond nous accompagnera-t-il?

LA REINE. — C'est un traître. Ne songe plus à lui. Viens.

Une salle dans le château de Berkeley.

(*Entrent MATREVIS et GURNEY.*)

MATREVIS. — Gurney, je ne comprends point comment tu es encore succombé, plongé qu'il est dans une basse-fosse où se trouvent les cloaques du château. Les exhalaisons qui s'en dégagent pourraient suffiraient pour empoisonner l'homme le mieux trempé! Et comment un être élevé si délicatement, parvient à respirer dans ce poison?

GURNEY. — Tu m'en vois aussi surpris que toi-même, M. Matrevis. Ce soir, en entr'ouvrant seulement la porte de son cachot, pour respirer un peu d'air, je pensai suffoquer à cause de la peste qui s'en échappait.

MATREVIS. — Puisque son corps offre une résistance inaccoutumée,

vexations que nous ne cessons de lui infliger, essayons à nouveau d'entamer le moral.

GURNEY. — Ordonne de l'extraire quelque temps de sa fosse, j'en vais l'entreprendre.

MATREVIS. — Mais, attends ; qui vient là ?

(*Entre LIGHTBORN*)

LIGHTBORN. — Mylord Protecteur vous salue... (*Il leur présente une lettre*)

GURNEY. — Que signifie ceci ? Je ne sais quelle interprétation donner à ces lignes.

MATREVIS. — C'est à dessein sans doute qu'il y a mis cette épigramme :
Edwardum occidere nolite timere.

Toutefois, c'est bien à ce sens là que je m'arrêterai.

LIGHTBORN. — Connaissez-vous ce gage ? Il me faut le roi. (*Il présente le gage.*)

MATREVIS. — Oui, je le connais. Un instant. Vous l'aurez bientôt. — Ce drôle nous est envoyé pour occire le roi.

GURNEY. — Je m'en doutais.

MATREVIS. — Et le meurtre accompli, voici quel sera son sort : *Pereat iste!* Il n'y a donc qu'à lui livrer le roi. — Voici les clefs du cachot. L'étang est près d'ici. Faites comme mylord vous l'a ordonné.

LIGHTBORN. — Je sais ce que j'ai à faire. Laissez moi seul, ne vous éloignez pas trop. J'aurai besoin de votre aide. Ah, c'est un feu dans la chambre voisine. Il me faudra aussi une broche, ça fera rougir...

MATREVIS. — A vos ordres...

GURNEY. — Auriez-vous encore besoin d'autre chose?

LIGHTBORN. — Peut-être bien. Ah ! une table et un lit de bois.

GURNEY. — C'est là tout ?

LIGHTBORN. — Oui, oui. Ainsi, vous m'apporterez ces choses, j'appellerai.

MATREVIS. — Comptez sur nous.

GURNEY. — Voici de la lumière pour descendre dans le donjon.
(Il donne la lanterne à LIGHTBORN. Exit avec MATREVIS.)

Une basse fosse dans laquelle est emprisonné LIGHTBORN.

LIGHTBORN. — A l'œuvre ! Jamais mortel n'aura été dépêché plus promptement que le sera cet excellent roi. Pouah ! Un endroit peu agréable, mais ça me lève le cœur.

LE ROI ÉDOUARD II. — Qui va là? Que signifie cette lumière? Quoi viens-tu, toi?

LIGHTBORN. — Afin de vous reconforter et de vous apporter de nouvelles.

LE ROI. — Édouard ne puise que peu de consolation dans te méchant. Je le sais, tu viens m'assassiner.

LIGHTBORN. — Vous assassiner! mon très gracieux Sire! La seule la pensée de vous faire du mal! La reine m'a envoyé afin de consolément on vous traite ici, car elle compatit vivement à votre détresse, quels yeux pourraient retenir leurs larmes en voyant un roi dans une condition pitoyable!

LE ROI. — Tu pleures déjà? Ecoute-moi; et eusses-tu, comme moi ou Matrevis, un cœur taillé dans la roche du Caucase, que ce cœur ne se briserait pas avant que je sois arrivé au bout de mon récit. Ce donjon où ils m'ont enfermé est la sentine où se vident toutes les fosses d'aisance de la prison.

LIGHTBORN. — O les misérables!

LE ROI. — Voilà dix jours que je croupis ainsi dans la fange et la gadoue. Pour m'empêcher de dormir on joue continuellement du tambour. A moi, leur roi, ils ne donnent que du pain et de l'eau. De sorte que par manque de sommeil et de nourriture, ma tête s'égaré et mon corps est paralysé. J'ignore si, oui ou non, je possède encore des membres. O je voudrais mourir!

mon sang s'écoulât de mes veines comme l'eau dégoutte de mes plaies en lambeaux ! Dites à la reine Isabelle que je ne ressemblais plus à ce que voici, quand je joutai pour elle dans ce brillant tournoi du grand tournoi de France, où je désarçonnai le duc de Clermont...

LIGHTBORN. — O ! ne parlez plus, Mylord ; ces discours me font mal au cœur. Couchez-vous sur ce lit et reposez-vous un peu.

LE ROI. — Des yeux comme les tiens ne peuvent héler un homme mort. Je lis ma tragédie écrite sur ton front. Toutefois, attends. Retire ta main sanglante. Avant de frapper accorde-moi de me pardonner ce coup fatal pour que, au moment de perdre la vie, mon âme soit plus de fermeté sur son Dieu !

LIGHTBORN. — Comment Votre Grâce peut-elle me soupçonner ?

LE ROI. — Comment peux-tu dissimuler à ce point ?

LIGHTBORN. — Ces mains n'ont jamais versé le sang innocent. Je ne les tremperai dans le sang d'un roi...

LE ROI. — Pardonne-moi alors d'avoir conçu cette faiblesse. Il me reste un bijou. Accepte-le. *(Il lui remet un bijou.)* La crainte me glace encore et en te remettant cette bague me réchauffe dans leurs jointures. O si ton cœur nourrissait des desseins mortels, ce don te désarme et rachète ton âme ! Sache que je suis un roi et que mon nom j'endure un enfer de torture ! Où est ma couronne ? Partis, dis-moi que je respire encore !

LIGHTBORN. — Vous avez veillé trop longtemps, Mylord. Couchez-vous et fermez les yeux.

LE ROI. — O si la douleur ne me tenait éveillé, je dormirais dix jours ces paupières ne se sont plus fermées. A présent, tout ce que je les sens s'abaisser ; et pourtant, l'effroi me les fait relever. Comment t'assieds-tu ici ?

LIGHTBORN. — Si vous vous méfiez de moi, je me retirerai, Mylord.

LE ROI. — Non, non ; car si tu as l'intention de me tuer, tu mourras tout de même ; autant rester alors... (*Il s'endort.*)

LIGHTBORN. — Il dort.

LE ROI (*s'éveillant*). — O ne me faites pas encore mourir ! C'est un instant...

LIGHTBORN. — Eh bien, Mylord ?

LE ROI. — Quelque chose me chuchote à l'oreille que si je dors, ce sera pour ne plus me réveiller. C'est cet avertissement qui me trouble ainsi. Oh ! dis-moi la vérité, pourquoi es-tu venu ?

LIGHTBORN. — Pour te débarrasser de la vie. — Holà, Matrevis !
(*Entrent MATREVIS et G...*)

LE ROI. — Je suis trop faible pour résister. Assiste-moi, miséricorde, je remets mon âme entre tes mains.

LIGHTBORN. — Cherche-moi la table!

LE ROI. — Épargnez-moi ou tuez-moi tout de suite!..

(MATREVIS *apporte la table. Ils assassinent le ROI
tenant dans le lit sous la table, sur laquelle ils p
de tout leur poids.*)

LIGHTBORN. — Bon. Mettez la table sur lui. A présent, s
Pas trop fort. Il ne faut pas meurtrir le cadavre.

MATREVIS. — O ce cri soulèvera la ville. Aussi, à c
d'ici!

LIGHTBORN. — N'est-ce pas, Messieurs, que la chose a ét
prement.

GURNEY. — On ne peut plus proprement. Voici pour ta
(*Il poignarde LIGHTBORN, qui expire.*) Allons, jetons le c
fossé. Quant au roi, apportons-le à notre maître Mortimer. Pa
(*Exeunt avec les*)

Un appartement dans le Palais.

(*Entrent MORTIMER et M*)

MORTIMER. — C'est donc chose faite, Matrevis. Et le
mort aussi?

MATREVIS. — Oui, mon bon seigneur ; je préférerais pourtant à refaire.

MORTIMER. — Matrevis, si tu t'avises de te repentir, c'est entendrai ta confession suprême. Donc choisis. Ou bien garde jal ce secret, ou bien meurs de la main de Mortimer.

MATEVIS. — Gurney a fui, Mylord ; je crains bien qu'il nous tous deux. Laissez-moi fuir aussi.

MORTIMER. — Va-t'en à tous les diables !

MATREVIS. — Je remercie humblement Votre Honneur.

MORTIMER. — Quant à moi, je me sens fort et puissant comme même de Jupiter. A côté de moi les autres ne sont que des buissons tremblent à mon nom, et je n'en crains aucun. Voyons, qui osera ser de sa mort.

(Entre la REINE ISAB)

LA REINE. — Ah ! Mortimer, le roi mon fils a appris que son mort et que c'est nous qui l'avons tué.

MORTIMER. — Que nous importe ? Le roi est encore un enfant

LA REINE. — Oui, mais il s'arrache les cheveux et tord les br ciel. Il jure de se venger sur nous deux. Il s'est rendu dans la cha

conseil pour réclamer l'aide et le secours de ses pairs. Malheur
déjà, et eux, avec lui ! Ah, Mortimer, notre tragédie va comme

(Entrent le ROI, des SEIGNEURS et des

PREMIER SEIGNEUR. — Ne craignez rien, Mylord, songez
êtes le roi.

ÉDOUARD III. — Misérable !

MORTIMER. — Qu'est-ce à dire, Mylord ?

ÉDOUARD III. — Ne crois pas m'intimider par tes paroles.
été assassiné traîtreusement par tes ordres. Tu vas mourir. Ta tête
et maudite sera déposée sur le char funèbre de ton auguste vic

LA REINE. — Ne pleure pas, mon cher fils...

ÉDOUARD III. — O ne m'empêchez pas de pleurer. C'était
Si vous l'aviez chéri quelque peu, vous ne vous habitueriez
l'idée de sa perte. Mais je le crains, vous conspiriez avec Mort

PREMIER SEIGNEUR. — N'avez-vous rien à dire au roi
défense ?

MORTIMER. — Je n'ai pas à me défendre avant de connaître
ose m'accuser.

ÉDOUARD III. — Traître, c'est mon bien-aimé père lu

m'inspire et t'accuse par ma bouche. Il me dit solennellement que son assassin.

MORTIMER. — Mais Votre Grâce n'a-t-elle pas d'autre preuve que celle-là?

ÉDOUARD III. — Oui, si telle est l'écriture de Mortimer. (*Il montre la lettre.*)

MORTIMER (*à part à ISABELLE*). — Ce misérable Gurney nous

LA REINE (*à part*). — C'est ce que je craignais. Tout est perdu

MORTIMER. — C'est mon écriture, en effet. Que concluez-vous?

ÉDOUARD III. — Que tu as envoyé un assassin là-bas!

MORTIMER. — Un assassin? Confrontez-moi donc avec cet homme, j'aurais soudoyé!

ÉDOUARD III. — Ah, scélérat, tu sais bien que cet homme est mort. Mais tu vas le rejoindre. — Il me tarde même de te savoir immolé par mes gardes! Qu'on le traîne sur la claie jusqu'au gibet; puis qu'on jette son cadavre en quartiers. Mais rapportez-moi immédiatement sa tête!

LA REINE. — Pour l'amour de moi, mon fils chéri, épargnez-moi

MORTIMER. — Madame, n'insistez pas; je préfère mourir que de voir ma grâce de ce marmouset.

ÉDOUARD III. — A mort le traître, le régicide !

MORTIMER. — O Fortune décevante, je vois à présent que dans ta roue, où les hommes n'atteignent que pour rouler la première. Ce point je l'ai touché. Et maintenant qu'il n'y a plus pour monter plus haut, pourquoi est-ce que je m'affligerais ? Adieu, noble reine, ne pleure pas Mortimer qui méprise comme un voyageur s'en va pour découvrir des contrées inconnues.

ÉDOUARD III. — Quoi ? Vous tardez encore...

(Exit MORTIMER avec le PREMIER SEIGNEUR et les autres.)

LA REINE. — O si c'est de moi que tu reçus la vie ; de grand point le sang du noble Mortimer...

ÉDOUARD III. — Il me faudra donc croire que tu as veillé sur mon père, sinon tu ne m'implorerais pas en faveur de ce misérable.

LA REINE. — Moi, j'aurais répandu le sang de mon époux.

ÉDOUARD III. — Oui, Madame, vous-même ; la rumeur qui s'est élevée accuse.

LA REINE. — Cette rumeur ment. On veut rendre la pauvre Reine odieuse à son fils.

ÉDOUARD III. — Hélas, il me coûte de te croire si coupable.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Mylord, je crains bien que sa culpabilité soit que trop démontrée.

EDOUARD III. — Mère, on vous accuse de sa mort... Nous vous allons conduire à la Tour en attendant votre jugement. Si vous êtes innocente, quoique je sois votre fils, ne comptez pas sur ma faiblesse ou sur mon amour. Commence...

LA REINE. — Autant me conduire tout de suite à la mort ; car j'ai déjà vécu dès que mon fils songe à abrégier mes jours.

EDOUARD III. — Qu'on l'éloigne de moi ! Ses discours accablent de larmes et je finirais par la prendre en pitié, si elle parlait de nouveau.

LA REINE. — Ne pourrai-je accompagner le corps de mon époux à son tombeau ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Non, Madame, c'est la volonté du roi qui vous conduise à la Tour.

LA REINE. — Il m'a donc oubliée ! Ne suis-je pas sa mère ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Cette qualité n'importe guère en ce moment. Aussi, Madame, suivez-nous.

LA REINE. — Viens donc, mort bénie, et apporte-moi le soulagement.
(*Rentre le PREMIER SEIGNEUR avec la tête de MORTIMER.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Mylord, voici la tête de Mortimer.

LE ROI. — Qu'on fasse avancer le char funèbre sur lequel j'
et qu'on apporte aussi mes vêtements de deuil.

(Exeunt les

O tête maudite, que ne t'ai-je fait tomber plus tôt ! Je t'ai
alors cette monstrueuse trahison ! — Voici le char funèbre ; M
moi à supporter le poids de mon deuil...

*(Rentrent les GARDES avec le char funèbre et l
deuil.)*

O mon père, j'offre la tête de ce félon à tes mânes ador
larmes, ruisselant de mes yeux, attestent mes regrets et mon

FIN

67685366

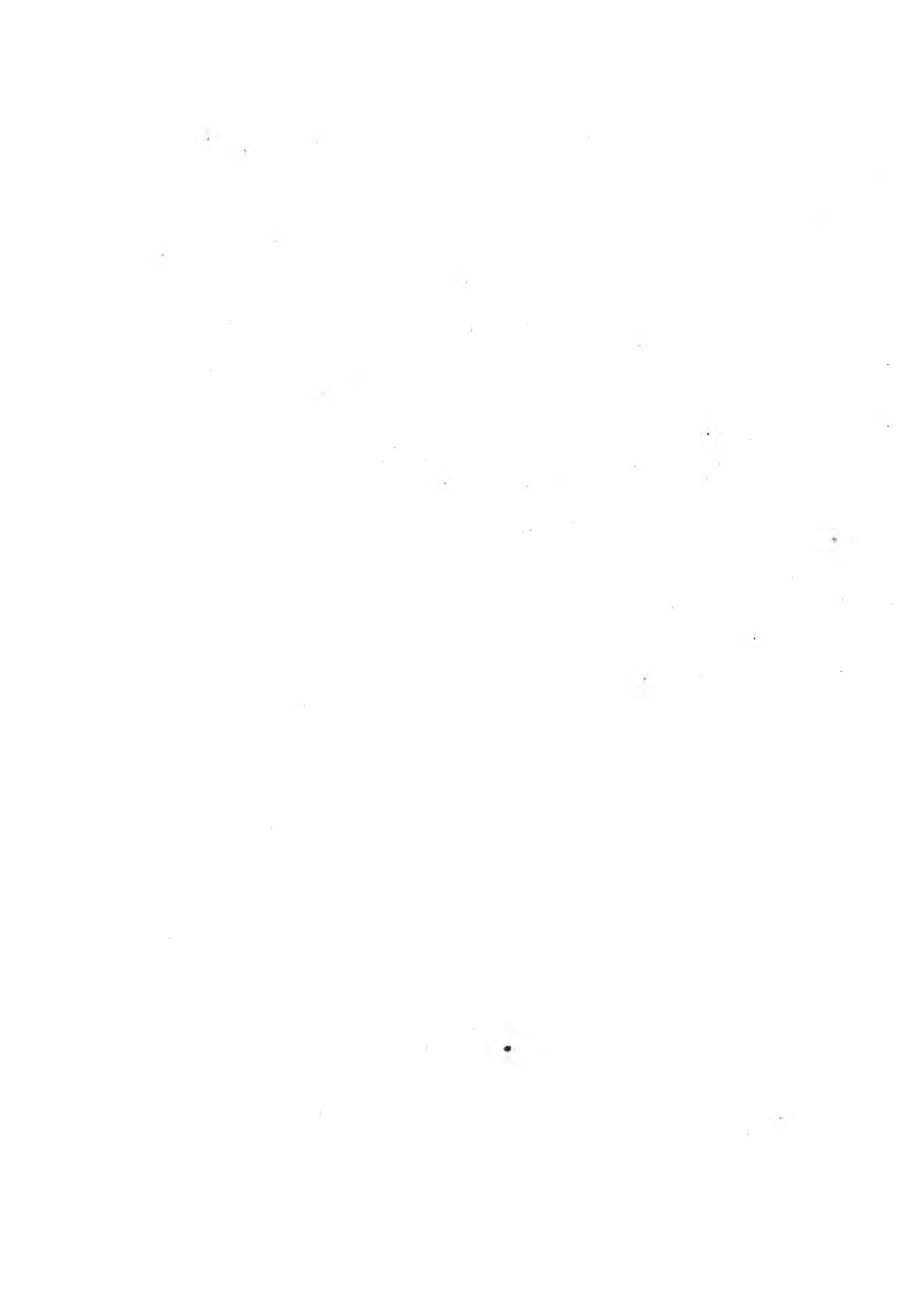
Des presses
de Mme Vve Monnom
Bruxelles.

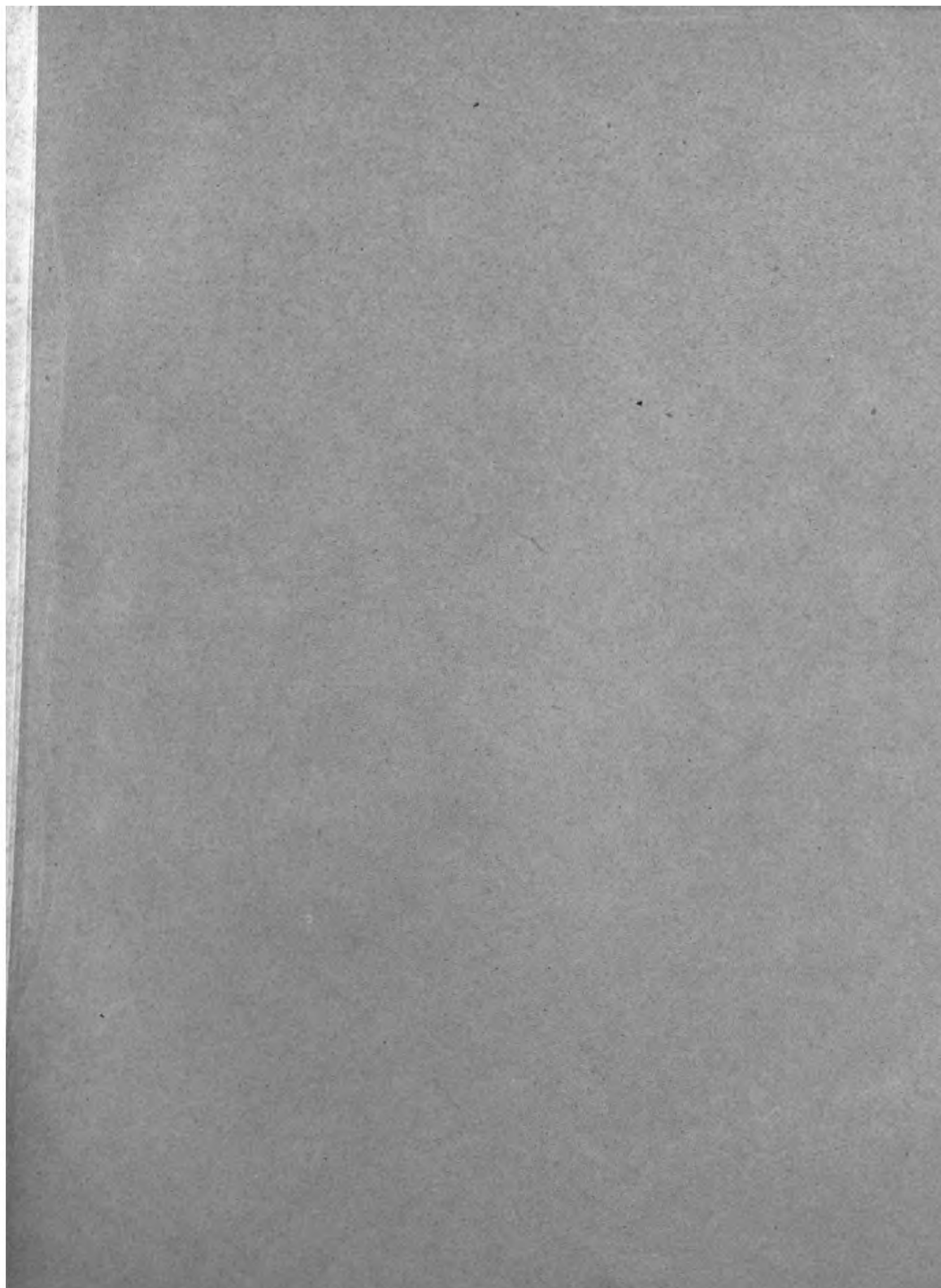
ÉDOUARD II • TRAGÉDIE DE C
TOPHE MARLOWE • ADAPTATIO
GEORGES EEKHOUD • PRÉDÉCÉE D
ÉTUDE SUR L'AUTEUR

(140)

J/U 2180

BRUXELLES
ÉDITION DE LA « SOCIÉTÉ
1896







Handwritten marks and scribbles at the top left of the page.

Handwritten marks and scribbles in the middle left of the page.



